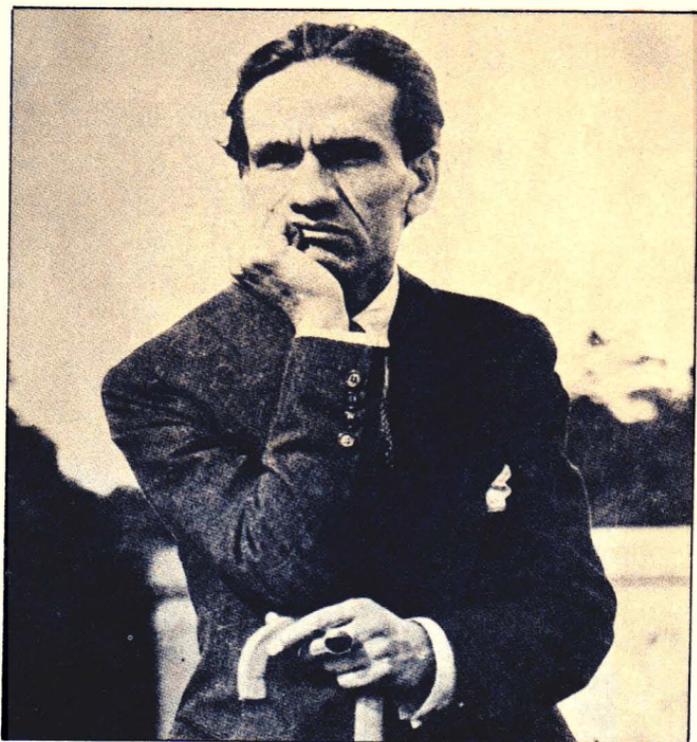


# Cesar Vallejo

---

Poésie  
complète



**Barroco**

---

Flammarion

**BARROCO / FLAMMARION**

Collection animée par  
Gérard de CORTANZE

*Poésie complète*

116  
CÉSAR VALLEJO

*Poésie  
complète*

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (PÉRUVIEN)  
PAR GÉRARD DE CORTANZE

*Ouvrage publié avec le concours  
du Centre National des Lettres*

FLAMMARION

Titre de l'ouvrage original :  
*Poesía completa*

© Georgette Vallejo.  
*Pour la traduction française : © Flammarion, 1983.*

ISBN : 2-08-064524-2

*Printed in France*

*à Saul Yurkievich,  
pour son aide précieuse.  
à Christine...*

*LES HÉRAUTS NOIRS*

1919

*qui potest capere capiat*  
Evangile

## LES HÉRAUTS NOIRS

Il y a des coups dans la vie, si forts... Je ne sais !  
Des coups comme de la haine de Dieu ; comme si devant  
eux,  
s'enfouissait dans l'âme  
le ressac de toute la souffrance... Je ne sais !

Ils sont rares ; mais ils existent... Ils ouvrent des tranchées  
obscuras  
dans le visage le plus fier, dans l'échine la plus forte.  
Peut-être sont-ils les poulains d'atlas barbares  
ou les hérauts noirs que la Mort nous envoie.

Ils sont les chutes profondes des Christs de l'âme,  
d'une foi adorable blasphémée par le Destin.  
Coups sanglants comme les grésillements  
du pain qui nous brûle à la porte du fournil.

Et l'homme... Le pauvre... le pauvre ! L'homme tourne les  
yeux, comme  
interpellé par une tape donnée sur l'épaule ;  
il tourne ses yeux fous, et tout le vécu  
s'étale, comme une faute en flaque, dans le regard.

Il y a des coups dans la vie, si forts... Je ne sais !

***Soffites agiles***

## EFFEUILLAISSON SACRÉE

Lune ! Couronne d'un front immense,  
en ombres jaunes, qui t'effeuille !  
Couronne pourpre d'un Jésus qui pense  
tragiquement, smaragdinement, douceur !

Lune ! Cœur céleste lunatique :  
pourquoi naviguer ainsi, dans la coupe  
pleine de vin bleu, vers l'ouest,  
comme poupe battue et affligée ?

Lune ! A force de voler en vain,  
propitiatoire victime en opales dispersées :  
serais-tu mon cœur gitan  
qui vague dans l'azur sanglotant des vers !...

## COMMUNION

Belle Regia ! Tes veines sont le ferment  
de mon antique nonêtre et du champagne  
noir de ma vie !

Ta chevelure est l'obscur radicaire  
de l'arbre de ma vigne.  
Ta chevelure est le haillon mitré  
du rêve que j'ai perdu !

Ton corps est le combat mousseux  
d'un Jourdain rubican ;  
il ondoie, comme le fouet béatifique  
qui humilia le serpent tentateur !

Tels deux arrachis mourants de la croix,  
tels deux blancs chemins rédempteurs,  
tes bras, avec leurs chastes hespérides de lumière,  
donnent une soif d'infini !  
Façonnés qu'ils sont, dans le sang invaincu  
de mon impossible azur !

Tes pieds sont deux alouettes héraldiques  
arrivant éternellement de mon hier !

Belle Regia ! Tes pieds sont les deux larmes  
que je noyai lors que je descendai de l'Esprit,  
ce Dimanche des Rameaux où je vins au Monde,  
déjà si loin de Bethléem pour toujours !

## NERVEMENT D'ANGOISSE

Douce juive, décloue ma dormition d'argile ;  
décloue ma tension nerveuse et ma douleur...  
Décloue, éternelle aimée, mon interminable ahan et les  
deux clous de mes ailes et le clou de mon amour !

Je reviens du désert où je suis beaucoup tombé ;  
retire la ciguë et offre-moi tes vins ;  
chasse, dont la mimique est la cécité ferrée de Longins,  
mes sicaires, avec des pleurs d'amour.

Décloue mes clous, oh ma nouvelle mère !  
Symphonie d'oliviers, verse à longs flots tes pleurs !  
Alors, tu attendras, assise près de ma chair morte,  
la menace qui cède et l'alouette qui s'enfuit !

Tu passes... tu reviens... Ton deuil tresse mon grand cilice  
avec des gouttes de curare, tranchants de l'humanité,  
la dignité de roc présente dans ta chasteté,  
le mercure judithesque de ton miel intérieur.

Il est huit heures d'un matin sorcier crème...  
Il y a du froid... Un chien passe rongant l'os de l'autre

chien qu'il fut. Commence à pleurer dans mes nerfs  
l'allumette que j'éteignis en capsules de silence !

Dans mon âme hérétique, chante sa douce fête asiatique  
un dionysiaque ennui de café... !

## FRANGES DE GLACE

Je viens te voir passer tous les jours,  
steamer enchanté toujours lointain...  
Tes yeux sont deux capitaines blonds ;  
ta lèvre est un mouchoir éphémère  
rouge agité dans l'adieu sanglant !

Je viens te voir passer ; et un jour,  
ivre de temps et de cruauté,  
steamer enchanté toujours lointain,  
l'étoile du soir partira !

Les gréments ; vents félons ; vents  
de la femme qui est passée !  
Tes froids capitaines donneront un ordre ;  
et c'est moi qui devrai partir...

## NUIT DE NOËL

Comme l'orchestre se tait, des ombres féminines voilées  
passent sous la ramure,  
les feuilles mortes laissent filtrer les chimères glacées  
de la lune, de pâles nuages crépusculaires.

Il y a des lèvres qui pleurent des arias oubliées,  
de grands iris qui feignent d'éburnéennes vêtures.  
Des bavardages et des sourires en bandes folles  
qui parfument de soie le rude bocage.

J'attends la lumière rieuse de ton retour ;  
et, dans l'épiphanie de ta sveltesse,  
éclatera en or majeur la fête.

Alors mes vers bêleront sur tes terres,  
entonnant de leurs airs mystiques  
la venue de l'enfant-jésus né de ton amour.

## BRAISES

*Pour Domingo Parra del Riego*

J'éclairerai pour Tilia, dans la tragédie,  
mes strophes en lourdes grappes ;  
chaque fruit mélodieux ensanglantera,  
tel un soleil funèbre, des vins lugubres.

Tilia possédera la croix  
toute de lumière à l'heure suprême.

J'allumerai pour Tilia, dans la tragédie,  
la goutte du fracas qui est sur mes lèvres ;  
et la lèvre, en moutonnant au seuil du baiser,  
en cent pétales sacrés se brisera.

Tilia tiendra le poignard,  
le poignard floricide et auroral !

Déjà dans l'ombre, héroïne, intacte et martyr,  
tu posséderas la Vie sous tes semelles ;  
lors que tu voiles, en récitant mes strophes,  
mon front, comme une hostie tachée de sang rouge.

Et dans l'iris, vorace,  
mon sang, comme un virus, boiras !

## DEMIJOUR

J'ai rêvé d'une fugue. Et j'ai rêvé  
de tes dentelles éparses dans l'alcôve.  
Tout au long d'un quai, une mère ;  
et ses quinze ans allaitant l'heure.

J'ai rêvé d'une fugue. D'un « pour toujours »  
soupiré sur l'échelle d'une proue ;  
j'ai rêvé d'une mère ;  
de fraîches petites touffes vertes,  
et du trousseau constellé d'une aurore.

Tout au long d'un quai...  
Et tout au long d'un cou qui se noie !

## SAULE

Lyrisme d'hiver, rumeur de crêpes,  
quand se rapproche l'imminence du départ ;  
voix sinistres de chansons tristes  
qui dans le soir deprofondisent.

Vision de l'enterrement de mes illusions  
dans ma tombe de mortelle blessure.  
Charité véronique de terres incultes  
où la vie se perd à prix d'éther.

Auprès de l'aurore en pleurant je partirai ;  
et tandis que se courberont mes années,  
véloce, mon chemin courbera des faux.

Et devant les huiles froides de la lune mourante,  
dans la terre indolente avec timbres d'aciers,  
les chiens, en hurlant, creuseront un adieu !

## ABSENCE

Absence ! Le matin où je partirai  
plus loin que le loin, vers le Mystère,  
comme poursuivant une inéluctable raie,  
tes pieds glisseront jusqu'au cimetière.

Absence ! Le matin où sur la plage  
de la mer d'ombre et de l'empire muet,  
je partirai tel un oiseau lugubre,  
un caveau blanc ta captivité sera.

La nuit en tes regards sera chue ;  
et tu souffriras, et tu revêtiras alors  
de pénitentes blancheurs mortifiées.

Absence ! Et dans tes souffrances mêmes,  
parmi la plainte de l'airain, devra s'enfoncer  
une meute de remords.

## AUTRUCHE

Mélancolie, ôte maintenant ton doux bec ;  
ne gave plus tes jeûnes en mes blés de lumière.  
Mélancolie, assez ! Comme tes poignards savent boire  
le sang sucé par ma sangsue d'azur !

N'achève pas la manne femelle tombée ;  
que naisse d'elle, demain, une croix,  
demain quand je ne saurai plus vers qui tourner les yeux,  
quand le cercueil ouvrira son grand O railleur.

Mon cœur est un vase arrosé d'amertume ;  
d'autres oiseaux paissent en lui...  
Mélancolie, ne tarit plus ma vie,  
déshabille tes lèvres femelles... !

## SOUS LES PEUPLIERS

*Pour José Garrido*

Tels de hiératiques bardes prisonniers,  
les peupliers de sang se sont endormis.  
Ruminant des arias herbues au soleil chu,  
sur les tertres, les troupeaux de Bethléem.

Le vieux berger, aux derniers  
martyres de la lumière, ébranlé,  
dans ses yeux pascals, a cueilli  
une chaste traînée d'astres.

Labouré en orphelinage l'instant tombe  
accompagné des bruits de l'enterrement, au champ orant  
les sonnailles d'ombre se détrempe.

Survit l'azur tramé de fer,  
en lui, infulées les pupilles,  
pousse des hurlements pastoraux un chien.

*Plongeur*

## L'ARAIGNÉE

C'est une araignée énorme qui ne marche plus ;  
une araignée incolore dont le corps,  
tête et abdomen, saigne.

Aujourd'hui je l'ai vue de près. Avec quel effort  
vers tous ses flancs  
elle étirait des pattes innombrables.  
Et j'ai pensé à ses yeux invisibles,  
nautoniers fatals de l'araignée.

C'est une araignée qui palpitait fixement  
sur un rasoir de pierre ;  
abdomen d'un côté,  
tête de l'autre.

Avec toutes ces pattes, la pauvre, elle ne sait comment  
avancer. Et, en la voyant ainsi  
aujourd'hui, abasourdie, en transe,  
quelle peine m'a fait cette voyageuse.

C'est une araignée énorme, son abdomen  
l'empêche d'escorter sa tête.  
J'ai pensé à ses yeux  
à ses nombreuses pattes...  
Comme elle m'a fait de la peine cette voyageuse !

## BABEL

Doux foyer sans style, fabriqué  
d'un seul coup et d'une seule pièce  
de cire moirée tournesol. Dans le foyer  
elle abîme et répare ; parfois elle dit :  
« L'hospice est jolie ; et tout près ! »  
D'autres fois elle éclate en sanglots !

## PARDON

Nous passons ensemble. Le rêve  
lèche nos pieds quelle douceur ;  
et tout se déplace, sans douceur,  
en hâves renoncements.

Nous passons ensemble. Les âmes  
mortes, celles qui, comme nous,  
ont traversé l'amour,  
en de malades pas opales,  
revêtent leurs crêpes rigides  
et ondulent à notre endroit.

Aimée, allons au bord  
fragile d'un tas de terre.  
Ointe d'huile et de pureté,  
l'aile va. Mais le coup  
en tombant je ne sais où,  
fait chaque larme  
dent hostile qu'il affûte.

Et un soldat, un soldat valeureux,  
aux épauettes-blessures,  
s'anime dans le soir héroïque ;  
à ses pieds, comme un horrible caparaçon

funèbre, montrant parmi les rires  
le cerveau de la Vie.

Nous passons ensemble, l'un contre l'autre,  
lumière invaincue, pas malade ;  
nous frôlons ensemble les lilas  
moutarde d'un cimetière.

## LOGE ÉTROITE

Plus près, plus près. Je suis très bien.  
Il pleut ; il fait une limitation cruelle.  
Avance, avance le pied.

Jusqu'à quand ces mains simulant la ronceraie  
laisseront-elles les courtines baissées ?  
Tu vois ? Les autres, quelle facilité, quelle effigie.  
Plus près, plus près.

Il pleut. Et ce soir une autre nef glissera  
chargée de crêpe ;  
comme l'aréole noire et difforme  
arrachée à l'illusion sphingique.

Plus près, plus près. Tu es au bord  
et la nef peut t'entraîner sur la mer.  
Ah, courtines immobiles, symboliques...  
Mes applaudissements sont un festin de roses noires :  
te céder ma place !  
Et dans le fracas de mon renoncement  
saignera un fil d'infini.

Je ne dois pas être si bien ;  
avance, avance le pied !

*De la terre*



?.....

— Si je t'aimais... qu'en serait-il ?

— Une orgie !

— Et si c'était lui ?

Un rituaire,  
la douceur en moins.

Et si tu me désirais ?

L'ombre subirait  
de justes échecs dans tes chastes fillettes.

Le fouet zigzague-t-il  
quand le Cyon aime son maître ?

— Non ; mais la lumière est nôtre.

Tu es malade... Va-t'en... J'ai sommeil !

(Sous la peupleraie vespérale  
se brise un fracas de rose.)

— Allez, pupilles, vite...

La forêt vierge bourgeonne déjà dans mon cristal !

## LE POÈTE A SON AIMÉE

Aimée, en cette nuit crucifiée tu t'es  
sur les deux madriers cintrés de mon baiser ;  
et ta peine m'a dit que Jésus avait pleuré  
et qu'il était un vendredisaint plus doux que ce baiser.

En cette nuit étrange où tant regardé tu m'as,  
la Mort fut joyeuse et a chanté dans son squelette.  
En cette nuit de septembre on a célébré  
ma seconde chute et le plus humain des baisers.

Aimée, nous mourrons côte à côte ; serrés l'un contre  
l'autre ;  
éminente, notre amertume par intervalles se desséchera ;  
au fond de l'ombre, nos lèvres défuntes noyées se seront.

Alors, nulle trace de reproches dans tes yeux béats ;  
alors, je ne t'offenserai plus. Alors, comme deux petits  
enfants  
dans le tombeau, serrés l'un contre l'autre, nous nous  
endormirons.

## ÉTÉ

Eté, je m'en vais ! Les petites mains soumises  
de tes soirs me font de la peine.  
Dévotement tu arrives ; vieux ;  
tu ne trouveras plus personne dans mon âme.

Eté ! Tu traverseras mes balcons  
avec un grand rosaire d'améthystes et d'ors,  
comme un évêque triste qui arriverait  
de loin pour chercher et bénir  
les bagues brisées de quelques fiancés défunts.

Eté, je m'en vais. Là-bas, en septembre  
je connais une rose que je recommande à tes prières ;  
tu l'arroseras d'eau bénite chaque  
matin de péché et de sépulcre.

Et si à force de pleurer le mausolée,  
son marbre ouvre des ailes tout enluminé,  
élève ton répons, et supplie  
Dieu de la garder en mort.  
Mais il sera déjà trop tard ;  
et tu ne trouveras plus personne dans mon âme.

Ne pleure plus, Eté ! Dans ce sillon  
meurt une rose renaissante toujours...

## SEPTEMBRE

Cette nuit de septembre, tu fus  
si bonne pour moi... à m'en faire souffrir !  
Quant au reste ; c'est pour ça...  
tu n'aurais pas dû être aussi bonne, tu n'aurais pas dû.

Cette nuit-là tu as sangloté en me voyant  
impénétrable et tyrannique, malade et triste.  
Quant au reste... c'est pour ça,  
je ne sais pas pourquoi je fus triste... si triste... !

Seule, cette nuit de doux septembre,  
pour posséder toute la distance de Dieu à tes yeux  
de Madeleine... et comme je te fus doux !

Et ce fut aussi un soir de septembre  
que depuis une auto, je répandis sur tes braises  
les flaques de cette nuit de décembre.

## LIES

Cette après-midi il pleut, comme jamais ; et je n'ai pas envie de vivre, mon petit cœur.

Cette après-midi est douce. Pourquoi ne le serait-elle pas ? Comme une femme, elle s'habille de grâce et de peine.

Cette après-midi il pleut sur Lima. Et je me souviens des cavernes cruelles de mon ingratitude ; de mon pain de glace sur son pavot, plus fort que son « Ne sois pas comme ça ! »

Mes violentes fleurs noires ; et l'affront barbare et énorme ; et le trajet glacial. Et le silence de sa dignité qui mettra point final avec huiles brûlantes.

C'est pourquoi cette après-midi, je marche comme jamais, avec ce hibou, avec ce petit cœur. D'autres après-midi passent ; me voyant si triste, elles prennent ce petit peu de toi dans la ride abrupte de ma douleur profonde.

Cette après-midi il pleut, il pleut à verse. Et je n'ai pas envie de vivre, mon petit cœur.

## IMPIE

Seigneur ! Tu étais derrière les vitres  
humain et triste de crépusculaire ;  
et comme cette femme  
                  pleurait tes obsèques !

Le jeudi saint était ses yeux,  
deux noirs grains d'amère lumière !  
Avec des gouttes de sang caillées et des larmes  
                  elle cloua ta croix !

Impie ! Depuis ton départ  
Seigneur, jamais elle n'est retournée sur les rives du  
    Jourdain,  
elle se dépiaute en des eaux écarlates,  
elle fait commerce avec le juif.

## LA COUPE NOIRE

La nuit est une coupe de mal. Le sifflement strident  
d'un gardien la traverse, comme une épingle vibrante.  
Ecoute, petite femelle ; puisque tu es déjà partie,  
pourquoi l'onde est-elle encore si noire et tant brûler me  
fait ?

Dans la pénombre la Terre ressemble aux planches du  
cercueil.  
Ecoute, petite prostituée, ne recommence jamais.

Ma chair nage, nage et rien  
dans la coupe d'ombre qui me fait tant souffrir ;  
ma chair nage en elle,  
comme en un cœur de femme, marécageux.

Braise astrale... Sur mon lotus diaphane,  
j'ai senti choir  
les frôlements secs de l'argile.  
Femme, tu fais exister  
la chair engendreuse d'instinct. Femme !

C'est pourquoi — ô noir calice ! —, et malgré ton départ,  
je me noie dans la poussière,  
et piaffent dans mes chairs mes soifs toujours plus folles.

## CONTRETEMPS

Pureté aimée, dont les yeux jamais  
ne parvinrent à jouir. Pureté absurde !

Je sais qu'un jour tu bougeais dans la chair,  
alors que j'en étais encore à filer mon embryon de vie.

Pureté en jupe neutre de collègue ;  
et lait azur dans le blé tendre

d'une après-midi pluvieuse, lorsque l'âme  
a battu son poignard en retraite,

lorsqu'en je ne sais quelle éprouvette  
sans contenu s'est figée une pierre insolente,

lorsqu'il se trouve des gens pour être satisfaits ; lorsque des  
paupières aveugles  
pleurent, sur des bordages purpurins.

Ô, pureté qui ne me laissas  
pas même un message, en délaissant la triste boue

ni une miette de ta voix ; ni même le plus petit nerf  
de ton héroïque banquet d'artifices.

Eloignez-vous de moi, bonnes méchancetés,  
bouches douces et piquantes.

Je m'en souviens en vous voyant, ô, femmes !  
Car, si très peu naissent dans l'éternelle  
après-midi de la vie, beaucoup en meurent !

## FRAISQUE

J'en étais arrivé à ne plus faire qu'un avec elle,  
tellement... ! Sur ses coudes liquides  
spirituels, je commençais  
à jouer parmi de tendres fraisières,  
parmi des mains, les siennes, grecques et matinales.

Puis, elle serrait les nœuds noirs  
et bohèmes de ma cravate. Alors, de nouveau,  
je pouvais voir la pierre  
étonnée, les bancs méprisés, l'horloge  
qui peu à peu nous enveloppait dans sa bobine de  
dentellière,  
en imprimant d'interminables tours à sa girandole.

Comme ces nuits étaient bonnes ;  
aujourd'hui, elles raillent  
mon étrange mourir,  
ma démarche pensive.

Sucres d'orge d'or,  
joailleries de sucre  
finissant par se briser sur  
l'auge tombale du monde.

Mais pour les larmes d'amour,  
les étoiles brillantes ne sont que de charmants petits  
mouchoirs  
lilas,  
orange,  
verts,  
mouillés par le cœur.  
Et si l'on trouve déjà beaucoup d'amertume dans ces soies-  
là,  
il est une tendresse qui ne naît  
et ne meurt jamais,  
qui vole un autre grand mouchoir apocalyptique :  
la main de Dieu, azure et inédite.

## GYPSE

Silence. Il fait déjà nuit,  
et derrière le cimetière, déjà enfui, le soleil ;  
ici, il pleurerait à chaudes pupilles :  
ne reviens pas ; mon cœur est déjà mort.  
Silence. Ici tout est déjà habillé  
de rigoureuse douleur ; cette passion brûle à peine,  
comme un mauvais pétrole.

Le printemps reviendra. Tu chanteras « Eve »  
d'une minute horizontale, d'un  
fourneau où brûleront les nards d'Eros.  
Forge là ton pardon pour le poète,  
qui me fera encore souffrir  
comme le clou qui ferme le cercueil.

Mais... une nuit de lyrisme, ton  
bon sein, ta mer rouge  
déferlera avec des vagues de quinze ans,  
apercevant à l'horizon, armé de souvenirs  
mon navire corsaire, mon ingratitude.

Puis, ta pommeraie, ta lèvres offerte,  
et qui se flétrit une dernière fois pour moi,

et qui meurt ensanglantée de trop aimer,  
comme le croquis d'un Jésus païen.

Aimée ! Et tu chanteras ;  
et dans ton âme vibrera le féminin,  
comme une cathédrale en deuil.

*Nostalgies impériales*

## NOSTALGIES IMPÉRIALES

### I

Dans les paysages de Mansiche édifie  
d'impériales nostalgies le crépuscule ;  
dans ma parole une race se construit,  
comme une étoile de sang à fleur de muscle.

Le clocher sonne... Personne n'ouvre  
la chapelle... On dirait un opuscule  
biblique qui meurt dans la parole  
d'émotion asiatique de ce crépuscule.

Un banc à trois cruches est un retable  
où des lèvres en chœur finissent de recevoir  
l'eucharistie d'une *chicha* de maïs et d'or.

Plus loin, des chaumières surgit au vent,  
la fumée aux senteurs de rêve et d'étable,  
comme si l'on exhumait un firmament.

## II

La vieille, pensive, comme le bas-relief  
d'un bloc pré-incaïque, n'en finit pas de filer ;  
en ses doigts de Maman, le fuseau qui est léger  
tond la laine grise de sa vieillesse.

Ses yeux de sclérotique neigeuse,  
un soleil aveugle et sans lumière les garde et les mutile... !  
Sa bouche tout en dédain et en calme fourbe  
surveille peut-être sa lassitude impériale.

Il y a des figuiers, des jongleurs  
hirsutes et incaïques en déroute,  
qui méditent sur le chagrin rance de cette croix imbécile,

en cette heure huilée de carmin, déjà en fuite,  
et qui est mare soudeuse de rudes miroirs  
où pleure Manco Cápac le naufragé.

### III

Comme de vieux caciques, les bœufs  
cheminent vers Trujillo et méditent...  
Au fer de l'après-midi, tels des rois déchus  
ils cheminent et pleurent leurs terres mortes.

Debout sur le mur, je songe aux lois  
que le bonheur et l'angoisse échangent :  
à présent, dans les pupilles veuves des bœufs,  
des rêves qui n'ont pas de quand pourrissent.

Sur leur passage, le village se couvre  
d'un gris grossier ; le beuglement de la vache  
s'y graisse de rêves et d'indiennes émotions funéraires.

Au festin du ciel d'azur et d'iode,  
dans le calice de la triste sonnaille, gémit  
un vieux *coraquenque* exilé.

## IV

Le Chiendent fané, trapu, desséché  
étouffe je ne sais quelle protestation inconnue :  
on dirait l'âme exsangue d'un poète,  
figée dans une grimace de déroute.

La ramure a sculpté sa silhouette,  
cage cadavérique, seule et brisée,  
où mon cœur malade s'apaise  
en un statual ennui de terre cuite.

Le chant sans sel de la mer ciselée se pose  
sur son masque bouffe de canaille  
qui écume et cahote comme un pendu !

Le brouillard ourdit un bandeau pour la colline lilas  
qui s'emmuraille en rêves milliaires,  
comme une précolombienne poterie géante et veilleuse.

## PORTES D'ÉBÈNE

Brille ma cigarette ;  
lumière nettoyée dans la poudre des alertes.  
Un pastoureau entonne  
à son clin d'œil jaune  
le tamarin de son ombre morte.

Noie dans une obscurité énergique  
la grande bâtisse  
la distinction flétrie de sa blancheur.  
Souffre l'arôme fragile d'une averse.

Les portes sont toutes très vieilles,  
et s'ennuie dans son havane vermoulu  
une pitié insomniacque aux mille cernes.  
Je les avais laissées luxuriantes ;  
aujourd'hui les toiles d'araignées ont tissé  
jusqu'au cœur même de leur bois,  
des caillots d'ombre aux relents d'oubli.

Celle du chemin, le jour  
où elle m'a vu arriver, tremblante et triste,  
tandis qu'elle entrouvrait ses deux bras  
grinça dès larmes de plaisir.  
Car en toute fibre existe,

pour l'œil qui aime, une perle,  
fiancée endormie, une larme cachée.

Avec je ne sais quelle mémoire  
mon cœur anxieux chuchote.

— Madame?... — Oui, monsieur; elle est morte au  
village;  
je la vois encore emmitouflée dans son châle...

Et la vieille amertume  
d'un chant neurasthénique de paria  
— oh, malheureuse muse légendaire! —  
réveille ses torrents mélodiques  
sous la nuit obscure;  
comme si plus bas, plus bas encore,  
sur la pupille trouble du gravier  
à la tombe profanée,  
célébrant de perpétuelles funérailles,  
venaient se briser de fantastiques poignards.

Il peut... il pleut... Ecourte l'averse  
en la réduisant à de funèbres odeurs,  
l'esprit des vieux camphres  
qui veillent *tashuandant* dans la sente,  
avec ponchos glacés et sans chapeau.

## TERCET AUTOCHTONE

### I

Le poing laboureur se satine  
et se profile sur chaque lèvre.  
C'est la fête ! Le rythme de la charrue fait saillie ;  
et chaque sonnaille est un chantre de bronze.

La rusticité s'affine. Parle une carnassière caparaçonnée...  
Dans les veines indigènes rutile  
un *yaraví* de sang ;  
en nostalgies de soleil, il se faufile à travers la pupille.

Les oratoires joutes *pallas*, quenant de profonds soupirs,  
comme en d'étranges images séculaires,  
rosaient un symbole en leurs tours.

Puis l'apôtre tout de lumière trône ;  
parmi l'encens, les cierges et les chants,  
il est pour le laboureur comme un moderne dieu-soleil.

## II

L'indien triste, chenu à la volée, exulte.  
La foule se dirige vers l'autel rutilant.  
L'œil du crépuscule ne veut plus  
voir le hameau brûlé vif.

La bergère porte laine et sandales,  
dans sa toilette, des plis de candeur ;  
alors, en son humilité de laine héroïque et triste,  
son cœur blanc et sauvage est un flocon de neige.

Au milieu de la musique et des feux de bengale,  
solfie un accordéon. Un bonimenteur  
lance au vent : « L'affaire du jour ! »

En flottant, les étincelles mignonnes et gracieuses  
sont d'audacieux blés d'or que le paysan  
sème sur les ciels et les nébuleuses.

### III

Aube. L'alcool de la *chicha* éclate alors  
en sanglots, en orgies et en coups de poings ;  
au milieu des relents de pisse et de poivre,  
un pochard en titubant griffonne comme un chat.

« C'est demain que je me tire... » fredonne  
en se lamentant un Don Juan local.  
Le bouillon matinal est déjà en vente ;  
et retentit l'aratoire rumeur des assiettes.

Trois femmes marchent... Un voyou siffle. Au loin  
le fleuve ivre coule ; il chante, il pleure  
des préhistoires d'eau et des temps anciens.

Et quand retentissent les roulements de la *caja* de Tayanga,  
comme pour ouvrir un *huaino* d'azur,  
l'aurore trousse ses jupons de safran.

## Oraison du Chemin

A qui cette amertume, je ne le sais même pas !  
Soleil, toi qui te meurs, emporte-la.  
Et tel un Christ ensanglanté, pends  
ma bohémienne douleur à sa poitrine.

La vallée est d'or amer ;  
et le voyage est triste et long.

Tu entends ? Une guitare se fend. Silence !  
C'est ta race, la pauvre petite vieille  
qui sait que tu es l'hôte et qu'on te hait  
et s'ouvre le visage avec une épine lilas.

La vallée est d'or amer,  
et cela me pèse... me pèse...

Le chemin bleuit ; le fleuve hurle...  
Trempe, froid, cruel, difforme  
le front descend. Tombe le pommeau brisé  
d'une épée humanicide !

Et dans la momifique vallée d'or saint,  
la braise de sueur sombre dans les larmes !

Pour les bourgeons de marbres consacrés héritiers  
de l'aurifère chanson  
alaudidée pourrissant dans mon cœur,  
persiste une odeur de temps fertilisé par des poèmes.

## POTERIE HUACO

Je suis le *coraquenque* aveugle  
veillant sur la lente de la plaie,  
attaché que je suis au Globe  
comme à une étonnante poterie giratoire.

Je suis le lama, celui qui n'est atteint  
que par l'hostile bêtise de la tonte  
des volutes du clairon dentirostre,  
des volutes brillantes de dégoût du clairon,  
des volutes de bronze d'un vieux *yaraví*.

Je suis le pigeon d'un condor déplumé  
par une arquebuse latine ;  
à fleur d'humanité je survole les Andes  
comme un éternel Lazare de lumière.

Je suis la grâce incaïque qui se ronge  
en dorés *coricanchas* baptisés  
de phosphates d'erreur et de ciguë.

Parfois dans mes pierres se crispent  
les nerfs brisés d'un puma défunt.

Un ferment de Soleil ;  
levain d'ombre et de cœur !

## MAI

La fumée domestique répand sur l'aurore  
la saveur du chaume ;  
fagotant, la bergère entonne  
un sauvage Alléluia !

Sépia et rouge.

Fumée de la cuisine, apéritif  
de la geste sur cette aube superbe.  
Fugitive, la dernière étoile  
la boit, déjà ivre de sa douceur,  
— oh céleste pâtre noctambule ! —  
s'endort au lambeau rosé de l'aurore.

Certaines jolies soifs de déjeuner,  
de boire du ruisseau, de hurler.  
Battre des ailes avec la fumée là-bas, en altitude ;  
ou se livrer aux vents d'automne  
en quête de quelque Ruth sacrée, pure,  
offrant sous l'hébraïque onction des champs de blé  
un épi de tendresse !

Faucille sur l'épaule nonchalante,  
visage âcre et fougueux,  
un jeune laboureur se rend à Irichugo.  
Sur chaque bras tel un joug

s'agite le jus ferré palpitant  
qui pétille  
dans l'effort créateur quotidien  
comme un diamant tragique,  
au travers des pores de la main  
non encore byzantinisée par le gant.

Sous l'arc formé par l'aulne vert,  
— ô croisade féconde des haillons ! —  
passe le profil massif  
de cet incaïque Achille du labeur.

La jeune bergère qui pleure  
son *yaraví* à l'aurore,  
ramasse — ô Vénus pauvre ! —  
de fraîches bûches parfumées  
dans ses bras nus arrogants  
sculptés sur cuivre.

Un veau  
poursuivi par le chien,  
à travers la pente sauvage  
court, offrant au jour fleurissant  
un hymne de Virgile dans sa clarine !

Devant la cabane  
le grand-père indien fume ;  
et le crépuscule montagnard rosé,  
l'autel primitif se parfume  
au gaz du tabac.

Surgit alors de l'entraille fabuleuse  
de l'épopéique *huaco*,  
parfum mythique aux lotus de bronze,  
le fil azur des souffles brisés !

## PAYSANNE

Une vibration lointaine de clochettes tristes  
répand dans l'air  
la fragrance rurale de ses angoisses.  
Dans le patio silencieux  
saigne ses adieux le soleil couchant.  
L'ambre automnal du paysage  
prend la nuance froide d'un gris douloureux !

Sur le seuil de la maison  
remplie d'yeux par les griffes du temps,  
silencieuse, apparaît  
puis passe devant l'étable voisine  
la silhouette nonchalante  
d'un bœuf couleur d'or,  
qui, tout en écoutant la prière des clochettes,  
regrette,  
de ses pupilles bibliques,  
son âge viril de taureau.

Sur le mur du potager,  
déployant la peine de son chant,  
un gentil coq saute, et, tristement en alerte,  
comme deux gouttes de pleurs,  
ses yeux papillotent dans l'après-midi morte !

Langoureuse se déchire  
dans le village vétuste  
la douce plainte d'une guitare,  
éternité d'affliction profonde où  
la voix triste d'un indien tintinnabule,  
comme la vieille clochette lugubre du cimetière.

Moi, accoudé au mur,  
quand triomphe dans l'âme l'obscur teinture  
et que le vent psalmodie dans les branchages de raides  
pleurs de *quenas*, timides, incertains,  
lorsque dans la pénombre jaune et rouge  
pleure un tragique azur d'idylles mortes,  
une douleur je soupire !

## IDYLLE MORTE

Que fera à cette heure mon andine et douce Rita  
de jonc et de solanée ;  
maintenant que Byzance m'étouffe et qu'en moi dort le  
sang  
tel un cognac éventé.

Où seront ses mains qui dans l'affligé du geste  
le soir repassaient des blancheurs à venir ;  
maintenant sous cette pluie qui m'ôte  
le goût de vivre.

Qu'en sera-t-il de sa jupe de flanelle ; de son  
labeur ; de sa démarche ;  
et là-bas de sa saveur de roseau floréal.

Sans doute sera-t-elle sur le pas de sa porte à regarder  
quelque nuage crépusculaire,  
puis, elle conclura en tremblant : « Jésus... qu'il fait  
froid ! »  
Alors sanglotera sur le toit un oiseau sauvage.

*Tonnerres*

## DANS LES BOUTIQUES GRECQUES

Et l'Ame eût peur  
à la cinquième heure de cette après-midi azur déteinte.  
Parmi les lins la lèvre l'implora  
avec les pot-au-feu du fiancé pour sa promesse.

Le Penser, le grand Général se ceignit  
d'une lance déicide.  
Le corps dansait ; mais ensuite il sanglota :  
la bayadère esclave était-elle blessée ?

Ce n'est rien ! Ce furent les tigres qui la tinrent pour courir  
se poster dans ce coin, et assister tristement  
aux crépuscules venant d'Athènes.

Il n'y aura pas de remède pour cet hôpital de nerfs,  
pour le grand campement courroucé de ce crépuscule !  
Et le Général augure le vol des peines sinistres  
Là-bas .....  
dans le défilé de mes nerfs !

## AGAPE

Aujourd'hui personne n'est venu aux nouvelles ;  
cette après-midi personne n'a eu besoin de moi.

Pas même une fleur de cimetière n'ai vue  
en si joyeuse procession de lumières.  
Pardonne-moi, Seigneur : je n'ai su que si peu mourir !

En cette après-midi, tous passent ;  
ils ne me parlent pas, ils ne me demandent rien...

Et je ne sais ce qu'ils oublient et ce qui mal demeure  
entre mes mains, comme chose d'autrui.

Je suis sorti sur le pas de la porte,  
et ils me donnent envie de crier :  
Si vous regrettez quelque chose, c'est ici !  
Parce qu'en toutes les après-midi de cette vie,

je ne sais avec quelles portes on frappe un visage,  
et de quelque chose, s'empare mon âme, d'autrui.

Aujourd'hui personne n'est venu ;  
aujourd'hui je n'ai pu que si peu mourir en cette après-  
midi !

## LA VOIX DU MIROIR

Et la vie passe, comme un mirage étrange.  
Que la rose azur rende la vue et donne l'être au chardon !  
Près du dogme du ballot  
meurtrier, le sophisme du Bien et de la Raison !

Au hasard, elle ramassa ce que la main avait effleuré ;  
les parfums s'évaporèrent, et parmi eux nous sentîmes  
la moisissure qui avait crû au milieu de la route  
sur le pommier sec de l'illusion morte.

Et la vie passe,  
avec les cantiques fourbes d'une bacchante fanée.  
J'avance, effrayé, en avant... en avant,  
grognant ma marche funéraire.

Se jettent aux pieds de brahacmaniques éléphants royaux,  
et au sordide pré cirier d'une fougue mercurielle,  
des couples qui portent toasts sculptés sur pierre,  
et crépuscules oubliés ; dans la bouche une croix.

Et la vie passe, grand orchestre de Sphinges  
lançant dans le Vide leur marche funèbre.

## ROSE BLANCHE

Je me sens bien. A présent  
brille en moi  
un verglas stoïque.  
Me fait rire cette corde  
rubis  
qui crisse dans mon corps.

Corde sans fin,  
comme une  
volute  
descendante  
de  
mal...  
corde sanguine et gauche  
formée de  
mille  
dagues en étai.

Qu'elle continue ainsi, à tresser  
ses rouleaux de crêpe ;  
et qu'elle lie le chat tremblant  
de la Peur au nid glacé,  
à l'ultime flambée.

A présent, moi, je suis serein,  
avec lumière.

Et miaule dans mon Pacifique  
un cercueil naufragé.

## TIRAGE CE SOIR

Le vendeur de billets de loterie criant « Tirage ce soir »,  
invite quelque part à la présence divine.

Toutes les lèvres passent. Le dégoût  
émousse dans le pli son déjànon.  
Le vendeur de billets passe et thésaurise, hasard  
nominal, Dieu  
parmi des pains tantaliques, l'humaine  
impuissance de l'amour.

J'en veux à ses haillons. Lui, il pourrait  
nous donner le cœur ;  
mais cette chance, échouée là  
dans ses mains, criant à tue-tête,  
tel un oiseau cruel, n'aboutira  
ni où le sait ni où le veut  
ce dieu bohémien.

Et je proclame en ce tiède vendredi qui marche  
à reculons sous le soleil :  
Pourquoi cette manifestation de la volonté divine  
dans les oripeaux du vendeur de billets !

## NOTRE PAIN

*pour Alejandro Gamboa*

On prend le petit déjeuner... Terre humide  
de cimetière exhalant le sang aimé.  
Ville d'hiver... La traversée mordante  
d'une charrette qui semble traîner  
une émotion enchaînée au jeûne !

On voudrait frapper à toutes les portes,  
et demander je ne sais qui ; et puis  
voir les pauvres, et, tout en pleurant en silence,  
donner à tous des petits morceaux de pain frais.  
Et piller les vignobles des riches  
avec les deux mains saintes  
qui d'un coup de lumière,  
déclouées de la Croix, s'envolèrent !

Ne te lève pas cil matinal !  
Notre pain quotidien, donne-le-nous,  
Seigneur... !

Mes os appartiennent aux autres ;  
peut-être les ai-je volés !  
Peut-être me suis-je attribué ce qui était  
assigné à un autre ;

si je n'étais pas né, je crois qu'un  
autre pauvre aurait bu ce café !  
Je suis un mauvais larron... Où aller ?

En cette heure froide, où la terre  
est si triste et embaume si fort la poussière humaine,  
je voudrais frapper à toutes les portes,  
et demander pardon à je ne sais qui,  
et lui préparer des petits morceaux de pain frais  
ici, dans le four de mon cœur... !

## ABSOLUE

Couleur de linge suranné. Un juillet d'ombre,  
un août fraîchement fauché. Et une  
main d'eau qui greffa sur le pin  
résineux de l'ennui des fruits avariés.

Maintenant que tu es ancré, vêtement obscur,  
tu reviens aspergé d'odeur somptueuse  
à temps, à abrégé... Et j'ai chanté  
le festin enclin qui versa.

Mais, ne peux-tu rien, Seigneur, contre la mort,  
contre la limite, contre ce qui s'achève ?  
Hélas, comme s'entrouvre et sent le miel carbonisé  
la plaie en couleur du linge suranné !

O unité éminente ! O ce qui est un  
pour tous !  
Amour contre espace et contre temps !  
Un seul battement de cœur ;  
un seul rythme : Dieu !

Et quand les limites haussent les épaules  
en un âpre dédain irréductible,  
il est une irrigation de serpents  
dans la sensitive plénitude du I.  
Une ride, une ombre !

## CAPITULATION

Hier soir, des avrils écarlates ont capitulé  
devant mes mais désarmés de jeunesse ;  
les ivoires hystériques de leur baiser m'ont retrouvé  
mort ; je les ai encagés dans un soupir d'amour.

Epi étrange, docile. M'assiégèrent ses yeux  
un après-midi amarante où j'ai glissé un chant à ses  
chants ; hier au soir, au milieu des toasts, les deux langues  
de ses seins consumées de soif m'ont parlé.

Pauvre la noirâtre ; pauvres ses armes ; pauvres  
ses voiles crèmes enchâssés dans les saumâtres  
écumes d'une mermorte. Victorieuse et vaincue,

elle demeura pensive et cernée et grenat.  
J'ai quitté l'aurore. Depuis ce combat,  
deux serpents esclaves chaque nuit ont pénétré ma vie.

## NU DANS LA BOUE

Comme d'horribles batraciens dans l'atmosphère,  
montent aux lèvres de lugubres grimaces.  
Sur le Sahara bleu de la Substance  
voyage un vers gris, un dromadaire.

Luit une gargouille de songes cruels.  
Et l'aveugle mort rempli de voix  
de neige. Et se lever tôt, poète, nomade,  
au jour cru où il faut être un homme.

Les heures passent fiévreuses, et dans les coins  
avortent des siècles rouges de hasard.  
Qui tire ainsi sur le fil ; qui décroche  
sans pitié nos nerfs,  
corbeaux déjà usés, au tombeau !

Amour ! Toi aussi ! Des coups de pierres noirs  
copulent dans ton masque et le brisent.  
La tombe est toujours  
un sexe de femme attirant l'homme !

## LIGNES

Chaque ruban de feu  
que je lance,  
vibrant sur des roses lamentables,  
en quête de l'Amour,  
m'accouche l'enterrement d'une veille.

Je ne sais si le redoublement où je le cherche  
sera halètement de roche  
ou perpétuelle naissance de cœur.  
Il y a, jeté au fond des êtres,  
un axe ultra-nerveux, une sonde profonde.

Le fil du destin !  
Amour détournera une telle loi de vie  
vers la voix de l'Homme  
et nous donnera la liberté suprême :  
transsubstantiation bleue, vertueuse,  
contre l'aveugle et la fatalité.

Et le Jésus, en chaque vaste chiffre, palpite,  
reclus en aubes fragiles,  
mieux encore qu'un autre grand Jaune d'Œuf !

Après... L'autre ligne...  
Un Jean-Baptiste qui guette, guette, guette...  
Et, chevauchant une courbe intangible,  
un pied baigné de pourpre.



## LA CÈNE MISÉRABLE

Jusqu'à quand devons-nous attendre ce qu'  
on ne nous doit pas... Et en quel recoin étendrons-nous  
pour toujours notre pauvre genou ! Jusqu'à quand  
la croix qui nous soutient retiendra-t-elle ses ailes.

Jusqu'à quand le doute nous offrira-t-il des blasons  
pour avoir pâti...

Nous nous sommes déjà si souvent  
assis à table, avec le chagrin d'un enfant  
qui pleure de faim, en pleine nuit, sans pouvoir dormir...

Quand serons-nous avec les autres, au bord  
d'un matin éternel, ayant tous reçu le pain.  
Jusqu'à quand cette vallée de larmes, où  
je n'ai jamais exigé que l'on me conduise.

Accoudé  
en larmes, je répète tête basse  
et vaincu : jusqu'à quand durera la Cène.

Il y a quelqu'un qui a beaucoup bu, et qui se moque,  
et qui approche et éloigne de nous, telle une noire cuillère  
d'amère essence humaine, la tombe...

Mais il sait encore moins  
cet obscur jusqu'à quand durera la Cène !

## POUR L'ÂME IMPOSSIBLE DE MON AIMÉE

Aimée : jamais voulu tu n'as te concréter  
comme l'avait pensé mon amour divin.

Reste dans l'hostie,  
aveugle et impalpable,  
comme l'existence de Dieu.

Si beaucoup j'ai chanté, davantage encore pour toi pleuré  
ai-je, ô mon éminente parabole d'amour !

Reste dans la cervelle  
et le mythe immense  
de mon cœur !

C'est la foi, la forge où j'ai brûlé  
le fer terreux d'une femme nombreuse,  
et voulu te polir sur une enclume impie.

Reste dans l'éternelle  
nébuleuse, ici,  
dans la multissance d'un doux non-être.

Et si jamais voulu te concréter tu n'as,  
dans l'émotion métaphysique de mon amour,  
tel un pécheur,  
laisse-moi me flageller.

## L'ÉTERNELLE CHAMBRE NUPTIALE

Ce n'est qu'en laissant d'être que l'Amour est fort !  
Et la tombe sera une grande pupille,  
au fond de laquelle survit et pleure,  
comme dans un calice  
de douce éternité et d'aurore noire, l'angoisse de l'amour.

Et les lèvres se hérissent pour le baiser,  
comme quelque chose de trop plein qui déborde et qui  
meurt ;  
en une crispante conjonction,  
chaque bouche renonce au nom de l'autre  
à une vie de vie agonisante.

Et quand je pense comme cela, douce est la tombe  
où tous finissent dans la compénétration  
d'un même fracas ;  
douce est l'ombre, où tous finissent dans l'union  
d'une universelle ville d'amour.

## LES PIERRES

Ce matin je suis descendu  
aux pierres, oh les pierres !  
Et j'ai motivé et frappé  
un pugilat de pierres.

Mère, si mes pas  
sur le monde font souffrir,  
c'est qu'ils sont les éclairs  
d'une aube absurde.

Les pierres n'offensent pas ; ne convoitent  
rien. Ne demandent que  
de l'amour pour tous, même  
pour le Néant.

Et si quelques-unes d'entre elles s'en  
vont tête basse,  
honteuses, c'est pour  
entreprendre quelque chose d'humain...

Mais il se trouve toujours quelqu'un  
pour en frapper une par pur plaisir.  
Telle pierre blanche est la lune  
qui s'envola d'un coup de pied...

Mère, ce matin  
j'ai couru avec les lierres,  
en regardant la caravane bleue  
des pierres,  
des pierres,  
des pierres...

## RETABLE

Je me dis : j'échappe enfin au bruit ;  
personne n'a constaté mon départ pour le vaisseau sacré.  
De hautes ombres surviennent :  
c'est Darío qui passe avec sa lyre en deuil.

Pas innombrable, sort la douce Muse ;  
tels poussins au grain, mes yeux vers elle vont.  
La harcèlent des tulle d'éther et des jais endormis,  
entre-temps, rêve le merle de la vie dans sa main.

Mon Dieu, miséricordieux tu es, car te heurta le vaisseau  
où officient des sorciers bleus.  
Darío des Amériques célestes ! Comme ils  
te ressemblent ! Dans tes nattes ils fabriquent leurs cilices.

Comme des âmes du purgatoire en quête d'enterrements  
d'or absurde,  
ces archiprêtres vagues du cœur,  
s'insinuent, apparaissent..., nous parlent de loin,  
pleurent sur le suicide monotone de Dieu !

## PAÏENNE

Lentement mourir et chanter. Et baptiser l'ombre  
avec le sang babylonien d'un noble gladiateur.  
Et parapher les cunéiformes caractères du tapis doré  
avec la plume du rossignol et l'encre azur de la douleur.

La vie ? Une femelle protéique. La contempler, effrayée  
de devoir s'échapper dans ses voiles, infidèle, fausse  
Judith ;  
la voir depuis la blessure, et la prendre dans le regard,  
incrustant dans le rubis un caprice de cire.

Moût de Babylonie, Holopherne sans armées,  
à l'arbre chrétien j'ai suspendu mon pondoir ;  
La vigne rédemptrice refusa l'amour à mes coupes ;  
Judith, la vie traîtresse, obliquement, coupa son corps  
hostial.

Comme un festin païen. Et l'aimer jusque dans la mort,  
tandis que les veines sèment de rouges perles de mal ;  
et retourner ainsi à la poussière, conquistador malchan-  
ceux,  
égarant mille yeux de sang dans le poignard.

## LES DÉS ÉTERNELS

Mon Dieu, je m'apitoie sur l'être que je vis ;  
je regrette d'avoir pris ton pain ;  
mais cette pauvre boue pensive,  
n'est pas une croûte fermentée dans ton flanc :  
tu n'as pas de Maries qui s'en vont !

Mon Dieu, si tu avais été homme,  
aujourd'hui tu saurais être Dieu ;  
mais toi qui fus toujours si bien, tu  
ne ressens plus rien de ta création.  
Et l'homme te supporte : c'est lui le Dieu !

Aujourd'hui qu'en mes yeux sorciers brillent des chan-  
delles,  
comme sur un damné,  
mon Dieu, tu arrêteras tes voiles,  
et nous jouerons avec le vieux dé...  
Peut-être, ô joueur ! comme pour porter chance  
à l'univers entier,  
surgiront les cernes de la Mort,  
comme deux as funèbres couverts de boue.

Mon Dieu, en cette nuit sourde, obscure,  
tu ne pourras plus jouer, car la Terre

est un dé rongé et déjà rond,  
poli à force de rouler au hasard,  
et qui ne peut s'arrêter que dans un creux,  
dans le creux d'une sépulture immense.

## LES ANNEAUX FATIGUÉS

Il est des envies de revenir, d'aimer, de ne pas s'absenter,  
et des envies de mourir, combattu par deux  
eaux contraires qui jamais isthme ne seront.

Il est des envies d'un long baiser qui ensevelisse la Vie,  
et s'achève en l'afrique d'une agonie fervente,  
suicidée !

Il est des envies... de ne pas avoir d'envies, Seigneur ;  
pointant vers toi un doigt décide :  
il est des envies de n'avoir pas eu de cœur.

Le printemps revient, revient et s'en ira. Et Dieu,  
en temps courbe, se répète, et passe, passe,  
épine dorsale de l'univers sur le dos.

Quand les tempes battent leur lugubre tambour,  
quand je souffre du sommeil gravé sur un poignard,  
ah ! quelle envie de rester planté dans ce vers !

## HAGIOGRAPHIE

*(Paragraphes)*

Vieil Osiris ! J'ai touché le mur  
qui fait face à la vie.

Il me semble que je l'ai toujours  
eu à portée de la main.

Je suis l'ombre, le revers : tout bouge  
sous mes pas de colonne éternelle.

Je n'ai rien apporté sur les nattes ; tout  
m'est arrivé facilement, comme un héritage.

Sardanapale. Ma bouche, tel un bouton électrique  
de machines à rêver.

Ainsi donc, me voici parvenu au mur d'en face ;  
et j'ai toujours eu ce mur à portée de la main.

Vieil Osiris ! Je te pardonne ! Puisque rien  
n'a eu besoin de moi, rien, rien...

## PLUIE

Sur Lima... Sur Lima tombe  
l'eau sale d'une douleur  
quelle meurtrière. Elle tombe  
de la gouttière de ton amour.

Ne fais semblant d'être endormie,  
souviens-toi de ton poète ;  
car je comprends déjà... je comprends  
l'humaine équation de ton amour.

Retentit sur la mystique douceâtre  
le gemme tempétueux et fourbe,  
la sorcellerie de ton « oui ».

Mais, tombe, tombe l'averse  
sur le cercueil de mon sentier,  
où je m'ossifie pour toi...

## AMOUR

Ne te retourne plus sur mes yeux morts ;  
comme mon cœur idéaliste te pleure.  
Tous mes calices gardent ouvertes  
tes hosties d'automne et tes vins d'aurore.

Amour, croix divine, irrigue mes déserts  
avec ton sang d'astres qui rêve et qui pleure.  
Amour, ne te retourne plus sur mes yeux morts  
qui craignent et désirent tes larmes d'aurore !

Amour, je ne t'aime pas quand tu es distante,  
déchirée comme la toilette d'une bacchante joyeuse  
ou les traits fragiles et plats d'une femme.

Amour, viens sans chair, d'un ichor qui brunit ;  
tel un Dieu, que je sois l'homme  
qui aime et qui engendre sans plaisir sensuel !

## DIEU

Je sens Dieu cheminer  
tellement en moi, avec le soir et avec la mer.  
Nous marchons côte à côte. La nuit tombe.  
Ensemble nous nous obscurcissons. Orphelinage...

Mais moi je sens Dieu. Et même il semble  
qu'il me dicte je ne sais quelle bonne couleur.  
Hospitalier, il est bon et triste ;  
se flétrit le doux dédain d'un amoureux :  
son cœur doit déborder de souffrance.

Oh, mon Dieu, j'arrive enfin à toi,  
alors que j'aime tant ce soir ; alors  
que dans l'infidèle balance des seins,  
je soupèse et pleure une fragile Création.

Et toi, comme tu pleureras... toi, amoureux  
d'un si vaste giron giratoire...  
Dieu, je me livre à toi, parce que tu es tout amour ;  
parce que tu ne souris jamais ; parce que  
ton cœur doit toujours déborder de souffrance.

## UNITÉ

En cette nuit ma montre halète  
à côté de la tempe obscurcie, comme  
un barillet qui tourne  
sous la gâchette sans trouver le plomb.

La lune blanche, immobile, larmoie,  
et c'est un œil qui vise... Je sens comme  
l'on frappe la monnaie du grand Mystère dans une idée  
ovoïdée, dans un plomb vermeil.

Ah, main qui limite, qui menace  
derrière toutes les portes, qui respire  
dans toutes les montres, qui cède et qui passe !

Sur l'araignée grise de ton squelette,  
une autre grande Main toute de lumière soutient  
le plomb qui a la forme bleue du cœur.

## LES MULETIERS

Muletier, qui avances fabuleusement vernissé de sueur.  
*L'hacienda Menocucho*  
touche chaque jour mille peines pour la vie.  
Midi. Nous nous rendons à la ceinture du jour.  
Le soleil tape.

Muletier, tu t'éloignes coloré de ton poncho,  
savourant le *romance* péruvien de ta coca.  
Moi, depuis un hamac,  
depuis un siècle de doute,  
je médite ton horizon et je guette, plaint  
par les moustiques et la rengaine gentille  
et malade d'un « *paca-paca* ».  
Tu finiras par arriver où tu dois arriver,  
muletier, qui, derrière ton âne tartufe,  
t'en vas...  
t'en vas...

Content de toi, sous cette chaleur où se cabrent  
toutes les angoisses et toutes les causes ;  
quand l'esprit qui anime à peine le corps,  
va sans coca, et ne parvient pas à mener sa bête  
par le licou vers les Andes  
oxydentales de l'Eternité.

*Chansons de foyer*

## DENTELLE DE FIÈVRE

Sur les tableaux des saints accrochés au mur,  
mes pupilles traînent un hélas ! de crépuscule ;  
dans un tremblement de fièvre, bras croisés,  
mon être reçoit la vague visite du Nonêtre.

Une mouche pleurniche sur les meubles fatigués  
et je ne sais quelle fatale légende verser veut-elle :  
une illusion d'Orients assaillis qui s'enfuient ;  
un nid bleu d'alouettes qui meurent en naissant.

Mon père est assis dans un vieux fauteuil.  
Ma mère entre et sort, comme une Vierge des Sept  
Douleurs.  
En les voyant, je ressens un je-ne-sais-quoi qui ne veut pas  
partir.

Car, avant le pain à cacheter qui est hostie faite de Science,  
est l'hostie, cachet fait de Providence.  
Et la visite qui naît m'aide à bien vivre...

## PAS LOINTAINS

Mon père dort. Auguste, son visage  
figure un cœur paisible ;  
il est si doux maintenant...  
et s'il y a quelque chose d'amer en lui, ce sera moi.

A la maison, il y a de la solitude ; on prie ;  
aujourd'hui : aucunes nouvelles des enfants.  
Mon père se réveille, cache  
la fuite en Egypte, l'adieu étamé.  
Il est si proche maintenant ;  
et s'il y a quelque chose en lui de lointain, ce sera moi.

Et ma mère se promène là-bas dans les potagers,  
savourant une saveur déjà sans saveur.  
Il est si doux maintenant,  
si aile, si départ, si amour.

A la maison, il y a de la solitude, sans tapage,  
sans enfantillages, sans nouvelles, sans vert.  
Et s'il y a quelque chose de brisé en cette après-midi,  
et qui tombe et qui grince,  
se sont deux vieux chemins, blancs et courbes.  
Les emprunte : mon cœur à pied.

## A MON FRÈRE MIGUEL

*In memoriam*

Petit frère, aujourd'hui je suis sur le banc de pierre de la maison,  
où tu nous manques profondément !  
Je me souviens, à cette heure nous jouions, maman nous caressait : « Allons, les enfants... »

Maintenant je me cache ;  
comme avant, toutes ces prières vespérales, en espérant que tu ne me trouveras pas.  
Dans la salle, le vestibule, les couloirs.  
Puis c'est toi qui te caches, et c'est moi qui ne te trouve pas.  
Je me souviens, petit frère, ce jeu nous faisait pleurer.

Miguel, tu t'es caché  
une nuit d'août, à l'aube ;  
mais, au lieu de te cacher en riant, comme tu étais triste.  
Et ton cœur jumeau de ces après-midi défuntes s'est lassé de ne plus te retrouver. Et l'ombre est déjà tout entière sur l'âme.

Ecoute, petit frère, dépêche-toi  
de sortir. Alors ? Maman pourrait s'inquiéter.

## JANUSÉIDE

Mon père, à peine,  
dans le matin oiseauâtre, expose  
ses soixante-dix ans, ses soixante-dix  
gerbes d'hiver au soleil.  
Le cimetière de Santiago, enduit  
d'une heureuse année nouvelle, est incontestable.  
Combien de fois ses pas ont-ils coupé vers lui,  
et sont-ils revenus d'un humble enterrement.

Maintenant, il y a bien longtemps que mon père n'est pas  
sorti !

Un jeu d'enfants se disperse.  
D'autres fois, il parlait à ma mère  
d'impressions urbaines, de politique ;  
aujourd'hui, appuyé sur son bâton illustre  
qui sonnait mieux du temps où siégeait le Gouvernement,  
mon père est méconnaissable, fragile,  
mon père est une veille.  
Il emporte, apporte, distrait, des reliques, des choses,  
des souvenirs, des suggestions.  
Paisible, la matinée l'accompagne  
de ses ailes blanches de sœur de charité.

Jour éternel que celui-ci, jour ingénu, enfant,  
choral, livre de prières ;

le temps se couronne de colombes,  
et le futur se peuple  
de caravanes de roses immortelles.  
Père, tout s'éveille encore ;  
c'est janvier qui chante, c'est ton amour  
qui résonne et s'avance vers l'Eternité.  
Tu riras encore de tes tout petits,  
et les Creux vibreront d'un raffut triomphal.

Ce sera toujours le nouvel an. Il y aura des *empanadas* ;  
et moi je serai affamé, quand  
le bon aveugle mélîque avec lequel  
mon innocence sonore,  
mes syllabes scolaires et fraîches  
aimaient à deviser,  
sonne la messe  
dans le clocher béat.  
Quand la matinée pleine de grâce,  
depuis ses seins de temps  
qui sont deux abandons deux avancées d'amour  
qui se couchent et prient l'infini, vie éternelle,  
chante et vole des Verbes pluriels,  
des lambeaux de ton être,  
au bord de ses ailes blanches  
de sœur de charité, ô mon père !

## ESPERGENÈSE

Je suis né un jour  
où Dieu était malade.

Tous savent que je vis,  
que je suis mauvais ; mais ils ne savent rien  
du décembre, de ce janvier.  
Car je suis né un jour  
où Dieu était malade.

Dans mon aire métaphysique,  
est un vide  
que personne ne pourra palper :  
le cloître d'un silence  
qui parla à fleur de feu.

Je suis né, un jour  
où Dieu était malade.

Frère, écoute, écoute...  
Bon. Et que je ne m'en aille pas  
sans emporter de décembres,  
sans laisser de janviers.  
Car je suis né un jour  
où Dieu était malade.

Tous savent que je vis,  
que je mâche... Mais ils ne savent pas  
pourquoi braillent dans mon vers  
une obscure fadeur de cercueil,  
des vents frôtés  
dévissés de la Sphinge  
questionneuse du Désert.

Tous savent... Mais ils ne savent pas  
que la Lumière est phtisique  
et l'Ombre obèse...  
Mais ils ne savent pas que le Mystère synthétise...  
qu'il est la bosse  
musicale et triste qui dénonce à distance  
le passage méridien des Limites aux Limites.

Je suis né un jour  
où Dieu était malade,  
gravement malade.

*TRILCE*

1922

## I

Qui fait tout ce vacarme, et ne laisse même pas  
testamenter les îles demeurantes.

Un peu plus de considération  
dès lors qu'exultera l'après-midi, tôhative,  
et que mieux s'épurera  
le fumier, la simple mêlatrine trésorieuse  
qui sans aimer offre,  
sur le cœur insulaire,  
un pélican saumâtre, à chaque averse  
hyaloïde.

Un peu plus de considération,  
et l'humus liquide, six heures de l'après-midi  
DES BEMOLS LES PLUS ARROGANTS

Et la péninsule s'arrête  
sur la ligne mortelle de l'équilibre,  
sur le dos, muselentée, impassible.

## II

### Temps Temps.

Midi stagnant au cœur de nocturnes fraîcheurs.  
Lasse la pompe de la caserne aspire  
temps temps temps temps.

### Etait Etait.

Des coqs chansonnent grattant en vain.  
Bouche du jour clair qui conjugue  
était était était était.

### Demain Demain.

Le repos chaud encore d'être.  
Pense le présent garde-moi pour  
demain demain demain demain.

### Nom Nom.

Comment s'appelle celui qui tant noz fhérisse ?  
Il s'appelle Lamêmechose qui souffre  
nom nom nom nom.

### III

Les grandes personnes,  
à quelle heure reviendront-elles ?  
L'aveugle Saint-Jacques sonne six heures,  
et il fait déjà très sombre.

Mère a dit qu'elle ne tarderait pas.

Petite Agathe, Noëlie, Michel,  
surtout, n'allez pas du côté  
de la basse-cour silencieuse, là où  
les poules qui sont en train de se  
viennent de passer nasillant leurs mémoires  
peines doubles  
coucher  
ont eu si peur.

Il vaut mieux rester ici.  
Mère a dit qu'elle ne tarderait pas.

N'ayons plus de peine. Regardons  
les bateaux — le mien est le plus beau ! —  
avec lesquels nous avons joué toute la sainte journée,  
sans nous disputer, comme il se doit :  
ils sont restés dans la cuvette pleine d'eau, prêts à  
appareiller,  
frêtés de bonbons pour demain.

Attendons ainsi, obéissants et résignés,  
le retour, le repentir  
des aînés toujours en avance  
nous laissant nous les plus petits à la maison,  
comme si nous aussi  
nous ne pouvions pas sortir.

Petite Agathe, Noëlie, Michel ?  
J'appelle, je cherche à tâtons dans l'obscurité.  
Qu'ils ne viennent pas me voir seul,  
comme si j'étais, moi, l'unique reclus.

## IV

Grincant deux tombereaux contre les marteaux  
jusqu'aux larmes trifides,  
alors que nous ne leur faisons plus rien depuis longtemps.  
A cette autre oui, la désamourée,  
aigrennuyée, sous un tunnel champêtre  
à cause de l'un, et sur d'anguleuses algypses  
épreuves spiritives.

Je me suis couché comme une troisième partie,  
mais l'après-midi — qua lion nou fer —  
s'annelle dans ma tête, furieusement  
refusant le dosage du maternel. Ce sont  
les anneaux.

Ce sont les tropiques nuptiaux déjà rongés.  
L'éloignement, mieux que tout,  
qui se rompt à Creuset.

Ce n'avoir pas décoloré  
pour rien. Au plus près du destin et pleure  
et pleure. La chanson entière  
cadrrée en trois silences.

Chaleur. Ovaire. Transparence ou presque.  
On a tout pleuré. On a tout occulté  
en pleine main gauche.

## V

Groupe dicotylédone. S'en envolouvent  
des pétrels, des propensions trinitaires,  
des finals qui commencent, ohs de aïes  
qu'on dirait pacotornés d'hétérogénéité.  
Groupe des deux cotylédons !

Voyons. Que cela soit c'est tout.  
Voyons. Que cela ne s'étende pas au-dehors,  
et pense de façon à ne pas être écouté,  
et chrome et se fasse invisible.  
Et ne glisse pas sur le grand collapsus.

La voix créée se rebelle, ne veut  
être ni maille ni amour.  
Que les fiancés soient fiancés pour l'éternité.  
Donc qu'ils ne donnent pas le I, qui résonnera à l'infini.  
Qu'ils ne donnent pas le O, qui se taira tout autant,  
jusqu'à réveiller et mettre le I debout.

Ah groupe bicardiaque.

## VI

Ma blanchisseuse n'a pas lavé  
la chemise que j'ai passée ce matin :  
je la lavais dans ses veines otilianes,  
dans le jet de son cœur, et aujourd'hui je ne dois pas  
me demander si j'ai laissé  
la chemise troublée par l'injustice.

A présent qu'il n'y a plus personne pour aller chercher de  
l'eau,  
sur mes transparentes feuilles millimétrées canalise  
le tissu pour emplumer, et toutes les choses  
du veilleur de nuit d'autant qu'il m'appartiendra,  
toutes ne m'appartiennent pas  
à mes côtés.

Restèrent de leur propriété,  
fraterçonnées, scellées dans leur bonté bistrée.

Et si je savais qu'elle allait revenir ;  
et si je savais quel matin rentrera  
et me donnera mes vêtements lavés, ma petite  
blanchisseuse de l'âme. Quel matin elle rentrera  
satisfaite, solanée vertueuse, heureuse  
de prouver qu'elle sait oui, qu'elle peut oui

COMMENT NE POURRAIT-ELLE PAS !  
Méthyléner et repasser tous les chaos.

## VII

Sans encombre me suis orienté à travers la rue veinée  
que je sais. Tout sans encombre,  
vraiment. Et j'ai fouillé des choses comme celle-ci,  
et je fus passé.

J'ai tourné au coin de cette rue où l'on s'amuse  
rarement, sortie  
héroïque par la blessure de cet  
angle à vif, rien à moitié.

Ce sont les grandeurs,  
ce cri-là, la clarté de confrontation,  
la barrette sumergée dans son rôle de  
déjà !

Quand la rue est cernée de portes,  
et crie depuis les lutrins déchaussés  
de reporter salves sur les doubles.

Maintenant des fourmis minutières  
s'enfoncent, doucereuses, à peine  
prêtes, et s'éreintent,  
poudres calcinées, hauts de à 1921.

## VIII

Demain est un autre, quelque-  
fois je rencontrerais pour le pouvoir sautimpotent,  
une entrée éternelle.

Demain un jour,  
la boutique plaquée serait  
avec deux péricardes, couple  
de carnivores en rut.

Tout cela peut bien prendre forme.  
Mais un matin sans matin,  
parmi les anneaux nous enveuvant,  
se trouvera la marge du miroir  
où je traverserai mon propre front  
jusqu'à en perdre l'écho  
et en rester avec le front vers l'épaule.

## IX

Je serche à rendrrre tout à coup le coup.  
Ses deux larges feuilles, sa valvule  
éventrée en une succulente réception  
de multiplicande à multiplicateur,  
son excellente condition pour le plaisir,  
tout préparer la vérité.

Je serche à rendrrre tout à coup le coup.  
A sa flatterie, je m'asphyxie d'épais halliers bolivariens  
à trente-deux câbles et leurs multiples,  
se rabattent troc pour troc  
des lippes souveraines, les deux tomes de l'Œuvre,  
alors je n'habite plus ni l'absence,  
ni le toucher.

Je renonce à raaandre tout à coup le coup.  
Nous ne sellerons jamais le Bavois taurin  
d'égoïsme et de froter mortel  
de drap  
depque la femme cette  
combien malgré le général !

Et femelle est l'âme de l'absente.  
Et femelle est mon âme.

## X

Primitif et ultime bonheur  
sans fondement, finit de mourir  
avec l'âme et avec tout, octobre chambre et enceinte.  
De trois mois d'absence et de dix de douceur.  
Comme rit le destin  
monodactile et mitré.

Comme derrière condamnent les jonctions  
de contraires. Comme le chiffre apparaît toujours  
sous la ligne de tout avatar.

Comme les baleines échancrent des colombes.  
Comme à leur tour celles-ci laissent le bec  
cubé en troisième aile.  
Comme nous arçonnons, visage face aux hanches mono-  
tones.

On remarque dix mois vers la dizaine,  
vers un autre plus loin.  
Au moins deux restent encore dans leurs langes.  
Et les trois mots d'absence.  
Et les neuf de gestation.

Pas même une violence.  
Le patient se redresse,  
assis, il bleuit de tranquilles mixtures fragrantés.

## XI

J'ai rencontré une fillette  
dans la rue, elle m'a embrassé.  
X, éloquente, qui l'a trouvée et la trouve,  
ne va pas s'en souvenir.

Cette fillette c'est ma cousine. Aujourd'hui, en lui touchant  
la taille, mes mains sont entrées dans son âge  
comme dans une paire de mauvais sépulcres rabalés.  
*Et de la même désolation s'enivra,*  
delta au sofeif tenebrant,  
trille entre les deux.

« Je me suis marié »,  
me dit-il. Quand nous l'avions fait enfants  
dans la maison de la tante défunte.  
Il s'est marié.  
Il s'est marié.

Tardives années latitudinales,  
que de vraies envies avons-nous eues  
de jouer aux taureaux, aux attelages,  
mais tout d'erreurs et de candeur, comme je fus.

## XII

J'esquive une feinte, pelusse après pelusse.  
Un projectile qui ne sait où tomber.  
Incertitude. Montagneux crépusculaire. Conjoncture cervicale.

Craquement de mouche bleue qui meurt  
à mi-course et s'écrase au sol.  
Aujourd'hui que dit Newton ?  
Mais, naturellement, vous êtes mes enfants.

Incertitude. Talons qui ne tournent pas.  
Page en nœud de papier à lettre, fabriquée  
cinq épines d'un côté  
et cinq de l'autre : Chut ! Il sort.

### XIII

Je pense à ton sexe.  
Le cœur simplifié, je pense à ton sexe,  
devant l'enfanter mûr du jour.  
Je palpe le bourgeon du bonheur, il est à point.  
Et meurt un vieux sentiment  
dégénéré en sexeveau.

Je pense à ton sexe, sillon plus prolifique  
et harmonieux que le ventre de l'Ombre,

bien que la mort conçoive et accouche  
de Dieu même.

O Conscience,  
je pense, oui, à la brute libre  
qui jouit où elle veut, où elle peut.

O, scandale de miel des crépuscules.  
O fracas muet.

Teumsacarf !

## XIV

Comme mon explication.

Cela me déchire de précocité.

Cette façon de se promener sur les trapèzes.

Ces brutes irritées comme des postiches.

Cette gomme qui colle le mercure à l'au-dedans.

Ces fesses assises à l'envers.

Cela ne peut être, avoir été.

Absurde.

Démence.

Pourtant je suis venu de Trujillo à Lima.

Mais je gagne cinq petits sous par mois.

## XV

Dans ce coin, où tant de nuits ensemble  
nous avons dormi, j'ai commencé  
à marcher. La couche des amants défunts  
ôtée a été, ou peut-être que s'est-il passé.

Tu es venue tôt à d'autres fins  
et déjà tu n'es plus là. C'est le coin  
où près de toi, une nuit j'ai lu,  
parmi tes tendres mailles  
un conte de Daudet. C'est le coin  
aimé. Ne le trompe pas.

Je me suis mis à réveiller les jours  
enfuis de l'été, ta façon d'entrer et de sortir,  
infime et lasse et pâle à travers les pièces.

En cette nuit pluvieuse,  
loin déjà de tous deux, soudain je tressaille...  
Ce sont deux portes qui s'ouvrent et qui se ferment,  
deux portes qui vont et viennent au vent  
ombre            après            ombre.

## XVI

J'ai foi d'être fort.  
Donne-moi, air manchot, donne-moi  
de me galonner de zéros à gauche.  
Et toi, rêve, donne-moi ton diamant implacable,  
ton temps à contretemps.

J'ai foi d'être fort.  
Par là-bas avance une femme concave,  
quantité incolore, dont  
la grâce se clôt où je m'ouvre.

Du vent ! frère passé. Ouste, les crabes !  
On voit le vert drapeau présidentiel,  
mettre en berne les six drapeaux restants,  
toutes les tentures alentour.

J'ai foi en ce que je suis,  
moins en ce que je fus.

Allez ! Bon premier !

## XVII

Goutte à goutte ce 2 en une seule séance,  
et nous deux qui l'épurons.  
Que personne ne m'eût entendu. Strie brûlante  
abracadabra civil.

La matinée ne tâte pas comme la première,  
comme la pierre ultime ovularisées  
à force de secret. La matinée se déchausse.  
La boue à demi  
parmi les substances grises, plus et moins.

Visages qui ne savent rien du visage, ni du  
départ vers les rencontres.  
Et sans vers l'exergue hoche la tête.  
Erre l'aiguillon du désir, ahan.

Juin, tu es nôtre. Juin, et je me dresse sur  
tes épaules pour rire, essorant  
mon mètre et mes poches  
dans tes 21 griffes de saison.

Bonne ! Bonne !

## XVIII

Oh les quatre murs de la prison.  
Ah les quatre murs blanchissants  
qui portant sans remède le même numéro.

Pépinère de nerfs, mauvaise brèche,  
par ses quatre coins comme arrachant  
les membres quotidiennement enchaînés.

Amoureuse geôlière aux clefs innombrables,  
si tu étais là, si tu voyais jusqu'à  
quelle heure ces murs sont quatre.  
Contre eux nous serions ensemble, ensemble,  
plus deux que jamais. Et tu ne pleureras pas,  
dis, libératrice !

Ah les murs de la prison.  
Cependant ce sont les deux plus longs  
qui me font le plus souffrir  
ceux qui cette nuit possèdent ce  
quelque chose des mères qui même mortes  
important dans chaque main  
des pentes bromurées pour l'enfant.

Et je suis seul à rester  
avec la droite, qui vaut pour deux mains,  
en haut, à la recherche d'un troisième bras  
qui doit pupillairer, entre mon où et mon quand,  
cette majorité invalide d'homme.

## XIX

A remuer, douce Helpide, tu balais,  
comme nous restons de tant rester.

Je suis à peine levé que tu es déjà là.  
L'étable est divinement souillée de pisse  
excrémentée par l'innocente vache  
et l'âne innocent et le coq innocent.

Pénètre dans la marie œcuménique.  
Oh saingabriel, fais que l'âme conçoive  
le sans lumière amour, le sans ciel,  
le plus pierre, le plus néant,  
jusqu'à l'illusion monarchique.

Nous brûlerons tous les vaisseaux !  
Nous brûlerons l'ultime essence !

Mais s'il faut souffrir de mythe en mythe  
et qu'à me parler tu parviennes en mâchant de la glace,  
mâchons des braises !  
il n'y a plus où descendre,  
il n'y a plus où monter.

Homme, le coq incertain s'est couché.

## XX

Au ras de battante crème blindée  
de pierre idéale. Puisque  
pour ne pas tomber je rapproche à peine le I du I.

Cet homme moustachu. Soleil,  
ferre sa roue unique, cinquième et parfaite,  
et d'elle jusqu'en haut.  
Vacarme de boutons de braguette,  
libres,  
vacarme que reproche A subordonnée verticale.  
Le dégorgement juridique. La douce espièglerie.

Mais je souffre. Je souffre au delà. Je souffre en deçà.

Et j'ai ici la bave qui me tombe, je suis  
une belle personne, quand  
l'homme guillaumesecundaire  
lutte et transpire le bonheur  
à torrents, en faisant briller le soulier  
de sa petite de trois ans.

Le barbu se panade et frotte un côté.  
Pendant ce temps la petite pose son index  
sur sa langue qui commence à épeler

les enchevêtrements d'enchevêtrements des enchevêtre-  
ments,  
et cire l'autre soulier, en cachette,  
avec un doigt de sabibe et de terre,  
mais avec un tout petit peu,  
paplu-  
.S.

## XXI

Dans une auto artérée de cercles vicieux,  
décembre échangeant revient,  
avec son or en disgrâce. Qui le remarquerait :  
décembre avec ses 31 peaux brisées,  
le pauvre diable.

Je m'en souviens. Resplendeur nous possédions,  
bouches bouclées de mauvaise suffisance,  
toutes entraînant d'infinies méfiances.  
Comment ne pas lui rappeler  
le maigre monsieur Douze.

Je m'en souviens. Et aujourd'hui décembre revient  
quel changement, l'haleine à l'infortune,  
glacée, le nez morveux de l'humiliation.

Et à l'autruche tendreuse  
que j'ai tant aimée et adorée.  
Pour elle il a chaussé toutes ses différences.

## XXII

Il est possible que me poursuivent jusqu'à quatre magistrats retourné. Il est possible qu'ils me jugent pedro. Quatre humanités justes jointes ! Monsieur Jean Jacques est prêt à le faire, et les plaisanteries le tirent de sa solitude, comme un simple d'esprit. Bien fait.

Lanterne déguenillée, le jour l'amène à lui donner quelque chose,  
et pend  
tel un astérisque qui se mendie  
à lui-même peut-être comme amendements.

Maintenant qu'il pleut averse si doucement  
en cette paix d'une seule ligne,  
me voici,  
me voici, toi de qui je pends,  
pour que tu assouvisses mes angles.

Et si comblés étaient,  
tu t'épancherais de meilleur bonté,  
je tirerai du manque,  
je forgerai de folie d'autres liefosses,  
envies insatiables  
de niveau et d'amour.

Si donc toujours nous sortons à la rencontre  
de tout ce qui entre par un côté,  
maintenant, mouillé éternel et tout entier,  
me voici, toi de qui je pends,  
je suis de profil, encore. Me voici !

## XXIII

Fournil chaud de ces miens biscuits  
bourgeon pur enfantin innombrable, mère.

O tes quatre rognures, merveilleusement  
mal pleurées, mère : tes mendiants.  
Les deux dernières sœurs, Miguel qui est mort  
et moi portant encore  
une tresse pour chaque lettre de l'abécédaire.

Tu nous répartissais dans la pièce du haut  
le matin, l'après-midi, en deux tas,  
ces riches hosties de saison, pour  
qu'à présent nous placent sous la braise  
des coques d'horloges en flexion des 24 heures  
tapant arrêtées.

Mère, et à présent ! A présent, dans quel alvéole  
resterais-je, dans quelle pousse capillaire,  
une certaine miette qu'aujourd'hui on m'a attachée au cou  
et qui ne veut pas passer. Aujourd'hui jusqu'à ce que  
tes os purs soient farine  
qui n'aura de quoi pétrir  
— tendre comptoir d'amour,  
jusqu'en ombre crue, jusqu'en grande molaire

qu'une gencive bat dans cette fossette lactée  
qui se travaille inattentive et pullule, tu l'as vue tant de  
fois! —

dans les mains fermées récemment nées.

Comme la terre comprendre dans ton taire,  
comme nous encaissons tous  
le loyer du monde où tu nous laisses  
et la valeur de ce pain interminable.

Et ils nous le demandent, quand, étant encore  
petits, comme tu allais le comprendre,  
nous ne pouvions l'avoir arraché  
à personne ; quand nous l'as-tu donné,  
dis, maman ?

## XXIV

Au bord d'un sépulcre fleuri  
passent deux maries en pleurs,  
pleurant à chaudes larmes.

Le nandou déplumé du souvenir  
étend sa dernière plume,  
et avec elle la main négative de Pierre  
grave sur un dimanche des rameaux  
des harmonies de funérailles et de pierres.

Du bord d'un sépulcre déplacé  
s'éloignent deux maries chantant.

Lundi.

## XXV

Des fous farouches s'échiquiécabrent en se collant  
aux articulations, aux fonds, aux chanfreins,  
au lit inférieur des dénombrés à pied.  
Fous et caucaliers de petits lupins airées.

En grondant de nouveau chaque caravelle sous le vent  
effilochée sans américaniser,  
les mancherons cèdent en spasme d'infortune ;  
pouls naïf mal habitué à se moucher dans le dos de la  
poupée.

Et la plus aiguë des soprani  
s'entrave et se tonsure, et longuement  
se nazalise vers des glaçons  
de plainte infinie.

des dos fougueux s'essoufflent  
en portant, pendant de tristes sangles,  
les cocardes aux sept couleurs  
sous zéro, des îles guanières  
aux îles guanières.

Comme les rayons de cire vides à la belle étoile du peu de  
foi.

Comme le temps des rondes. Comme celui du détour  
pour les plans futurs,  
quand la giratârde in-anima ne relate que  
les croisades manquées catiminisées.

Alors des fous finissent par se coller  
aux fausses portes et aux brouillons des cahiers.



Ces ongles-là faisaient mal  
raidissant leurs propres doigts hospices.  
Dès lors ils croissent par l'au-dedans,  
meurent par l'au-dehors,  
et au milieu ne vont ni ne viennent,  
ne vont ni ne viennent.

Les ongles. Court l'ardente autruche boiteuse,  
depuis des suds perdus,  
flèche jusqu'au détroit aveugle  
aux seins unis.

A la chaleur d'une pointe  
d'une pauvre tournure VAILLANTE,  
le grec valet d'ors devient  
brun valet d'îles,  
cuivré valet de lacs  
face à une alexandrie moribonde,  
à un cuzco moribond.

## XXVII

Ce jet me fait peur,  
meilleurs souvenirs, monsieur virilité, implacable  
douceur cruelle. Me fait peur.  
Cette maison me donne un bien complet, un lieu  
tout entier pour ce *ne pas savoir ou être*.

N'entrons pas. Me fait peur cette possibilité  
de pouvoir revenir sur des minutes, à travers des ponts  
volés.

Je n'avance pas, monsieur sucrerie,  
souvenir vaillant, triste  
squelette chanteur.

Quel contenu, que celui de cette maison hantée,  
qui me donne des morts de vif-argent, et obture  
avec du plomb mes prises  
à l'actualité sèche.

Le jet qui ne sent pas comment nous allons,  
me fait peur, frayeur.  
Souvenir vaillant, moi je n'avance pas.  
Squelette triste et blond qui siffle, siffle.

## XXVIII

Aujourd'hui j'ai déjeuné seul, et je n'ai eu  
ni mère, ni prière, ni sers-toi, ni eau  
ni père qui, pendant l'éloquent offertoire  
des tendres épis de maïs, demande pour sa lenteur  
d'image, les grandes broches du son.

Comment déjeunerais-je. Comment servirais-je  
de tels plats ces choses étant si éloignées de moi,  
quand mon propre foyer se verra brisé,  
quand la mère même ne se montre pas aux lèvres.  
Comment déjeunerais-je de peu.

A la table d'un bon ami j'ai déjeuné  
avec son père récemment arrivé du monde,  
avec ses vieilles tantes qui parlent  
en gris persiflage de porcelaine,  
marmonnant au travers de leurs tous veufs alvéoles ;  
avec de francs couverts aux cliquetis joyeux  
parce qu'elles sont chez elles. C'est plus facile !  
Comme les couteaux de cette table  
m'ont fait mal à tout le palais.

Les mets de ces tables-là, où s'élabore  
un amour éloigné du véritable amour-propre,  
changent en terre la bouchée non offerte par la  
MERE,

en coup la dure déglutition ; la confiture  
en fiel ; le café en huile funéraire.

Quand mon foyer est déjà brisé,  
et que le *serstoi* maternel ne sort pas de la  
tombe,  
la cuisine dans l'obscurité, la misère d'amour.

## XXIX

Vrombit l'ennui concentré  
sous le moment improduit et chaume.

Passé une parallèle à  
l'ingrate ligne brisée par le bonheur.  
Chaque fermeté m'étonne, à côté de cette eau  
qui s'éloigne, qui rit acier et chaume.

Fil retrempé, fil, fil binomique  
— par où te briseras-tu, nœud de guerre ?

Lune, cuirasse cet équateur.

### XXX

Brûlure du second  
sur toute la tendre petite chair du désir,  
morsure de piment rouge viguerant,  
à deux heures de l'après-midi immorale.

Gant des bords bord à bord.  
Odorante vérité touchée au vif, en connectant  
l'antenne du sexe  
avec ce que nous sommes en train d'être sans le savoir.

Eau grasse d'ablution maximale.  
Chaudières voyageuses  
qui se heurtent et éclaboussent de fraîche ombre  
unanime, la couleur, la fraction, la vie dure,  
la vie dure et éternelle.  
N'ayons pas peur. La mort est comme ça.

Le sang de l'aimée qui se plaint  
douceuse, de tant porter  
un point si ridicule.  
Et le circuit  
entre notre pauvre jour et la grande nuit  
à deux heures de l'après-midi immorale.

## XXXI

L'Espérance pleure au milieu des cotonniers.

Arêtes rauques, uniformisées  
de menaces tissées de spores magnifiques  
avec portiers boutons innés.  
Les six de soleil se frottent-ils ?  
Nativité. Tais-toi, peur.

Chrétien j'attends, j'attends toujours  
à genoux sur la pierre circulaire qui est  
sur les cinq coins du destin  
si vague où j'apparais.

Et Dieu en émoi nous tâte  
le pouls, grave, muet,  
et comme un père à sa petite,  
à peine,

mais à peine, entrouvre les cotonniers sanglants  
et tient l'espérance entre ses doigts.

Seigneur, je le veux...  
Assez !

## XXXII

999 calories

Rumbbb... Trrraprrr rrach... chaz  
Serpentinique *u* du pâtissier  
engirafé au tympan.

Qui comme les glaces. Mais non.  
Qui comme ce qui va ni plus ni moins.  
Qui comme le juste milieu.

1,000 calories.

Le firmament yankee  
bleuit et rit son grand calme. Descend  
le soleil empaonné et remue les crânes  
au plus froid.

Singe le croque-mitaine ; Rooooooooeeis...  
tendre autowagon, mobile de soif,  
qui court jusqu'à la plage.

De l'air, de l'air ! De la glace !  
Si au moins la chaleur (—————) Mieux  
je ne dis rien.

Et jusqu'à la plume  
avec laquelle j'écris qui finit par se briser.

Trente-trois trillions trois cent trente-  
trois calories.

### XXXIII

S'il pleuvait cette nuit, je me retirerais  
d'ici à mille ans.

Au mieux à cent pas plus.

Comme si rien ne s'était passé, je ferais  
le compte de ce que je viens encore.

O sans mère, sans aimée, sans obstination  
à me cacher pour guetter au fond, à la force pure  
du poignet,  
cette nuit-là, je la passerais à démêler  
la fibre védique,  
la laine védique de ma fin finale, fil  
du diantre, trace que j'ai prise  
pour des narines  
à deux battants inaccordés de temps  
dans une même cloche.

Que je fasse le compte de ma vie  
ou celui du *ne pas être encore né*  
je ne parviendrai pas à me libérer.

Ce ne sera pas ce qui n'est pas encore venu, mais  
ce qui est arrivé et qui déjà s'en est allé,  
mais ce qui est arrivé et qui déjà s'en est allé.

## XXXIV

L'étrange s'acheva, avec qui, *tarde*  
la nuit, tu revenais bavard et bavard.

Plus personne pour m'attendre,  
préparé mon lieu, bon le malheur.

S'acheva la chaude soirée ;  
ta grande baie et ta plainte ; la parlote  
avec ta mère achevée  
qui nous apportait un thé plein de soirée.

Pour finir tout s'acheva : les vacances,  
ton obéissance allaitée, ta façon  
de me supplier de ne pas partir.

Et s'acheva le diminutif, ma majorité  
venue dans la douleur sans fin  
et notre être né ainsi sans raison.

## XXXV

La rencontre avec l'aimée  
tant de une fois, est un simple détail,  
presque un concours hippique en violacé,  
si long qu'il ne peut bien se courber.

Le déjeuner avec elle qui  
apporterait le plat qui nous aimera hier  
et revient aujourd'hui,  
mais avec un peu plus de moutarde ;  
la fourchette absorbée, sa galanterie rayonnante  
de pistil en mai, et sa honte  
à centième, je ne veux plus en entendre parler.  
Et la bière lyrique et nerveuse  
de celle qui cèle ses deux mamelons sans houblon,  
et qu'on doit boire à petite dose.

Et les autres enchantements de ta table  
que cette campagne nubile brode  
avec ses propres batteries germinales  
qui toute la matinée ont opéré,  
d'après ce que moi je peux constater,  
amoureux notaire de leurs intimités  
avec les dix baguettes magiques  
de leurs doigts pancréatiques.  
Femme qui, sans y penser,

lâche le merle et nous parle soudain  
avec de douces paroles  
comme de lancinantes laitues fraîchement coupées.

Un dernier verre et je m'en vais. Et nous partons,  
oui, maintenant, travailler.

Entre-temps, elle s'insinue  
dans les rideaux et — ô aiguille de mes jours  
déchirés ! — s'assied en lisière  
de couture, à me coudre flanc  
à son flanc,  
à recoudre le bouton de cette chemise,  
qui de nouveau est allé voltiger par terre. Quel culot !

## XXXVI

Nous combattons nous enfilons  
nous par le trou d'une aiguille,  
face aux néanvies.

Quasi s'Ammoniaque le quatrième angle du cercle.  
La femelle poursuit le mâle, à la suite des  
seins probables, et précisément  
à la suite de tout ce qui ne fleurit pas !

Es-tu par ici, Vénus de Milo ?

Tu trébuches pullulant à peine  
enfouie dans les bras pléniers  
de l'existence,

de cette existence qui toujours  
est permanente imperfection.

Vénus de Milo, dont le bras retranché, incréé  
se retourne et tente de s'encorder  
au travers de galets bègues et verdâtres,  
nautiles héliques, encores qui marchent  
à peine, vêpres immortelles,  
cow-girls lacées d'imminences, cow-girl  
de la parenthèse.

Refusez, et vous autres, de poser des plantes  
sur la double sécurité de l'Harmonie.

Refusez à coup sûr la symétrie.

Intervenez dans le conflit  
des pointes qui se disputent  
dans la plus bestiale des joutes  
le saut à travers le chas de l'aiguille !

Maintenant voilà comment je sens le petit doigt  
en excès sur la gauche. Je le vois et je crois  
qu'il ne doit pas être moi, ou du moins qu'il est  
là où il ne devrait pas être.  
Et il m'inspire de la rage et il m'irrite  
et je ne vois pas comment en sortir, si ce n'est en  
affirmant qu'aujourd'hui c'est jeudi.

Cédez au nouvel impair  
puissant d'orphelinage !

## XXXVII

J'ai connu une pauvre gosse  
que j'ai conduite jusqu'à la scène.  
La mère, ses sœurs si gentilles et  
son triste : « tu ne reviendras pas ».

Comme une certaine affaire semblait tout particulièrement  
me convenir  
on me ceignit d'un air de dynaste fleuri.  
La fiancée devenait de l'eau,  
et comme je pleurais souvent  
son amour mal appris !

J'aimais sa marinière timide  
aux humbles toilettes tournant à la danse,  
la manière qu'avait son mouchoir de tracer des points,  
des accents, la mélographie de ses pas de souchet.

Et quand nous nous moquâmes tous deux du curé,  
mon affaire se brisa et la sienne  
et la sphère balayée.

## XXXVIII

Ce verre attend d'être bu  
brut par une bouche future  
sans dents. Non édentée.  
Ce verre est le pain qui n'est pas encore là.

Il blesse quand on le force  
et n'a plus d'affection animale.  
Mais s'il se passionnait, il donnerait au sucre une seconde  
cuisson  
et prendrait la forme des substantifs  
qui s'adjectivent en trinquant.

Ceux qui le voient là triste individu  
incolore, l'enverraient chercher de l'amour  
du passé ; tout au plus du futur :  
puisqu'il ne se laisse prendre par aucun de ses côtés ;  
puisqu'il attend d'être bu d'un trait  
et dès que transparence, par une bouche fu-  
ture qui n'aura plus de dents.

Ce verre est passé de l'animal,  
il s'en va aujourd'hui former les mains gauches,  
les nouveaux Moins.  
Laissez-le seul, c'est tout.

## XXXIX

Qui a allumé une allumette !

Je m'arrache les cheveux. Pour cette raison,  
je souris à la balançoire.

Je souris encore plus, puisque tous parviennent  
à voir les guides sans couleur  
et moi toujours aussi ponctuel. Peu m'importe.

Ni ce meilleur du Soleil qui, en mourant de plaisir,  
le dépèce pour le distribuer ensuite  
parmi les ombres, le prodigue,  
ni celui qui m'attendrait sur l'autre rive.  
Ni les autres qui ne s'arrêtent qu'en  
entrant et en sortant.

D'un grand coup de rétine  
le grand boulanger appelle. Et nous payons en signes  
très curieux la valeur indéniable  
fournière, tiède, transcendante.  
Et nous prenons le café, trop tard,  
avec un sucre déficient qui est resté,  
et du pain sans beurre. Que faire.

Mais, ça oui, les cercles resserrés, fortifiés.  
La santé avance sur une jambe. En avant : marchez !

## XL

Qui nous aurait dit qu'un dimanche  
comme celui-là, se cabrerait sur d'arachnéennes  
côtes, l'ombre d'une pure courtine liturgique.  
(Un mollusque attaque de sauvages yeux échoués,  
à raison de deux ou plus possibilités tantaliques  
contre un demi-râle de sang rongé par le remords.)

Alors, l'envers même de l'abat-jour  
dépeuplé ne saurait éponger les artères  
renforcées de doubles toujours.  
Comme s'ils nous auraient laissés sortir ! Comme  
si nous n'aurions pas passé le bouclier toujours  
aux deux flancs quotidiens de la fatalité !

Et quand bien même nous nous serions offensés.  
Et même si cela nous avait irrités et disputés  
et réconciliés une autre fois  
une autre fois.

Qui aurait pu imaginer un dimanche comme celui-là,  
quand, à contrecœur, six coudes lèchent  
ainsi, de vides jaunes d'œufs lunescents.

Nous aurions tiré sur lui, au de sous  
des deux ailes de l'Amour,

des troisièmes plumes lustrales, des poignards,  
des nouveaux billets en papier d'orient.  
Pour aujourd'hui nous prouvons que nous vivons,  
une presque façade pas plus.

## XLI

La Mort à genoux fait jaillir  
son sang blanc qui n'est pas du sang.  
Ça sent la garantie.  
Mais ça me donne envie de rire.

On murmure quelque chose par là. On se tait.  
Quelqu'un siffle courage de côté,  
on compterait même par paires  
vingt-trois côtes qui s'ennuient  
entre elles ; et par paires  
de même, toute la file  
de trapèzes escortes.

Entre-temps, le tambour policier  
(j'ai encore envie de rire)  
prend sa revanche et nous passe à tabac,  
vlan et vlan  
de membrane à membrane  
bigorne  
contre  
bigorne.

## XLII

Attendez. Je vais tout vous  
raconter. Attendez que ce mal de tête  
guérisse. Attendez.

Où vous êtes-vous laissés vous autres  
qui jamais ne vous manquez ?

Personne ne vous manque ! Très bien.

Rose, entre du dernier étage.  
Je suis un enfant. Et rose encore :  
tu ne sais même pas où je vais.

L'étoile de la mort crucifie-t-elle ?  
O ce sont d'étranges machines à coudre  
à l'intérieur du côté gauche.  
Attendez un autre moment.

Personne ne nous a vus. Pure,  
cherche ta taille.  
Où tes yeux ont-ils sauté ?

Pénètre réincarné dans les salons  
de cristal ponantais. Avec dextérité une musique  
joue presque une peine.

Je me sens mieux. Sans fièvre, et fervent.  
Printemps. Pérou. J'ouvre les yeux.  
Ave ! Ne sors pas. Dieu, comme si l'on soupçonnait  
quelque flux sans reflux hélas.

Pelletée faciale, le rideau glisse  
au milieu des coquilles.

Acrise. Tilia, couche-toi.

## XLIII

Celui qui sait avance vers toi. Ne le cache pas.  
Celui qui sait l'aube.  
Caresse-le. Ne lui dis rien. Endurci  
par ce qui le repousse.  
Caresse-le ! Va ! Comme il te ferait de la peine.

Raconte que ce n'est pas possible  
que tous disent que c'est d'accord,  
quand tu vois qu'il se tourne et se retourne,  
animal qui a appris à s'en aller... Non ?  
Oui ! Caresse-le ! Ne lui reproche rien !

Celui qui sait avance vers toi aube.  
As-tu conté quels pores font sortir seulement,  
et quels autres font entrer ?  
Caresse-le ! Va ! Mais qu'il n'apprenne pas  
que tu le fais parce que je t'en ai prié.  
Va !

## XLIV

Ce vieux piano voyage en dedans,  
voyage à sauts joyeux.  
Puis médite sur un repos ferré,  
cloué avec dix horizons.

Il avance. Se traîne sous des tunnels,  
plus loin, sous des tunnels de douleur,  
sous des vertèbres qui fuient naturellement.

D'autres fois ses trompes vont,  
lentes asies jaunies de vivre,  
vont en éclipse,  
et s'épouillent d'insectiles cauchemars,  
déjà morts pour le tonnerre, héraut des genèses.

Piano obscur, qui guettes-tu  
avec ta surdité qui m'entend  
et ton mutisme qui m'assourdit ?

O pouls mystérieux.

## XLV

Je me détache de la mer  
quand les eaux viennent à moi.

Sortons toujours. Nous goûtons  
la merveilleuse chanson, la chanson dite  
par les lèvres inférieures du désir.  
O prodigieuse virginité.  
Passe la brise sans sel.

Au lointain je flaire les moelles  
entendant le tâtonnement profond, à la chasse  
du clavier du ressac.

Et si nous tombions le nez  
dans l'absurde,  
nous nous couvrions avec l'or du *ne rien avoir*,  
et couvrions l'aile non encore née  
de la nuit, sœur  
de cette aile orpheline du jour,  
qui à force d'être une n'est plus aile.

## XLVI

L'après-midi cuisinière s'attarde  
devant la table où tu as mangé :  
morte de faim, ta mémoire vient  
sans même goûter l'eau du purement triste.

Mais, comme toujours, ton humilité accepte  
qu'on lui offre la bonté la plus triste.  
Et tu n'aimes pas goûter, quand tu vois qui vient  
filialement à la table où tu as mangé.

L'après-midi cuisinière te supplie  
et te pleure dans son tablier qui, bien que sordide,  
à force de tant nous entendre, commence à nous aimer.

Moi aussi je fais des efforts ; parce qu'il ne faut pas  
de courage pour se servir de ces oiseaux.  
Ah que oui, nous allons servir encore !



Et les petites mains qui se courbent  
saisissant quelque chose de flottant,  
en ne voulant pas rester.  
En étant déjà la Ih.



## XLIX

Murmurant en inquiétude, je traverse,  
l'ample costume du sentir, les lundis  
de la vérité.

Personne ne me cherche ni ne me reconnaît,  
moi-même j'ai oublié  
à qui je suis.

Certaine garde-robe, rien qu'elle, nous connaît  
tous dans les battants blancs  
des départs.

Cette garde-robe, elle seule,  
au retour de chaque faction,  
de chaque candélabre  
aveugle de naissance.

Je ne découvre plus personne, sous  
cet humus qui arquirise les lundis  
de la raison ;  
et ne fais que sourire à chaque pointe  
des grilles, dans la folle recherche  
du connu.

Bonne garde-robe, ouvre-moi  
tes battants blancs ;

je veux reconnaître au moins le I,  
je veux le point d'appui, je veux  
savoir au moins le là de l'être.

Dans les coulisses où nous nous habillons,  
il n'y a, il n'y A personne ; rien que des battants  
grands ouverts.

Et toujours les costumes se décrochant  
tout seuls, des cintres,  
tels d'indices nautoniers grotesques,  
et partant sans corps, vides,  
jusqu'à la nuance prudente  
d'un grand bouillon d'ailes avec causes  
et limites frites.  
Et jusqu'à l'os.

## L

Le cerbère quatre fois  
par jour manie son cadenas, nous ouvre  
et nous ferme les sternums, en des clins d'yeux  
que nous comprenons parfaitement.

Avec les sottes culottes mélancoliques,  
enfantin de négligé transcendantal,  
debout, le pauvre vieux est adorable.  
Il plaisante avec les prisonniers, poings dans l'aine  
jusqu'à ras bord. Et jusqu'au boute-en-train  
les ronge un croûton ; mais toujours  
en accomplissant son devoir.

Parmi les barreaux pose le point  
fiscal, inaperçu, se hissant sur la phalangite  
de l'auriculaire,  
à la piste de ce que je parle,  
de ce que je mange,  
de ce que je rêve.  
Le cormoran veut qu'il n'existe plus de dedans,  
et comme du cerbère nous fait mal le souhait.

A travers un mécanisme d'horlogerie, s'amuse  
l'imminent vieillard, pythagorique !  
au large des aortes. Et seulement

de soir en nuit, avec nuit  
qui esquivé son exception de métal.  
Mais, naturellement,  
toujours en accomplissant son devoir.

## LI

Mensonge. Si je le faisais en trichant  
et rien d'autre. Ça y est. D'une autre façon,  
toi aussi tu vas voir  
combien le avoir-été-ainsi me fait souffrir.

Mensonge. Silence.  
Ça commence à bien faire.  
Comme d'autres fois tu m'as fait de même,  
je suis aussi parti ainsi.

A moi, qui avais tant observé pour voir si tes larmes  
étaient vraies,  
même si d'autres fois tu n'as fait que rester  
dans tes douces marmites,  
à moi, qui n'ai même pas rêvé que tu les croirais  
tes larmes m'ont gagné.  
Ça y est.

Mais tu le sais déjà : tout n'a été que mensonge.  
Et si tu continues à pleurer, bon, tant pis !  
Une autre fois je ne dois point te voir quand tu joues.

## LII

Et nous nous lèverons quand nous en aurons  
envie, bien que maman toute clarté  
nous réveille avec une chanteuse  
et belle colère maternelle.

Nous en rirons sous cape,  
en déchirant le chant des tièdes couvre-lit  
de vigogne. Et ne me fais pas des choses !

Les fumées des huttes — ah les petits vauriens  
brut ! — se lèveraient de bonne heure pour jouer  
avec des cerfs-volants bleuâtres, bleuants,  
et, chiffonnant des soffites et des pierres, nous donneraient  
leur encouragement parfumé de bouse,  
pour nous sortir  
au grand air un bébé qui ne connaît pas encore les lettres,  
en leur disputant les fils.

Un autre jour tu voudras mener pâître  
parmi tes creux omphaloïdes  
d'avidés cavernes,  
neuvièmes mois,  
mes rideaux.

Ou tu voudras aider l'ancienneté  
à découvrir la prise d'un crépuscule,

pour que surgisse de jour  
toute l'eau qui passe de nuit.

Et tu arrives en mourant de rire,  
et dans le déjeuner musical,  
terrain crevé, farine avec crème,  
avec crème,  
tu prends le cheveu du péon décubitus  
qui aujourd'hui une nouvelle fois oublie de donner les bons  
jours,  
ses jours à lui, bons, avec le b de bas-fond,  
qui insistent pour apparaître  
par la culasse de la lettre v  
dentilabiale qui veille en lui.

### LIII

Qui crie que onze heures ne sont pas douze !  
Comme si on les avait fait s'affronter, ils se font face  
deux par deux onze fois.

Coups de tête brutal. Ils montrent  
des couronnes en écoutant,  
mais sans traverser les éternels  
trois cent soixante grades, ils montrent  
et explorent en vain, là où les deux mains  
cachent l'autre pont qui les fait naître  
entre figue et raisin liturgiques.

De nouveau la frontière éprouve  
les deux pierres qui ne parviennent pas à occuper  
une même auberge en même temps.  
La frontière, la baguette ambulante, qui continue  
immuable, toujours égale, elle  
seulement de plus en plus à chaque foulure en haut.

Vous voyez ce qui est sans pouvoir être né,  
vous voyez ce que nous devons endurer,  
Ne nous en déplaie.  
Comme on huile en coudes  
arrivant jusqu'à la bouche !

## LIV

Torture hors-le-cri qui entre et sort  
par un même quadrangulaire forgé.  
Doute. L'hésitation lance et tourmente  
jusqu'à la garde

Parfois je me heurte à toutes les difficultés,  
par moments je suis l'acmé la plus sombre de l'ennui,  
dans la fatalité de l'Harmonie.  
Alors les oreilles s'irritent divinement,  
la scie de l'âme sanglote,  
des oxygènes de bonne volonté se violentent,  
il brûle quand il ne brûle pas et la douleur  
même corne le coin à force de rire.

Mais un jour tu ne pourras plus ni entrer  
ni sortir, avec la poignée de terre  
que je te jetterai aux yeux hors-le-cri.

## LV

Samain dirait que l'air est doux et d'une tristesse contenue.

Vallejo dit aujourd'hui la Mort est en train de souder chaque limite à chaque brin de cheveux perdu, depuis la cuvette d'un frontail, où il y a des algues, des mélisses qui chantent de divins lentisques en garde et des vers antiseptiques sans maître.

Le mercredi aux ongles détrônés ouvre ses propres ongles de camphre et instille dans des cribles poudreux, des échos, des pages tournées, des zaburres, des bourdonnements de mouches quand il y a mort, et spongieuse peine claire et espérance certaine.

Un malade lit La Prensa, comme si elle reposait sur un lutrin.

Un autre est frémissant, longivisage, allongé pour l'enterrement.

Et moi je remarque qu'une épaule est encore à sa place et que derrière elle, quasi, reste l'autre côté vif.

L'après-midi a déjà traversé seize fois le sous-sol empa-trouillé,  
presque absent, il reste

sur le numéro de bois jaune  
du lit inoccupé depuis si longtemps.  
là-bas .....  
en face.



## LVII

Cratérés les points les plus hauts, les points  
de l'amour de l'être majuscule, je bois, je jeûne, j'abs-  
orbe de l'héroïne pour la peine, pour la faiblesse  
du pouls et contre toute correction.

Puis-je dire qu'ils nous ont trahis ? Non.  
Qu'ils furent tous bons ? Non plus. Mais  
il y a là de la bonne volonté, sans doute,  
et surtout l'être, tel quel.

Et quoi quelqu'un qui s'aime !  
Moi je cherche  
dans mon projet ce qu'a dû être mon  
œuvre, mais en vain : rien ne parvint à être libre.

Et cependant quelqu'un me pousse.  
Tu paries que je n'ose pas fermer la cinquième fenêtre.  
Et le théâtre de l'amour et de la persistance, à côté des  
heures et de l'indu.

Et le celui-ci et le celui-là.

## LVIII

Dans la cellule, dans le solide, les coins aussi  
se blottissent.

Je répare les déshabillés qui se froissent,  
se plient, se guenillent.

Je descends haletant de mon cheval, soufflant  
des lignes de soufflets et d'horizons ;  
pied mousseux contre trois casques.  
Et je l'aide : Avance, animal !

On prendrait moins, toujours moins, de ce qu'il  
m'appartient de distribuer,  
dans la cellule, dans la liquidité.

Le camarade de prison mangeait le blé  
des coteaux, avec ma cuillère,  
quand, enfant, à la table familiale,  
je m'endormais en mangeant.

Je murmurais à l'autre :  
Retourne, sors par l'autre côté ;  
vivifie... vite... vivement !

Et inattentif, j'allègue, je prépare  
sur un mauvais grabat, miséricordieux :  
tu ne crées pas. Ce médecin est un homme sain.

Je ne rirai plus quand ma mère prière  
en enfance et en dimanche, à quatre heures  
du matin, par les voyageurs à pied,  
emprisonnés,  
enfermés  
et pauvres.

Dans le bercail des enfants, je ne donnerai plus  
de coups de poing à celui, qui, après,  
encore tout recouvert de sang, pleurerait : Samedi  
prochain  
je te donnerai de ma charcuterie, mais  
ne me frappe pas !  
Je ne lui apprendrai rien de neuf.

Dans la cellule, dans le gaz illimité  
jusqu'à s'arrondir dans la condensation ;  
qui se retrouve au-dehors ?

## LIX

La sphère terrestre de l'amour  
qui s'est attardée en bas, tourne  
et tourne sans s'arrêter une seconde ;  
axe que nous sommes, nous voilà condamnés  
à subir son giratoire.

Pacifique immobile, verre, enceinte  
de tous les possibles.  
Andes froides, in-humables, pures.  
Peut-être. Peut-être.

Tourne sa sphère sur le silex du temps,  
et s'effile,  
s'effile jusqu'à sa perte ;  
tourne forgeant, face aux flancs désertés,  
ce point si ombrageusement connu,  
parce qu'il a conçu, tourne  
et tourne,  
le petit cirque classique.

Centrifuge mais oui, mais oui,  
mais Oui,  
mais oui, mais oui, mais oui, mais oui : NON !  
Et je me retire jusqu'à bleuir, et me retirant  
m'aguerris, jusqu'en presser l'âme !

## LX

Ma patience est en bois,  
sourde, vieillegétale.

Jour qui as été pur, enfant, inutile,  
je dirais  
que tu naquis dévêtu, les lieues  
de ta marche, vont courir sur  
tes douze extrémités, ce pli faussement taciturne  
qui s'effiloche ensuite  
en on ne sait quels derniers langes.

Constellé d'émisphères en grappes,  
sous d'éternelles amériques inédites, ton grand plumage,  
me laisses et pars, sans ton émotion ambiguë,  
sans ton nœud de rêves, dimanche.

Et se ronge ma patience,  
et je me mets à crier : quand viendra  
le hâbleur et muet du sépulcre ;  
quand commencera-t-il à charger ce samedi  
de haillons, cette horrible  
du plaisir nous engendre sans vouloir, sans aimer,  
et le plaisir qui nous baNNit !

## LXI

Cette nuit descendant du cheval,  
devant la porte de la maison, où  
je m'en vais avec le chant du coq.  
Elle est fermée et personne ne répond.

Le banc de pierre sur lequel maman enfanta  
mon grand frère, pour qu'il selle  
des dos qu'il avait déjà montés à cru,  
à travers rues et clôtures, fils de la terre,  
banc sur lequel par terre j'ai laissé jaunir  
mon enfance endolorie... Et ce deuil profond  
qui encadre le portail ?

Dieu dans la paix foraine,  
éternue, comme pour appeler le sauvage ;  
flaire, frappe le pavé. Puis hésite  
hennit,  
prête l'oreille à l'oreille vive.

Il doit veiller un papa qui prie ; peut-être  
pensera-t-il : je n'ai pas vu le temps passer.  
Les sœurs berceront leurs illusions  
simples, bruyantes,

dans les préparatifs de la fête qui s'approche ;  
déjà, il ne manque presque plus rien.  
J'attends, j'attends, le cœur  
un œuf dans son moment, qui s'obstrue.

Une famille nombreuse que nous laissons  
il n'y a plus tellement de temps, aujourd'hui personne ne  
veille plus les morts, pas même un cierge  
allumé je n'ai, afin que nous revenions, sur l'autel.

Je frappe de nouveau, et rien.  
Et nous nous taisons et nous commençons à sangloter, et  
l'animal  
hennit, hennit de plus en plus fort.

Tous dorment pour toujours,  
ils se sentent si bien ; finalement,  
encensé, fatigué, mon cheval qui dodine la tête  
à son tour, à chaque salut et parmi des rêves, dit  
qu'il est bien, que tout est très bien.

## LXII

### Tapis

Quand tu iras dans la pièce que tu sais,  
entre-y, mais entrouvre avec prudence le paravent  
qui tant de fois s'entrouvre,  
tire bien les verrous, afin que d'autres dos  
ne puissent plus être tournés.

### Ecorce

Et quand tu sortiras, dis que tu ne tarderas pas  
à appeler le canal qui nous sépare :  
avec force encorné par le chant de ta chance,  
je ne puis me séparer de toi,  
sur les rives de ton âme tu m'entraînes.

### Oreiller

Et seulement quand nous serons morts, qui sait !  
Oh non. Qui sait !  
Nous serons séparés.  
Mais, si me touche le drapeau inconnu, en  
changeant de rythme, alors, je t'attendrai, là-bas,  
à la confluence du souffle et de l'os,  
comme autrefois,  
comme autrefois à l'angle des pontons  
fiancés de la terre.

Et de là je te suivrai le long des  
autres mondes, au moins mes nous  
moussus et transis pourront te servir,  
sur eux tu poseras tes genoux  
sur les sept chutes de cette pente infinie,  
ainsi ils te feront moins mal.

## LXIII

Le jour se lève en pleuvant. Bien peignée  
la matinée ruisselle de fine chevelure.  
La mélancolie est amarrée ;  
sur un mauvais oxident asphalté de meubles hindous,  
vire et se fixe à peine le destin.

Ciels de puna qu'un grand amour  
a déchiré, ciels de platine, torves  
d'impossible.

Rumine le troupeau de moutons, d'un hennissement andin  
se ponctuant.

Je me souviens de moi-même. Mais suffisent  
les hastes du vent, les gouvernails immobiles jusqu'à  
devenir un,  
et le grillon de l'ennui et le coude bossu incassable.

Suffit la matinée aux tresses libres  
au brai précieux, montagnarde,  
quand je sors et cherche onze heures  
qui ne sont plus que douze importunes.

## LXIV

Bornes errantes séductrices, depuis la minute montueuse qui obstétrise et date les niches rebelles de l'atmosphère.

Vert est le cœur de tant attendre ; et sur le canal de Panama — je vous parle, moitiés, bases, sommets ! — poussent les marches, les pas qui montent, les pas qui descendent.

Et moi qui survis,  
et moi qui sais m'arrêter.

O vallée sans hauteur génitrice, où tout dort horrible demi-teinte, sans fleuves impassibles, sans prémices d'amour.

O voix et villes qui filent à cheval au triple doigt montrant l'Unité râpée. Alors que passent, de temps en temps, derrière les trois dimensions tardives, des rustres au grand côté sage.

Aujourd'hui            Demain            Hier.

(Ah, non !)

## LXV

Mère, je pars demain pour Santiago,  
me mouiller de tes larmes et de ta bénédiction.  
J'adapte mes désillusions et le rose  
plaie de mes fausses occupations.

Ton arc de frayeur m'attendra et  
les colonnes tonsurées de tes nausées  
qui en finissent avec la vie. M'attendra le patio,  
le couloir d'en bas avec ses gorges et ses ourlets  
de fête. J'attendrai mon fauteuil précepteur,  
ce bon vieux meuble à la mâchoire démeublée, au cuir  
dynastique, qui s'arrêtent en hurlant aux fesses  
arrière-arrière-petites-filles, de laisse à lanières.

Je crible mon affection la plus pure.  
J'essieu, tu n'entends pas haleter la sonde ?  
tu n'entends pas espader les dianes ?  
je rédige ton ordonnance d'amour  
pour tous les creux de ce sol.  
Oh si les volants tacites se disposaient  
pour tous les rubans les plus distants,  
pour tous les rendez-vous les plus distincts.

Ainsi, morte immortelle. Ainsi.  
Sous les doubles arcs de ton sang, que

l'on ne passe que sur la pointe des pieds puisque mon père  
même  
pour y passer dût  
jusqu'à être moins qu'une moitié d'homme.  
jusqu'à être le premier petit que tu eus, s'umiliarer.

Ainsi, morte immortelle.  
Entre la colonnade de tes os  
qui ne peut même pas fondre en larmes  
et à côté de laquelle le destin ne put même pas introduire  
un seul de ses doigts.

Ainsi, morte immortelle.  
Ainsi.

## LXVI

Sonne le deux Novembre.

Ces chaises sont de bons refuges.  
La branche du pressentiment  
va, vient, monte, ondule en sueur,  
fatiguée dans cette salle.  
Triste, sonne le deux Novembre.

Défunts, qui sous terre arrachent vos dents  
abolies, reprisant des nerfs aveugles,  
sans réveiller la dure fibre  
que les chanteurs ouvriers rapiècent  
avec une interminable ficelle, aux nœuds innombrables  
et palpitants de carrefour.

Vous autres, défunts, aux genoux clairs et  
purs à force de vous rendre,  
comme vous sciez l'autre cœur  
avec vos blanches couronnes, clairsemées  
de cordialité. Oui. Vous autres, défunts.

Tristement le deux Novembre sonne.  
Et la branche du pressentiment  
est mordue par un chariot qui  
dévale la rue, simplement.

## LXVII

L'été chante tout près de nous, et tous deux  
diversement errons ; sur l'épaule  
angles, cèdres, mesures, unipèdes,  
jambes écartées sur la seule droite inévitable.

Chante l'été et dans ces murs  
sucrés de mars,  
pleurniche, fourmille l'arachnéenne aquarelle  
de la mélancolie.

Tableau encadré d'annélides ratimiettes, tableau  
qui manqua dans cet endroit par où nous  
pensions que viendrait le grand miroir absent.  
Amour, voilà le cadre manqueur.

Mais, pourquoi m'efforcerais-je  
de dorer la paille pour une telle oreillette enchantée,  
si, malgré tout, à l'insu des astres chéris,  
le vide se fêle.

Combien de mère demeurait à l'intérieur  
toujours, en un tenace accouchement de charbon, quand  
le cadre venait à manquer, et pour ce qui grandissait  
au pied d'une brèche féminine et ardue.

Ainsi je me disais : si venait le miroir  
à force d'être, outrepassant son cristal.  
Ma vie se terminait, pourquoi ?  
Ma vie se terminait : pour nous hisser

de miroir en miroir.

## LXVIII

Nous sommes le quatorze Juillet.  
Il est cinq heures de l'après-midi. Il pleut sur tout  
le troisième angle de papier buvard.  
Il pleut hélas de bas en haut.

Deux lagunes les mains avancent  
par dizaines,  
depuis un mardi fangeux, dans les larmes  
depuis seize jours, gelé.

Une semaine s'est égorgée  
avec les traits les plus mordants ; il a fait  
tout ce qui pouvait être fait misérable génial  
sur une grande taverne sans rails. Maintenant nous sommes  
bien, avec cette pluie qui nous lave.  
et nous réjouit et nous fait doucement rire.

Nous nous sommes promenés diamants, et, d'un seul duel,  
blanchit notre pureté animale.  
Nous prenons des nouvelles de l'éternel amour,  
de la rencontre absolue,  
de passage ici ou là.  
Nous répondons depuis où les miens ne sont pas les tiens

depuis quelle heure le bourdon, bien que porté,  
soutient et n'est pas soutenu. (Net.)

Il était noir, colle dans un recoin,  
sans dire un mot, mon croquant,

h

a

s

t

é

E.

## LXIX

Que nous cherches-tu, ô mer, avec tes volumes  
enseignants ! Comme tu es inconsolable et atroce  
dans le fébrile ensoleillement.

Tu t'élances avec tes hommes,  
tes feuilles, tu sautes,  
dégrossissant à coups de hache, dégrossissant le fou  
sésame,  
alors que les vagues retournent en pleurant, après avoir  
décafé les quatre vents  
et tous les souvenirs, sur de labiés plateaux  
de tungstène, contractés de canines  
et figée d'l chéloniens.

Philosophie d'ailes noires qui vibrent  
au tremblement craintif des épaules du jour.

La mer, et une édition sur pied  
sur sa feuille unique le recto  
face au verso.

## LXX

Tous sourient de la nonchalance avec laquelle je m'en vais au fond, cellulaire de bien manger et de bien boire.

Les soleils avancent sans manger ? Oh il y a quelqu'un pour leur donner des graines comme aux petits oiseaux ? Franchement, je ne sais pratiquement rien.

O pierre, oreiller bienfaisant à la fin. Aimons-nous les vivants les vivants, les bonnes choses mortes parviendront aux bonnes choses.

Comme nous devons les vouloir et les acculer. Aimons les actualisés, que nous ne soyons pas toujours comme nous sommes. Quels ravins provisoires n'y a-t-il pas dans les cimetières essentiels.

Le port va dans l'atelier du potier, à pic. La journée pénètre notre cœur de laitue, avec sa douzaine d'escaliers, escaladés, en une électrizante frustration de pieds, à travers de craintives sandales vacantes.

Et nous tremblons de presser le pas, car nous ne savons pas si nous avons trouvé le pendule, ou si nous venons de le dépasser ?

## LXXI

Serpente le soleil dans ta main fraîche,  
et se répand cauteleux dans ta curiosité.

Tais-toi. Personne ne sait que tu es en moi,  
tout entière. Tais-toi. Ne respire pas. Personne  
ne sait mon succulent goûter d'unité :  
légion d'obscurités, amazones de pleurs.

Les chariots flagellés traversent l'après-midi,  
parmi eux, les miens, visage en arrière, aux rênes  
fatales de tes doigts.

Tes mains et mes mains réciproques se tendent  
pôles en garde, pratiquant des dépressions,  
des tempes et des côtés.

Tais-toi, crépuscule futur,  
pénètre en toi et ris dans l'intimité de ce coq  
en rut superbement et doucement pimenté,  
superbement daguemanaché  
de coupoles et de veuves à demi céruléennes.  
Réjouis-toi, orphelin ; avale ton verre d'eau  
depuis l'épicerie d'un quelconque coin de rue.

## LXXII

Lent salon en cône, on te fermera,  
bien que je t'aie aimé, tu le sais,  
et qu'aujourd'hui pendront tes clefs de quelles mains.

Depuis ces murs nous rasons les derniers  
pavillons exsangues qui chantaient.  
Les verts ont crû. Je vois des laboureurs qui travaillent  
des coteaux lourds de triomphe.  
Et le mois et demi écoulé en rejoint  
pour un linceul, un autre.

Salon aux quatre entrées et sans une sortie,  
maintenant que ta tristesse est profonde, je te parle  
à travers tes six langues vigoureuses.  
Je ne dois déjà même plus me faire violence pour que tu me  
sois,  
de pour jamais ; nous ne sauterons plus  
aucune autre brèche chérie.

Juillet était de nouveau là. Amour  
en sa rumeur impaire conta. Et la douceur  
suffit au linceul entier, même au reste.

## LXXIII

Un autre hélas a triomphé. Voilà la vérité.  
Et celui qui agit de la sorte, ne va-t-il pas savoir  
dresser d'excellents bijoutigrades  
pour la souris. Oui... Non... ?

Un autre hélas a triomphé, de personne.  
O exosmose d'eau chimiquement pure.  
Ah mes australs. O nos mystiques.  
J'ai donc le droit  
d'être vert et dangereux et satisfait, et d'être  
le ciseau, peur du bloc grossier et vaste ;  
de mettre les pieds dans le plat et de rire.

Insensé, il n'y a que toi pour être pur.  
Absurde, il n'y a que cet excès pour  
transpirer de plaisir doré, devant toi.

## LXXIV

Il y eut un jour si riche l'an passé... !  
que je ne sais même plus qu'en faire.

Tu conduis des mères sévères au collège,  
les réflexions fusent, harcèlent, quant à nous nous déco-  
chons  
tout juste le visage. Pour apprendre trop tard  
que l'espièglerie y gonjouit  
et que la tempe s'y écrase.  
Quel jour que celui de l'an passé,  
je ne sais plus qu'en faire,  
qui brise jusqu'à la tempe.

A cause de cela on nous séparera,  
à cause de cela et pour que nous ne fassions plus de mal.  
Et les réflexions ajoutent  
— ne vas-tu pas les entendre ? —  
qu'à l'intérieur de deux grènetis sombres et de côté,  
pour avoir été enfants,  
pour nous être beaucoup rapprochés pendant cette vie,  
elles allaient nous emprisonner à jamais.

Pour que tu guérisses.

## LXXV

Vous êtes morts.

Quelle étrange façon d'être morts. Quiconque dirait que vous ne l'êtes pas. Mais, en vérité, vous l'êtes bien.

Néanmoins, vous flottez derrière cette membrane qui, se balançant du zénith au nadir, va et vient de crépuscule en crépuscule, vibrant devant la caverne sonore d'une blessure qui ne vous blesse pas. Je vous dis, donc, que la vie est dans ce miroir, et que vous en êtes l'original, la mort.

Tandis que l'onde va, tandis que l'onde vient, comme l'on se sent mort impunément. Ce n'est que lorsque les vagues se brisent sur les rives opposées et se courbent et se plient, qu'alors vous croyant mourir et vous transfigurant, vous percevez la sixième corde qui ne vous appartient déjà plus.

Vous êtes morts, sans avoir jamais vécu. Quiconque dirait qu'aujourd'hui n'étant pas, en d'autre temps vous fûtes. Mais, en vérité, vous êtes les cadavres d'une vie qui jamais ne fut. Triste destin. Celui de ne pas avoir été si ce n'est toujours morts. Celui d'être feuille sèche sans avoir jamais été verte. Orphelin d'orphelins.

Et cependant, les morts ne sont pas, ne peuvent être les cadavres d'une vie qu'ils n'ont pas encore vécue. C'est de vie qu'ils sont toujours morts.

Vous êtes morts.

## LXXVI

De la nuit au matin je vais  
tirant la langue aux x les plus muets.

Au nom de cette pureté  
qui savait regarder jusqu'à être 2.

Au nom de ce que j'ai été pour elle, étrange,  
clef et serrure très différentes.

Au nom de celle qui n'eut ni voix  
ni vote, lorsqu'on disposa  
sa chance de faire.

Effervescence des corps, ce pendant,  
aptes ; effervescence  
dans sa suffisance des 99 bulles.

Achèvement, jeunes mariés en nature,  
de deux jours qui ne se joignent pas  
et ne s'atteignent jamais !

## LXXVII

Il grêle tant, comme pour attirer mon souvenir  
et multiplier les perles  
que j'ai extraites du museau même  
de chaque tempête.

Que cette pluie ne sèche pas.  
A moins qu'il me soit donné  
de tomber aujourd'hui pour elle, ou que l'on m'ensevelisse  
mouillé dans l'eau  
à jaillir de tous les feux.

Jusqu'où cette pluie m'atteindra-t-elle ?  
J'ai peur de me retrouver le flanc sec ;  
J'ai peur qu'elle s'en aille, sans m'avoir éprouvé  
dans les sécheresses d'incroyables cordes vocales,  
le long desquelles  
pour créer l'harmonie,  
il faut toujours monter et jamais descendre !  
Ne montons-nous pas vers le bas ?

Chante, pluie, sur la côte toujours sans mer !

*POÈMES EN PROSE*

## LE BON SENS

Mère, il est un endroit dans le monde qui s'appelle Paris. Un endroit très grand et très loin et une fois encore très grand.

Ma mère remonte le col de mon pardessus, non parce qu'il commence à neiger, mais pour qu'il commence à neiger.

La femme de mon père est amoureuse de moi, venant et avançant de dos à ma naissance et de poitrine à ma mort. Ne suis-je pas deux fois sien : par l'adieu et par le retour. En revenant, je la clos. C'est pourquoi ses yeux m'ont tant donné, juste par moi, en flagrant délit de moi, s'accomplissant à travers des œuvres terminées et des pactes conclus.

Ma mère m'a-t-elle avoué, m'a-t-elle nommé ? Comment ne donne-t-elle pas alors autant à mes autres frères ? A Victor, par exemple, l'aîné, qui est déjà si vieux que les gens disent : On dirait le frère cadet de sa mère ! Peut-être ai-je beaucoup voyagé ! Peut-être ai-je vécu davantage encore !

Ma mère concède une carte de principe colorant à mes récits de retour. Devant ma vie de retour, se souvenant que j'ai voyagé durant deux cœurs en son ventre, elle rougit et

demeure mortellement livide, quand je dis, dans le traité de l'âme : Cette nuit-là je fus heureux. Mais alors, elle devient plus triste ; elle deviendrait plus triste.

— Mon fils, comme tu es vieux !

Et elle défile le long de la couleur jaune en pleurant, parce qu'elle me trouve vieilli, dans la lame de l'épée, dans l'embouchure de mon visage. Elle pleure par moi, elle s'attriste par moi. En quoi ma jeunesse lui manquerait-elle, puisque je serais toujours son fils ? Pourquoi les mères souffrent-elles de trouver leurs fils vieillis, puisque jamais l'âge des fils ne rattrapera l'âge des mères ? Pourquoi, puisque plus les enfants s'approchent de la fin, plus ils se rapprochent de leurs parents ? Ma mère pleure parce que je suis vieux de mon temps et parce que jamais je ne parviendrai à vieillir du sien !

Mon adieu est parti d'un point de son être, plus externe que le point de son être auquel je retourne. Je suis, à cause de l'excessif délai de mon retour, plus homme devant la mère que fils devant la mère. Là réside la candeur qui aujourd'hui nous éclaire avec trois flammes. Alors, je lui dis jusqu'à me taire :

— Il est, mère, dans le monde, un endroit qui s'appelle Paris. Un endroit très grand et très éloigné et une fois encore très grand.

La femme de mon père, en m'entendant, déjeune et ses yeux mortels descendent doucement le long de mes bras.

## LA VIOLENCE DES HEURES

Ils sont tous morts.

Morte, doña Antonia, la rauque, qui fabriquait du pain bon marché dans le bourg.

Mort, Santiago le curé, qui aimait être salué par les garçons et les filles, et qui, indistinctement répondait à tous : « Bonjour, José ! Bonjour, María ! »

Morte, cette jeune blonde, Carlota, laissant un fils de quelques mois, qui mourut huit jours après la mort de sa mère.

Morte, ma tante Albina, qui avait l'habitude de chanter des temps et des modes d'autrefois, tandis qu'elle cousait dans les couloirs, pour Isidora, la domestique, femme très honorable.

Mort, ce vieux borgne, dont le nom m'échappe, mais qui dormait au soleil de la matinée, assis devant la porte du ferblantier du coin.

Mort, Rayo, le chien aussi grand que moi, tué d'une balle tirée par on ne sait qui.

Mort, Lucas, mon beau-frère dans la paix des ceintures, dont je me souviens quand il pleut et qu'il n'y a plus personne dans mon expérience.

Morte, ma mère, dans mon revolver, ma sœur dans mon poing et mon frère dans mon viscère sanglant, tous trois unis par une sorte de tristesse triste, au mois d'août des années successives.

Mort, Méndez le musicien, grand et toujours saoul, qui solfiait de mélancoliques toccatas sur sa clarinette, à l'articulé duquel s'endormaient les poules de mon quartier, bien avant que le soleil n'ait disparu.

Morte, mon éternité que je veille aujourd'hui.

## LANGUISSAMMENT SA LIQUEUR

Nous devions avoir un âge miséricordieux, lorsque mon père ordonna notre entrée à l'école. Prêtresse d'amour, une après-midi pluvieuse de février, maman servait dans la cuisine les aliments de prière. Dans le couloir d'en bas, mon père et mes grands frères étaient assis autour de la table. Et ma mère était assise au pied du même feu du foyer. On frappa à la porte.

— On frappe à la porte ! — ma mère.

— On frappe à la porte ! — ma propre mère.

— On frappe à la porte ! — dit ma mère tout entière, jouant de ses entrailles aux touches infinies, sur toute la hauteur du visiteur.

— Avance, Nativa, la sœur, voir qui est là.

Et, sans attendre la permission maternelle, ce fut Miguel, le fils, qui, s'opposant à notre largeur, sortit voir qui frappait ainsi.

Un temps de rue retint ma famille. Maman sortit, avançant à l'inverse, comme si elle avait dit : *les parties*. Le dehors se fit patio. Nativa pleurait d'une telle visite, d'un

tel patio et de la main de ma mère. Alors et quand, douleur et palais couvrirent nos fronts.

— Parce que je ne l'ai pas laissé aller à la porte, — Nativa, la sœur, — Miguel m'a fait honte. Avec sa honte.

Quelle dextre de sous-préfecture que la dextre du père, dénonçant, l'homme, les phalanges filiales de l'enfant ! Ainsi, il pouvait lui octroyer le bonheur auquel l'homme aspirerait. Cependant :

— Et demain, à l'école, — le père disserta magistralement, devant le public hebdomadaire de ses enfants.

— Et ainsi, la loi, la raison de la loi. Et aussi la vie.

Maman dut pleurer, la mère gémissant à peine. Plus personne ne voulut manger. Une cuillère délicate et connue de moi, s'ajusta aux lèvres du père et finit par sortir en se brisant. Sur les bouches fraternelles, l'amertume absorbée du fils, resta en travers.

Mais ensuite, à l'improviste, sortit d'un égoût d'eau de pluie et de ce même patio de la mauvaise visite, une poule, ni étrangère ni pondeuse, mais brutale et noire. Elle gloussait dans ma gorge. C'était une vieille poule, maternellement veuve de quelques poulets qui n'avaient pu être couvés. Origine oubliée de cet instant, la poule était veuve de ses fils. Tous les oeufs furent trouvés vides. Puis, la poule couveuse eut le verbe.

Personne ne la chassa. Et en la chassant, personne ne se laissa bercer par son grand frisson maternel.

— Où sont les enfants de la vieille poule ?

— Où les poulets de la vieille poule ?

Pauvres petits ! Où peuvent-ils bien être ?

## LE MOMENT LE PLUS GRAVE DE LA VIE

Un homme dit :

— Le moment le plus grave de ma vie eut lieu pendant la bataille de la Marne, lorsque je fus blessé à la poitrine.

Un autre homme dit :

— Le moment le plus grave de ma vie, ce fut lors d'un raz de marée à Yokohama ; j'en ai réchappé par miracle, réfugié sous l'auvent d'un marchand de laques.

Et un autre homme dit :

— Le moment le plus grave de ma vie, c'est quand je dors le jour.

Et un autre dit :

— Le moment le plus grave de ma vie, je le dois à ma plus grande solitude.

Et un autre dit :

— Le moment le plus grave de ma vie remonte à mon emprisonnement dans une geôle du Pérou.

Et un autre dit :

— Le moment le plus grave de ma vie, c'est quand j'ai surpris mon père de profil.

Et le dernier homme dit :

— Le moment le plus grave de ma vie n'a pas encore eu lieu.

## LES FENÊTRES ONT FRÉMI...

Les fenêtres ont frémi, fomentant une métaphysique de l'univers. Des vitres sont tombées. Un malade lance sa plainte : une moitié par sa bouche languyée et saillante, et l'autre tout entière par l'anus de son dos.

C'est l'ouragan. Un marronnier du jardin des Tuileries sans doute s'est abattu sous la poussée du vent, qui souffle à quatre-vingts mètres par seconde. Les chapiteaux des vieux quartiers ont dû s'effondrer, fendant, tuant.

D'où, je me le demande en écoutant les deux rives des océans, d'où vient cet ouragan, si digne de crédit, si foncièrement honorable, droit sur les fenêtres de l'hôpital ? Oh les directions immuables qui oscillent entre cet ouragan et cette douleur venus droit de la toux et de la défécation, qui font naître la mort aux entrailles de l'hôpital et réveillent, à contretemps des cellules clandestines, dans les cadavres.

Que penserait-il de lui-même, le malade du lit d'en face, celui qui est en train de dormir, s'il avait senti l'ouragan ? Le pauvre, il dort la bouche ouverte, au chevet de sa morphine, au pied de toute sa sagesse. Une pincée en plus ou en moins dans la dose, et on ira l'enterrer, ventre éclaté, bouche ouverte, sourd à l'ouragan, sourd à son ventre

éclaté, devant lequel les médecins ont l'habitude de dissenter et de cogiter longuement, pour finir par prononcer leurs simples paroles d'hommes.

La famille entoure le malade se réunissant devant ses tempes régressives, désarmées, en sueur. Il n'existe plus de foyer sinon autour de la table de nuit du parent malade près de laquelle ses chaussures vides, ses croix de rechange, ses pilules d'opium, montent une garde impatiente. La famille entoure la petite table, le temps d'un haut dividende. Une femme pousse sur le bord de la table, une tasse, qui allait tomber.

Je ne sais pas ce que cette femme est pour le malade, qu'elle embrasse et que son baiser ne saurait guérir, qui le regarde et que ses yeux ne peuvent guérir, qui lui parle et que ses mots ne peuvent guérir. Est-ce sa mère ? Et dès lors, pourquoi ne peut-elle pas le guérir ? Est-ce sa bien-aimée ? Et dès lors, pourquoi ne peut-elle pas le guérir ? Est-ce sa sœur ? Et pourquoi, dès lors, ne peut-elle pas le guérir ? Est-ce, simplement, une femme ? Et pourquoi, dès lors, ne peut-elle pas le guérir ? Parce que cette femme l'a embrassé, l'a regardé, lui a parlé, elle a même été jusqu'à lui recouvrir le cou à ce malade, et, l'étonnant dans tout cela c'est qu'elle ne l'a pas guéri !

Le patient contemple sa chaussure vide. On apporte du fromage. On transporte de la terre. La mort se couche au pied du lit, pour dormir en ses eaux tranquilles et s'endort. Alors, les pieds libres de l'homme malade, sans fioritures ni détails superflus, s'étirent en accent circonflexe, et s'éloignent, comme deux corps amoureux soudain séparés, du cœur.

Le chirurgien ausculte les malades des heures entières. Jusqu'à l'endroit où ses mains cessent de travailler et commencent à jouer, il les avance à tâtons, frôlant la peau des malades, tandis que vibrent ses paupières scientifiques, palpées par l'ignorante, par l'humaine faiblesse de l'amour. Et j'ai vu ces malades précisément mourir de l'amour dédoublé du chirurgien, des diagnostics interminables, des doses exactes, de la rigoureuse analyse des urines et des excréments. On cache subitement un lit derrière un paravent. Médecins et malades passent devant l'absent, ardoise triste et proche, qu'un enfant couvrira de chiffres, en un grand monisme de pâles milliers. Et tous passaient, tous passaient dévisageant les autres, comme s'il eût été plus irréparable de mourir d'une appendicite ou d'une pneumonie que de mourir de biais du pas des hommes.

Servant la cause de la religion, cette mouche vole avec succès, d'un bout à l'autre de la salle. A l'heure de la visite des chirurgiens, ses bourdonnements ratent notre poitrine, certainement, mais se développant ensuite, ils s'emparent de l'air, pour saluer avec le génie de la mutation, ceux qui vont mourir. Des malades entendent cette mouche jusqu'au plus intense de la douleur et c'est d'eux que dépend finalement, la qualité de la détonation, dans les nuits épouvantables.

Combien de temps a duré l'anesthésie, comme l'appellent les hommes? Science de Dieu, Théodicée! Et l'on m'oblige à supporter de telles conditions, totalement anesthésié, ma sensibilité retournée vers le dedans! Ah docteurs des salles communes, hommes des essences, proches du basique! J'exige que l'on me laisse avec ma tumeur de conscience, avec ma lèpre irritée et sentitive, quoi qu'il advienne même si je dois mourir! Laissez-moi

souffrir, je vous en prie, mais laissez-moi vif de sommeil, avec tout l'univers enfoncé, sans échappatoire possible, dans la température pulvérulente !

Dans le monde de la santé parfaite, on rira de cette perspective que j'endure ; mais, sur le même plan et coupant les cartes du jeu, percute ici en contrepoint un autre rire.

Dans la maison de la douleur, la plainte assaille des syncopes de grand compositeur, des gosiers de caractère, qui nous font des chatouillements de vérité, atroces, ardu ; tenant leur promesse, ils nous glacent de leur terrifiante incertitude.

Dans la maison de la douleur, la plainte arrache une frontière excessive. On ne peut reconnaître dans cette plainte de douleur, la propre plainte de la joie en extase, quand l'amour et la chair se libèrent d'autour et quand, au retour, il est assez de discorde pour le dialogue.

Où est donc l'autre flanc de cette plainte de douleur, si à la considérer dans son ensemble, elle s'échappe maintenant du lit d'un homme ? De la maison de la douleur s'échappent des plaintes si sourdes et ineffables et si pleines de plénitude que pleurer pour elles ne suffirait pas, et que sourire serait déjà trop.

Le sang s'affole dans le thermomètre.

Il n'est guère agréable de mourir, monsieur, si on ne laisse rien dans la vie et si dans la mort rien n'est possible, sinon sur ce qui est laissé en vie ! Il n'est guère agréable de mourir, monsieur, si on ne laisse rien dans la vie et si dans

la mort rien n'est possible, sinon sur ce qui est laissé en vie !  
Il n'est guère agréable de mourir, monsieur, si on ne laisse  
rien dans la vie et si dans la mort rien n'est possible, sinon  
sur ce qu'on a pu laisser dans la vie !

## JE VAIS PARLER DE L'ESPÉRANCE

Ce n'est pas en tant que César Vallejo que j'éprouve cette douleur. Je ne souffre pas aujourd'hui en tant qu'artiste, en tant qu'homme, ni même en tant que simple être vivant. Je ne ressens pas cette douleur et comme catholique, comme mahométan, ou comme athée. Aujourd'hui je souffre, voilà tout.

Si je ne m'appelais pas César Vallejo, je ressentirais cette même douleur. Si je n'étais pas un artiste, je la ressentirais aussi. Si je n'étais pas un homme, ni même un être vivant, je la ressentirais aussi. Si je n'étais ni catholique, ni athée, ni mahométan, je la ressentirais toujours. Aujourd'hui, je souffre de plus bas. Aujourd'hui je souffre, voilà tout.

En ce moment je souffre sans autre motif. Ma douleur est si profonde qu'elle n'a pas de raison et ne manque pas de raison. Quelle pourrait bien en être la raison ? Où est ce fait si important qui aurait pu cesser d'en être la raison ? A quelle fin est née cette douleur, pour soi-même ? Ma douleur est née du vent du nord et du sud, comme ces œufs neutres que pondent d'étranges oiseaux fécondés par le vent. Si ma fiancée était morte, ma douleur serait égale. Si la vie, enfin, était autre, ma douleur serait égale. Aujourd'hui je souffre de plus haut. Aujourd'hui je souffre, voilà tout.

Je regarde la douleur de l'affamé et je vois que sa faim demeure si loin de ma souffrance, que, dussé-je jeûner jusqu'à en mourir, il se trouverait encore un brin d'herbe pour surgir de ma tombe. De même pour l'amoureux. Quel sang vivace que le sien, au regard du mien, sans source ni feu !

J'ai cru jusqu'à maintenant que toutes les choses de l'univers étaient, fatalement, pères ou fils. Mais voici que ma douleur, aujourd'hui, n'est ni père ni fils. Il lui manque un dos pour que tombe sa nuit, sa poitrine est de trop pour qu'une aurore se lève ; si l'on jetait cette douleur dans une pièce obscure, elle ne donnerait pas de lumière, et si on la jetait dans une pièce éclairée, elle ne ferait aucune ombre. Aujourd'hui, quoi qu'il adienne, je souffre. Aujourd'hui je souffre, voilà tout.

## DÉCOUVERTE DE LA VIE

Messieurs ! Aujourd'hui, pour la première fois, je me rends compte de la présence de la vie. Messieurs, je vous en prie, laissez-moi seul un instant, pour savourer cette émotion formidable, spontanée et toute fraîche de la vie, qui aujourd'hui, pour la première fois, me transporte et me fait pleurer de joie.

Ce bonheur, je le dois à mon émotion toute nouvelle. Mon exaltation vient de ce qu'auparavant je n'avais jamais ressenti la présence de la vie. Je ne l'avais jamais ressentie. Il ment, celui qui dirait que je l'avais ressentie. Il ment, et son mensonge me blesserait au point de me rendre malheureux. Ce bonheur, je le dois à ma foi en cette découverte toute personnelle de la vie, et nul ne peut aller à l'encontre de cette foi. Celui qui l'oserait, verrait sa langue tomber, verrait ses os tomber, et courrait le risque d'avoir à en ramasser d'autres et d'autres encore, pour se maintenir debout devant moi.

Jamais, sinon en cet instant, il n'y eut de vie. Jamais, sinon en cet instant, il n'y eut de gens. Jamais, sinon en cet instant, il n'y eut de maisons & d'avenues, d'espace et d'horizon. Si maintenant se présentait mon ami Peyriet, je lui dirais que je ne le connais pas et que nous devons tout reprendre à zéro. En effet, quand ai-je donc connu mon

ami Peyriet ? Aujourd'hui, ce serait le premier jour de notre rencontre. Je lui dirais de s'en aller et de revenir, et d'entrer pour me voir, comme s'il ne me connaissait pas, c'est-à-dire, pour la première fois.

Aujourd'hui je ne connais rien ni personne. Je suis comme dans un pays étranger où tout acquiert un relief de naissance, une lumière d'immarcescible épiphanie. Non, monsieur. N'adressez pas la parole à ce monsieur. Vous ne le connaissez pas et votre bavardage intempestif pourrait le surprendre. Ne posez pas le pied sur cette petite pierre : peut-être n'est-ce pas une pierre et allez-vous tomber dans le vide. Soyez prudent, car nous sommes dans un monde tout à fait inconnu.

J'ai si peu vécu ! Ma naissance est si récente qu'il n'est pas d'unité de mesure pour calculer mon âge. Je viens de naître ! Je n'ai pas encore vécu ! Messieurs, je suis si petit que le jour tient à peine en moi.

Jamais, sinon en cet instant, je n'ai entendu le vacarme des carrioles, qui chargent des pierres pour une grande construction du boulevard Haussman. Jamais, sinon en cet instant, je n'ai cheminé côte à côte avec le printemps en lui murmurant : « Si la mort avait été autre... » Jamais, sinon en cet instant, je n'ai aperçu la lumière dorée du soleil sur les coupoles du Sacré-Cœur. Jamais, sinon en cet instant, ne s'est approché de moi un enfant pour me regarder profondément avec sa bouche. Jamais, sinon en cet instant, je n'ai su qu'il existait une porte, et une autre porte, et le chant cordial des distances.

Laissez-moi ! La vie vient de me frapper en pleine mort.

## INVENTAIRE D'OS

On réclamait à grands cris :

- Qu'il montre ses deux mains ensemble.  
Mais cela ne fut pas possible.
- Qu'on prenne la mesure de ses pas tandis qu'il pleure.  
Mais cela ne fut pas possible.
- Qu'il pense une même pensée,  
le temps de l'inutilité d'un zéro.  
Mais cela ne fut pas possible.
- Qu'il fasse une folie.  
Mais cela ne fut pas possible.
- Qu'entre lui et un autre homme semblable à lui, s'interpose une multitude d'hommes comme lui.  
Mais cela ne fut pas possible.

- Qu'on le compare à lui-même.  
Mais cela ne fut pas possible.
- Qu'on l'appelle, enfin, par son nom.  
Mais cela ne fut pas possible.

## UNE FEMME...

Une femme aux seins tranquilles, devant lesquels la langue de la vache est comme une glande violente. Un homme tout de douceur, mandibulaire de caractère, capable de marcher côte à côte avec les gonds des coffres. Un enfant est à côté de l'homme, portant à l'envers, l'animal droit du couple.

Oh la parole de l'homme, sans adjectifs ni adverbes, que la femme incline vers son unique hasard de femme, même parmi les mille voix de la Chapelle Sixtine. Oh ses jupons, sur le lieu maternel où le petit enfant enfouit ses mains et joue avec les plis, agrandissant les pupilles de la mère, comme en de pénitences confessionnelles !

J'ai très envie de voir ainsi le Père, le Fils et le Saint-Esprit, parés de tous les emblèmes et de tous les insignes de leurs charges.

## IL N'Y A PLUS PERSONNE DANS LA MAISON...

— Il n'y a plus personne dans la maison — me dis-tu — ; ils sont tous partis. Le salon, la chambre, le patio gisent, dépeuplés. Il ne reste plus personne, puisqu'ils sont tous partis.

Et moi je te dis : lorsque quelqu'un s'en va, quelqu'un reste. L'endroit qui vit passer un homme ne sera plus jamais seul. N'est vraiment seul, seul de toute solitude, que le lieu qui ne vit passer aucun homme. Les maisons neuves sont plus mortes que les vieilles, car leurs murs sont de pierres ou d'acier, et non point d'hommes. Une maison vient au monde, non quand on a fini de la construire, mais lorsqu'on commence à l'habiter. Une maison vit seulement d'hommes, comme une tombe. D'où cette irrésistible ressemblance entre une maison et une tombe. A ceci près que la maison se nourrit de la vie de l'homme, alors que la tombe se nourrit de la mort de l'homme. C'est pourquoi la première se tient debout et que la seconde est couchée.

Tous semblant avoir quitté la maison, mais tous, en vérité, y demeurent encore. Et ce n'est pas leur souvenir qui reste, mais eux-mêmes. Et ce n'est pas non plus qu'ils restent dans la maison, mais qu'ils demeurent à travers elle. Les fonctions et les actes délaissent la maison en train ou en avion ou à cheval, à pied ou en rampant. Ce qui persiste

dans la maison, c'est l'organe, l'agent au gérondif ou en cercle. Les pas s'en sont allés, les baisers, les pardons, les crimes. Ce qui persiste dans la maison, c'est le pied, les lèvres, les yeux, le cœur. Les négations et les affirmations, le bien et le mal, se sont dispersés. Ce qui persiste, c'est le sujet de l'acte.

## IL EXISTE UN MUTILÉ...

Il existe un mutilé, mutilé non d'un combat mais d'une étreinte, non de la guerre mais de la paix. Il a perdu son visage dans l'amour et non dans la haine. Il l'a perdu dans le cours normal de la vie et non dans un accident. Il l'a perdu dans l'ordre de la nature et non dans le désordre des hommes. Le colonel Piccot, Président des « Gueules Cassées », a eu la bouche emportée par la poudre de 1914. Le mutilé dont je parle a le visage rongé par l'air immortel et immémorial.

Visage mort sur un tronc vif. Visage rigide et rivé de clous sur la tête vive. Ce visage est désormais comme l'envers du crâne, le crâne du crâne. J'ai vu une fois un arbre me tourner le dos ; et une autre, un chemin qui me tournait le dos. Un arbre de dos ne pousse qu'en des lieux où jamais personne n'a pu naître ni mourir. Un chemin de dos n'avance qu'en des lieux habités par toutes les morts mais aucune naissance. Le mutilé de la paix et de l'amour, de l'étreinte et de l'ordre, celui qui porte un visage mort sur un tronc vif, est né à l'ombre d'un arbre de dos, et son existence s'écoule le long d'un chemin de dos.

Comme son visage est rigide et défunt, toute la vie psychique, toute l'expression animale de cet homme, se réfugie, pour rejaillir ensuite à l'extérieur, sur le cuir

chevelu, sur le thorax et aux extrémités des membres. Les élans de son être profond, en émergeant, s'éloignent du visage, et la respiration, l'odorat, la vue et l'ouïe, la parole, toute la splendeur humaine de son être, fonctionnent et s'expriment à travers la poitrine, les épaules, les cheveux, les côtes, les bras, les jambes et les pieds.

Mutilé du visage, obstrué du visage, emmuré du visage, cet homme, cependant est entier et rien ne lui fait défaut. Il n'a pas d'yeux, mais il voit et pleure. Il n'a pas de nez, mais il sent et respire. Il n'a pas d'oreilles, mais il écoute. Il n'a pas de bouche, mais il parle et sourit. Il n'a pas de front, mais il pense et peut plonger en lui-même. Il n'a pas de menton mais il veut et subsiste. Jésus connaissait le mutilé de la fonction, celui qui avait des yeux et ne voyait pas, qui avait des oreilles et n'entendait pas. Je connais, moi, le mutilé de l'organe, qui voit sans yeux et entend sans oreilles.

## QUELQUE CHOSE T'IDENTIFIE...

Quelque chose t'identifie à celui qui s'éloigne de toi, il est la faculté commune de revenir : de là ton chagrin le plus dévorant.

Quelque chose te sépare de celui qui reste avec toi, il est l'esclave courant du départ : de là tes joies les plus excessives.

Je m'adresse, sous cette forme, aux individualités collectives, comme aux collectivités individuelles et à toutes celles qui, entre les unes et les autres, gisent marchant au son des frontières ou, simplement, marquent le pas immobile au bord du monde.

Quelque chose de typiquement neutre, d'inexorablement neutre, s'interpose entre le voleur et sa victime. Il en est de même entre le chirurgien et le patient. Une horrible demilune, convexe et solaire, recouvre les uns et les autres. Parce que l'objet volé possède lui aussi son poids indifférent, et l'organe opéré, sa graisse triste.

Il y a-t-il quelque chose de plus désespérant sur la terre que cette impossibilité de l'homme heureux à devenir malheureux et de l'homme bon à devenir méchant ?

S'éloigner!      Rester!      Revenir!      Partir!  
Toute la mécanique sociale tient en ces mots.

## L'ARDEUR CESSE...

L'ardeur cesse, queue en l'air. Soudain, la vie ampute, à sec. Mon propre sang m'éclabousse en lignes féminines, la ville même sort voir ce qui s'arrête à l'improviste.

— Qu'est-il arrivé, dans ce fils de l'homme ? — crie la cité ; et dans une salle du Louvre, un enfant pleure de terreur à la vue du portrait d'un autre enfant.

— Qu'est-il arrivé, dans ce fils de la femme ? — crie la cité ; et, en pleine paume de la main d'une statue datant des Ludovic, naît un brin d'herbe.

L'ardeur, à la hauteur de la main brandie. Et moi, je me cache derrière moi, pour m'épier et savoir si je me glisse en bas ou si je rôde en haut.

## QUATRE CONSCIENCES...

Quatre consciences  
simultanées s'embrouillent dans la mienne !  
Si vous voyiez comme ce mouvement  
à présent tient à peine dans ma conscience !  
C'est stupéfiant ! De l'intérieur d'une voûte  
peuvent très bien  
s'élançer, internes ou externes,  
des voûtes secondaires, mais jamais quatrièmes ;  
plutôt, oui,  
mais toujours, tout au plus, comme secondaires.  
Je ne peux le concevoir ; c'est stupéfiant.  
Vous-mêmes que j'invite au concept  
de ces quatre consciences simultanées,  
embrouillées en une seule, à peine vous tenez-vous  
debout devant mon quadrupède intensif.  
Et moi qui l'ai entrevu (j'en suis sûr) !

## ENTRE DOULEUR ET PLAISIR...

Entre douleur et plaisir se glissent trois créatures :  
la première regarde un mur,  
la seconde porte une âme triste  
et la troisième avance sur la pointe des pieds ;  
mais, entre toi et moi,  
n'existe que la seconde.

S'appuyant sur mon front, le jour  
admet que, décidément,  
l'espace contient beaucoup d'exactitude ;  
mais, si le bonheur, qui, en définitive, a une dimension,  
naît, hélas ! dans ma bouche ;  
qui s'enquérera de ma parole ?

A la connaissance immédiate de l'éternité  
correspond  
cette rencontre investie de fil noir,  
mais à tes adieux temporels,  
ne correspond que l'immuable,  
ta créature, l'âme, ma parole.

## DÈS LORS QUE LE JOUEUR DE TENNIS...

Dès lors que le joueur de tennis lance magistralement sa balle, une innocence totalement animale le possède ; dès lors

que le philosophe surprend une nouvelle vérité, il est une bête complète.

Anatole France soutenait

que le sentiment religieux

vient d'un organe particulier du corps humain,

jusqu'ici inconnu et que l'on pourrait

alors, tout aussi bien dire,

qu'à l'instant précis où un tel organe

fonctionne pleinement

— le croyant est si pur de toute malice —

on le prendrait pour une plante.

O âme ! O pensée ! O Marx ! O Feuerbach !

## JE RIS

Un caillou, un seul, le plus vil de tous,  
contrôle  
la totalité du banc de sable funeste et pharaonique.

L'air acquiert la tension du souvenir et de l'ardeur,  
et sous le soleil se tait  
jusqu'à exiger des pyramides le cou.

Soif. Mélancolie hydratée de la tribu vagabonde,  
goutte  
à  
goutte  
du siècle à la minute.

Ce sont trois Trois parallèles,  
barbues à la barbe immémoriale,  
en marche            3            3            3

Le temps est une enseigne de bottier,  
le temps qui avance pieds nus  
de la mort            à            la mort.

## AUJOURD'HUI JE SALUE...

Aujourd'hui je salue, passe le col en celluloïd et vis,  
superficiel de pas insondables, de plantes.  
Homme, je me reçois et plus encore sais me retirer ;  
de chacune de mes heures sourd une distancE.

Vous insistez ? avec plaisir.  
Politiquement, ma parole  
lance de vives critiques contre ma lèvre inférieure  
et économiquement,  
quand je tourne le dos à l'Orient,  
mes visiteurs distingue, en dignité de mort.

Depuis de ttttels codes réguliers je salue  
le soldat inconnu  
le vers persécuté par l'encre fatale  
et le saurien qui, jour après jour, est Equidistant  
de sa vie et de sa mort,  
comme si de rien n'était.

Le temps à hune peur mille-pattes aux horloges.

(Les lecteurs peuvent donner à ce poème n'importe quel  
titre)

## LE DOS DES SAINTES ÉCRITURES

Sans jamais avoir remarqué un excès par tourisme  
et sans agences  
de poitrine en poitrine vers la mère unanime.

A présent, je viens à Paris pour être fils. Ecoute  
Homme, en vérité je te le dis : tu es le Fils Eternel,  
car pour être frère tes bras ne sont guère égaux  
mais ta malignité, pour être père, est grande.

La taille de ma mère en bougeant, de part la nature du  
mouvement,  
sérieux me faisant devenir, me va droit au cœur :  
songeant à ma chute rapide avec mes tristes grands-parents,  
ma mère m'écoute en diamètre, se taisant en altitude.

Mon mètre mesure déjà deux mètres,  
mes os s'accordent en genre et en nombre  
et le verbe incarné habite parmi nous  
et le verbe incarné habite, en plongeant dans le bain,  
un haut degré de perfection.

*POÈMES HUMAINS*

## HAUTEUR ET CHEVEUX

Qui ne porte pas un costume bleu ?  
Qui ne déjeune pas et ne prend pas le tram,  
avec sa cigarette embauchée et sa douleur de poche ?  
Et moi qui n'ai fait que naître !  
Et moi qui n'ai fait que naître !

Qui n'écrit pas une lettre ?  
Qui ne parle d'un sujet très important,  
mourant d'habitude et pleurant d'oreille ?  
Et moi qui ne suis que né !  
Et moi qui ne suis que né !

Qui ne s'appelle pas Carlos ou autrement ?  
Qui ne dit pas au chat minet minet ?  
Hélas, moi qui n'ai fait seulement que naître !  
Hélas, moi qui n'ai fait seulement que naître !

## ATTELAGES

Complètement. En outre, vie !  
Complètement. En outre, mort !

Complètement. En outre, tout !  
Complètement. En outre, rien !

Complètement. En outre, monde !  
Complètement. En outre, poussière !

Complètement. En outre, Dieu !  
Complètement. En outre, personne !

Complètement. En outre, jamais !  
Complètement. En outre, toujours !

Complètement. En outre, or !  
Complètement. En outre, fumée !

Complètement. En outre, larmes !  
Complètement. En outre, rires !...

Complètement !

*9 nov. 1937*

## UN HOMME REGARDE UNE FEMME...

Un homme regarde une femme,  
il la regarde instantanément,  
avec son mal de terre somptueuse  
il la regarde à deux mains  
il la renverse à deux poitrines  
il la bouge à deux épaules.

Je m'interroge alors, en pressant mon  
énorme, blanche, robuste côte :  
Cet homme  
n'a-t-il pas eu comme père grandissant un enfant ?  
Cette femme, un enfant  
comme constructeur de son sexe manifeste ?

Puisqu'à présent je vois un enfant,  
enfant mille-pattes, passionné, farouche ;  
je vois qu'ils ne le voient pas  
se moucher entre les deux, s'agiter, s'habiller ;  
puisque je les accepte,  
elle dans sa nature fertile,  
lui dans sa flexion de foin blond.

Alors je m'écrie, sans même cesser  
de vivre, sans même recommencer  
à trembler sur la joute que je vénère :

Félicité accomplie  
tardivement par le Père,  
par le Fils et par la Mère !  
Instant parfait,  
familier, que personne ne ressent ni n'aime !  
Quel aveuglement aphone, rouge,  
pour le cantique des cantiques !  
Quel tronc pour le charpentier fleuri !  
Quelle parfaite aisselle pour l'aviron fragile !  
Quel sabot pour les deux sabots de devant !

*2 nov. 1937*

## PRINTEMPS TUBÉREUX

Cette fois, énergiquement sa misère  
obliquement à mon appareil avant,  
le printemps exact au picorement de vautour,  
compare son cothurne avec mon faux pas.

Je l'ai perdu comme étoffe de mes gaspillages,  
je l'ai perdu comme pommeau de mes applaudissements ;  
le thermomètre posé, la fin posée, le ver posé,  
froisse ma duplicité de l'autre jour,  
je l'ai attendu au roucoulement d'un grillon fugitif  
et je l'ai quitté ongleux, somatique, résigné.

Latentes fois d'une étoile,  
occasions d'être une poule noire,  
le printemps brigand débuta  
avec ma foule d'embarras,  
avec mes timidités en chemise,  
mon droit soviétique et ma casquette.

Fois, que celles de la bouchée laurée,  
avec symboles, tabac, monde et chair,  
déglutission figurée sous pallium,  
au son des testicules chanteurs ;  
talentueux torrent que celui de ma suave suavité,

réfutable à coups de pierre, gagnable rien qu'en soupirant...

Fleur de style, entière,

citée en boues d'honneur par des roses auditives...

Sursaut, ruade, simple coup de pied,

subterfuge adoré... Ils chantent... Ils transpirent...

## TREMBLEMENT DE TERRE

Quand je parle du bois : je tais le feu ?  
Quand je balaie le sol : j'oublie le fossile ?  
Quand je raisonne,  
ma tresse, ma couronne de chair ?  
(Rétorque, Herméregilde le tendre, le brutal ;  
questionne, Louis, le nonchalant !)

Au-dessus, en bas, à une telle altitude !  
Madrier, derrière le règne des fibres !  
Isabelle, avec horizon d'arrivée !  
Loin, à côté, Athanaces astucieux !

Tout, la partie !  
A l'aveuglette, je graisse mes chaussettes avec de la  
lumière,  
avec du risque, la grande paix de ce danger,  
et mes comètes, avec du miel pensé,  
le corps, avec du miel pleuré.

Questionne, Louis ; réponds Herméregilde !  
En bas, en haut, à côté, loin !  
Isabelle, feu, diplômes des morts !  
Horizon, Athanace, partie, tout !

Miel de miel, larmes de front !  
Règne du madrier,  
coupe oblique à la ligne du chameau,  
fibre de ma couronne de chair !

## CHAPEAU, MANTEAU, GANTS

En face de la Comédie Française : le Café  
de la Régence ; à l'intérieur, une salle  
secrète, avec un fauteuil et une table.  
Lorsque j'entre, la poussière immobile est déjà debout.

Entre mes lèvres de gomme, le brandon  
d'une cigarette fume, et dans la fumée on voit  
deux fumées intenses, le thorax du Café,  
et dans le thorax, un profond oxyde de tristesse.

Il faut que l'automne se greffe sur les automnes,  
il faut que l'automne se forme de rejetons,  
le nuage, de semestres ; de pommettes, la ride.

Il faut que nous sentions le fou pour pouvoir crier :  
comme la neige est brûlante, comme la tortue est fugace,  
simple, le comment ; et foudroyant, le quand !

## JUSQU'À CE QUE JE REVIENTE...

Jusqu'à ce que je revienne, de cette pierre  
naîtra mon talon définitif,  
avec son jeu de crimes, son lierre,  
son obstination dramatique, son olivier.

Jusqu'à ce que je revienne, poursuivant  
avec la rigueur sincère d'une amertume boiteuse,  
de puits en puits, mon périple, comprenant  
que l'homme devra, néanmoins, être bon.

Jusqu'à ce que je revienne devant et jusqu'à ce que marche  
l'animal que je suis, devant ses juges,  
aura grandi le brave auriculaire,  
digne, doigt infini parmi les doigts.

## SALUTATION ANGÉLIQUE

Slave en hommage au palmier,  
allemand de profil au soleil, anglais infini,  
français en rendez-vous avec les escargots,  
italien ex-profès, scandinave aérien,  
espagnol brute bestiale, comme le ciel  
enfilé dans la terre par les vents,  
comme le baiser limité sur les épaules.

Toi seul, bolchevique, sais exhiber  
descendant ou montant de ta poitrine,  
tes traits mêlés,  
ta grimace maritale,  
ton visage de père,  
tes jambes d'aimé,  
ta peau par téléphone,  
ton âme perpendiculaire  
à la mienne,  
tes coudes de juste  
et un passeport vierge sur ton sourire.

Travaillant pour l'homme, pendant nos pauses,  
toi, tuant, ta mort en long  
et en large d'une étreinte salubre ;  
j'ai vu que tu mangeais, après, que tu y prenais goût,  
j'ai vu tes substantifs recouverts par l'herbe.

C'est pourquoi, je voudrais,  
ta chaleur doctrinale, froide et pain de glace,  
cette façon ajoutée de nous observer,  
et cels tes pas métallurgiques,  
et cels tes pas d'une autre vie.

Et je dis, bolchevique, en prenant cette faiblesse  
dans sa féroce hérédité d'exhalaison terrestre :  
fils naturel du bien et du mal  
et vivant peut-être par vanité, à ce qu'on dit,  
tes tailles simultanées me font beaucoup de peine,  
car tu n'ignores pas en qui je prends quotidiennement du  
retard,  
en qui silencieux je suis et borgne à moitié.

## ÉPÎTRE AUX PASSANTS

Je reprends mon jour de lapin,  
ma nuit d'éléphant en repos.

Et, à par moi, me dis :  
ceci est mon immensité à cru, à verse  
ceci est mon poids agréable, qui me cherchera en bas  
comme un oiseau ;  
ceci est mon bras  
celui qui refusa d'être une aile,  
celles-ci sont mes saintes écritures,  
celles-ci mes génitaires en alarme.

Une île lugubre m'éclairera continentale,  
tandis que le capitole s'appuie sur mon éboulement  
et que l'assemblée sur des lances clôtura ma cavalcade.

Mais quand je mourrai  
de vie et non de temps,  
quand mes valises seront deux,  
ce devra être dans mon estomac que ma lampe entrera en  
morceaux ;  
celle-ci, tête qui purge les tourments du cercle sur mes pas,  
ceux-ci, vers que le cœur compta l'un après l'autre,  
celui-là, mon corps solidaire  
veillé par l'âme individuelle ; celui-ci,

mon ombilic où j'ai tué mes poux nés,  
celle-là, ma chose chose, mon épouvantable chose.

Entre-temps, convulsive, âprement  
se rétablit mon mors,  
souffrant comme je souffre du langage direct du lion;  
et, puisqu'existé j'ai, parmi deux puissances en briques,  
lentement, aussi me rétablis, en souriant de toutes mes  
lèvres.

## LES MINEURS SONT SORTIS DE LA MINE...

Les mineurs sont sortis de la mine  
remontant leurs ruines futures,  
ils ont attaqué leur santé à coups d'explosifs  
et, élaborant leur fonction mentale,  
ils ont fermé à coups de cris  
le puits, en forme de symptôme profond.

Il fallait voir leurs poussières corrosives !  
Il fallait entendre leurs oxydes altiers !  
Coins de bouche, enclumes de bouche, machines de  
bouche

(Formidable !)

L'ordonnancement de leurs tumulus,  
leurs inductions plastiques, leurs réponses chorales,  
se sont accumulées au pied d'épreuves ignées  
et les thrispides et les tristes ont connu la jauneur airante,  
imbus  
du métal qui s'achève, du chiche et pâle métalloïde.

Encrânés de labeur,  
et chaussés de cuir de viscache  
chaussés de sentes infinies,  
et les yeux aux larmes physiques,  
créateurs de la profondeur,

ils savent, à ciel intermittent d'escalier,  
descendre en regardant vers le haut,  
monter en regardant vers le bas.

Louange au jeu antique de leur nature,  
à leurs organes insomniaques, à leur salive rustique !  
Trempe, fil et pointe, à leurs cils !  
Croissent l'herbe, le lichen et la grenouille dans leurs  
adverbes !  
Peluche de fer pour leurs draps nuptiaux !  
Leurs femmes, femmes jusqu'en bas !

Beaucoup de bonheur pour les leurs !  
Ne sont-ils pas merveilleux, ces mineurs,  
remontant leurs ruines futures,  
élaborant leur fonction mentale  
et ouvrant à coups de cris  
le puits, en forme de symptôme profond !  
Louange à leur nature jaunâtre,  
à leur lanterne magique,  
à leurs cubes et losanges, à leurs contretemps plastiques,  
à leurs coups d'œil aux six nerfs optiques  
et à leurs fils qui jouent dans l'église  
et à leurs pères tacites et infantiles !  
Salut, ô créateurs de la profondeur !... (Formidable.)

C'ÉTAIT DIMANCHE  
DANS LES CLAIRES OREILLES  
DE MON ÂNE...

C'était dimanche dans les claires oreilles de mon âne,  
de mon âne péruvien au Pérou (Pardonnez-moi ma tristesse).

Mais aujourd'hui il est déjà onze heures à mon expérience  
personnelle,  
expérience d'un seul œil, cloué en pleine poitrine,  
d'une seule ânerie, clouée en pleine poitrine,  
d'une seule hécatombe, clouée en pleine poitrine.

Je vois ainsi les collines peintes de ma terre,  
riche en ânes, en fils d'ânes, en parents aujourd'hui,  
qui reviennent maintenant fardés de croyances,  
collines horizontales de mes peines.

Sur sa statue, d'épée,  
Voltaire croise sa cape et regarde la place,  
mais le soleil me pénètre et chasse mes incisives  
un amoncellement de corps inorganiques.

Et alors je rêve d'une pierre  
verdâtre, dix-sept,  
rocher chiffré que j'ai oublié,  
son bourdonnement d'années dans la rumeur d'aiguille de  
mon bras,

pluie et soleil en Europe ; et comme je tousse ! comme je vis !

comme mes cheveux me font mal à scruter les siècles hebdomadaires !

et comme me fait mal, en ses recoins, mon cycle microbien, je veux dire ma tremblante, patriotique chevelure.

## TELLURIQUE ET MAGNÉTIQUE

Mécanique sincère et très péruvienne  
que celle de la colline rouge !  
Sol théorique et pratique !  
Sillons intelligents ; exemple : le monolithe et sa suite !  
Champs de pommes de terre, champs d'orge, champs de  
luzerne, comme c'est bon !  
Cultures que complète une étonnante hiérarchie d'outils  
et que complètent avec le vent les beuglements,  
les eaux avec leur sourde antiquité !

Maïs quaternaires, aux naissances opposées,  
j'entends dans mes pieds leur éloignement,  
je sens leur retour quand la terre  
se heurte à la technique du ciel !  
Molécule ex abrupte ! Atome lisse !

O champs humains !  
Solaire et nutritive absence de la mer,  
et peine océanique pour tout !  
O climats rencontrés à l'intérieur de l'or, prêts !  
O champ intellectuel de la cordillère,  
avec religion, avec champ, avec aristoloche !  
Pachydermes en prose quand ils avancent,  
en vers quand ils avancent,  
en vers quand ils s'arrêtent !

Rongeurs qui scrutent avec un sentiment judiciaire !  
O ânes patriotiques de ma vie !  
Vigogne, descendance nationale et gracieuse de mon  
singe !  
O lumière qu'un miroir éloigne à peine de l'ombre,  
qui est vie avec le point et poussière avec la ligne,  
et que pour cela je respecte, montant sur mon squelette par  
le biais de l'idée !

Moisson à l'époque de l'agnus-castus dilaté,  
de la lanterne qu'ils pendirent à la tempe  
et de celle qu'ils pendirent au pic magnifique !  
Ange de basse-cour,  
oiseaux par l'inadvertance de la crête !  
Coboya ou cobaye pour être mangés frits  
avec le brave *rocoto* des temples !  
(Condors ? Les Condors me donnent la nausée !)  
Bûches chrétiennes par la grâce  
du tronc heureux et de la tige compétente !  
Familier des lichens,  
des espèces en formation basaltique que je  
respecte  
depuis ce très modeste papier !  
Quatre opérations, je vous soustrais  
pour sauver le chêne et abattre proprement !  
Côtes en flagrant délit !  
Camélidées explorées, âmes miennes !  
Sierra de mon Pérou, Pérou du monde,  
et Pérou au pied du monde ; j'y adhère !  
Étoiles matinales si je vous parfume  
en brûlant des feuilles de coca dans ce crâne,  
et zénithales, si je découvre,  
d'un seul coup de chapeau, mes dix temples !  
Bras de semailles, baisse-toi, et à pied !

Pluie à la base du midi,  
sous le toit de tuiles où mord  
l'altitude infatigable,  
où la tourterelle coupe en trois son trille !  
Rotation des après-midi modernes  
et des fines aubes archéologiques !  
Indien d'après l'homme et d'avant lui !  
J'entends tout en deux flûtes  
et me laisse entendre en une *quena* !  
Quant au reste, je m'en moque !...

## GLÈBE

Avec l'effet mondial d'une bougie qui s'allume,  
le prépuce direct, hommes à coups de hache,  
marchent les paysans à portée de brouillard,  
avec barbes louangées,  
pied pratique et sincères *reginas* des vallées.

Ils parlent comme les mots leur viennent,  
échantent des idées en buvant  
l'ordre sacerdotal d'une bouteille ;  
échantent des idées derrière un arbre, en parlant  
d'actes sous-seing, du dernier quartier de la lune  
et des fleuves publics ! (Immense ! Immense ! Immense !)

Fonction de force  
sourde et de buisson ardent,  
pas de bois,  
geste de bois,  
alinéas de bois,  
mot pendant à un autre bois.

De leurs épaules part, chair contre chair, l'outil moisi,  
de leurs genoux, ils descendent par étapes jusqu'au ciel,  
et, secouant  
et

secouant leurs imperfections en formes de vieilles têtes de  
mort,  
ils soulèvent leurs défauts essentiels avec des ceintures,  
leur mansuétude et leurs  
vaisseaux sanguins, tristes, de juges écarlates.

Ils ont une tête, un tronc, des membres,  
ils ont un pantalon, des doigts métacarpes et un bâtonnet ;  
pour manger ils se sont habillés d'altitude  
et se lavent le visage en se caressant avec de solides  
colombes.

Certes, icels hommes  
fêtent leurs anniversaires dans les dangers,  
ils jettent tout leur front dans leurs salutations ;  
ils n'ont pas de montre, ne se targuent jamais de respirer  
et finissent par se dire : Au diable, les putains, Luis  
Taboada, les Anglais ;  
allez tous au diable, allez, allez de l'air !

## MAIS AVANT QUE NE S'ACHÈVE...

Mais avant que ne s'achève  
tout ce bonheur, perds-le en le coupant,  
prends-en la mesure, avant qu'il ne dépasse ton geste ;  
dépasse-le,  
vois qu'il tient tendu dans ton extension.

Je le reconnais à sa clé,  
bien que parfois je ne sache si ce bonheur  
avance seul, appuyé sur ton infortune  
où s'il ne résonne dans tes phalènes que pour te plaire.  
Je sais bien qu'il est unique, seul,  
d'une sagesse solitaire.

Dans ton oreille le cartilage est beau ;  
c'est pourquoi je t'écris et te médite :  
N'oublie pas dans ton sommeil de penser que tu es  
heureux,  
que le bonheur est un fait profond, lorsqu'il meurt,  
mais qu'il assume, lorsqu'il commence,  
un chaotique parfum de haste morte.

Sifflant ta mort,  
chapeau sur l'oreille,  
cible blanche, tu t'inclines pour gagner ta bataille d'esca-  
liers,

soldat de la tige, philosophe du grain, mécanicien du rêve.  
(Me perçois-tu, animal ?  
puis-je laisser comparer ma stature ?  
Tu ne réponds pas et silencieux tu me regardes  
à travers l'âge de ta parole.)

Inclinant ainsi ton bonheur, ta langue  
une fois encore le clamera, le congédiera,  
bonheur si malheureux de durer.  
Au contraire, il s'achèvera violemment,  
denté, image-silex,  
et tu entendras alors comme je médite  
et tu toucheras alors comme ton ombre est la mienne  
dévêtue  
et tu sentiras alors comme j'ai souffert.

## LES VIEUX ÂNES PENSENT

Maintenant je me vêtirais  
de musical pour le voir  
je heurterais son âme, pétrissant son destin dans ma main,  
je le laisserais tranquille, dès lors que, par intervalles, est  
son âme,  
enfin, je le laisserais  
possiblement mort sur son corps mort.

Aujourd'hui il pourrait se dilater dans ce froid,  
il pourrait tousser ; je l'ai vu bâiller, doublant dans mon  
oreille  
son funeste mouvement musculaire.  
Voilà comme je parle d'un homme, de sa plaque positive  
et, pourquoi pas ?, de sa boldine exécutante,  
cet horrible filament luxueux ;  
et sa canne au canin pommeau argenté,  
et des enfants  
qu'il nous dit être ses funèbres beaux-frères.

C'est pourquoi aujourd'hui je me vêtirais de musical  
et heurterais son âme restée en suspens à regarder ma  
matière...

Mais jamais plus je ne le verrai se raser au pied de son  
matin ;

plus jamais, plus jamais, à quoi bon !

Il faut voir ! quelle chose chose !

quel jamais aux grands jamais son jamais !

AUJOURD'HUI  
LA VIE ME PLAÎT BEAUCOUP MOINS...

Aujourd'hui la vie me plaît beaucoup moins,  
mais il me plaît toujours de vivre : je l'ai souvent dit.  
J'ai presque touché la partie de mon tout et je me suis  
contenu  
avec un coup de feu dans la langue derrière ma parole.

Aujourd'hui je tâte mon menton en retraite  
et me dis, en ces pantalons momentanés :  
Tant de vie et jamais !  
Tant d'années et toujours mes semaines !...  
Mes parents enterrés avec leur pierre  
et leur triste raidissement inachevé ;  
tout entier frères, mes frères,  
mon être enfin debout et en gilet.

La vie me plaît énormément  
mais, évidemment,  
avec ma mort chérie et mon café  
et en voyant les marronniers feuillus de Paris  
et en disant :  
Ceci est un œil, et cet autre ; ceci est un front, et cet autre...  
Et répétant :  
Tant de vie et jamais ne me manque la chanson !  
Tant d'années et toujours, toujours, toujours !

J'ai dis gilet, j'ai dis  
tout, partie, angoisse, ai-je dis, pour ne pas pleurer.  
Car il est bien vrai que j'ai souffert dans cet hôpital, là tout  
près,  
et il est bien et il est mal d'avoir examiné  
mon organisme de bas en haut.

Il me plaira de toujours vivre, fût-ce à plat ventre,  
parce que, comme j'ai dit et comme je le répète,  
tant de vie et jamais ! Et tant d'années,  
et toujours, toujours si lourdement, toujours toujours !

FAIRE CONFIANCE AUX LUNETTES,  
NON A L'ŒIL...

Faire confiance aux lunettes, *non* à l'œil ;  
à l'escalier, jamais à la marche ;  
à l'aile, *non* à l'oiseau  
et à toi seul, à toi seul, à toi seul.

Faire confiance à la méchanceté, *non* au méchant ;  
au verre, mais jamais à la liqueur ;  
au cadavre, *non* à l'homme  
et à toi seul, à toi seul, à toi seul.

Faire confiance aux plusieurs, mais plus à l'un ;  
au lit du fleuve, jamais au courant ;  
aux culottes, non aux jambes  
et à toi seul, à toi seul, à toi seul.

Faire confiance à la fenêtre, non à la porte ;  
à la mère, mais non aux neuf mois ;  
au destin, non au dé d'or,  
et à toi seul, à toi seul, à toi seul.

5 oct. 1937

## DEUX ENFANTS HALETANTS

Non. Ses chevilles n'ont pas d'épaisseur ; ce n'est pas son  
éperon  
si doux, qui touche ses deux joues.  
C'est la vie, c'est tout, avec joug et corsage.

Non. Son éclat de rire n'a plus de pluriel,  
ni pour être sorti d'un mollusque perpétuel, agglutinant,  
ni pour être entré dans la mer déchaussée,  
elle est qui pense et qui marche, elle est finie.  
Elle est la vie, c'est tout ; rien que la vie.

Je le devine, par intuition, cartésien, automate,  
moribond, cordial, splendide enfin.

Il n'y a rien  
sur le sourcil cruel du squelette ;  
rien, entre ce que donna et prit avec un gant  
la colombe, et avec un gant,  
l'éminent lombric aristotélicien ;  
rien devant ni derrière le joug ;  
rien de la mer dans l'océan  
et rien  
dans l'orgueil grave de la cellule.  
Rien que la vie ; ainsi : très dure.

Plénitude inétendue,  
portée abstraite, heureuse, en fait,  
glaciale et emportée, de la flamme ;  
frein du fond, queue de la forme.

Mais même cela  
pour quoi je suis né me ventilant  
et pour quoi je grandis avec mon affection et mon drame  
propres,  
mon travail le refuse,  
ma sensibilité et mon arme l'invoquent.  
C'est la vie, c'est tout, fondée et théâtrale.

Et en suivant cette direction,  
mon âme éteint sa série d'organes  
et en suivant cet indicible, ciel démoniaque,  
ma machinerie lance des sifflements techniques,  
j'ai vu l'après-midi dans le matin triste  
et je m'évertue, je palpète, je grelotte.

*2 nov. 1937*

## ENCORE UN PEU DE CALME, CAMARADE...

Encore un peu de calme, camarade ;  
un beaucoup immense, septentrional, complet,  
féroce, de calme plat,  
au service mineur de chaque triomphe  
et dans l'audacieuse servitude de l'échec.

L'ivresse t'a enivré, et la raison  
ne contient pas autant de folie que  
ton raisonnement musculaire, et il n'est pas  
d'erreur plus rationnelle que ton expérience.

Mais, pour parler plus net  
et tout bien pesé, tu es d'acier,  
à condition que tu ne sois pas  
fou et que tu évites  
de t'enthousiasmer à ce point pour la mort  
et pour la vie, avec ta seule tombe.

Tu dois pouvoir  
contenir ton volume sans courir, sans être affligé,  
ta réalité moléculaire entière,  
et au-delà, la marche de tes vivats,  
et en deçà, tes huées légendaires.

Tu es d'acier, comme on dit,  
pourvu que tu ne trembles pas et que tu n'aïlles pas  
éclater, parrain  
de mon calcul, emphatique filleul  
de mes sels lumineux !

Avance, donc ; résous,  
considère ta crise, additionne, poursuis,  
tranche-la, descends-la, froisse-la ;  
le destin, les énergies intimes, les quatorze  
versets du pain : que de diplômes  
et de pouvoirs, au bord confiant de ta naissance !

Que de détail en synthèse, avec toi !  
Que de pression identique, à tes pieds !  
Que de rigueur et que de protection !

Elle est idiote  
cette méthode de souffrance,  
cette lumière modulée et virulente,  
puisque tu n'échanges qu'avec le calme les signaux,  
sérieux, caractéristiques, fatals.

Voyons, mon vieux ;  
dis-moi ce qui m'arrive  
car, même si je crie, je reste encore à tes ordres.

*28 nov. 1937*

## CECI...

Ceci

eut lieu entre deux paupières ; je tremblai  
dans mon fourreau, colérique, alcalin,  
arrêté à côté de l'équinoxe lubrique,  
au pied de l'incendie glacé dans lequel j'agonise.

Glissade alcaline, je persiste à le dire,  
au plus près des ails, sur le sens sirupeux,  
au plus profond, très profond, des rouilles,  
lorsque l'eau s'écoule et que revient la vague.

Glissade alcaline

aussi et démesurément, sur le montage colossal du ciel.

Quels javelots, quels harpons lancerai-je, si je meurs  
dans mon fourreau ; je donnerai aux feuilles du bananier  
sacré

mes cinq petits os subalternes,

et dans le regard, le regard même !

(On dit que sur les soupirs se construisent

alors des accordéons osseux, tactiles ;

on dit que lorsque meurent ainsi ceux qui agonisent,

hélas ! ils meurent hors du temps des heures, main

crispée sur un soulier solitaire)

Comprenant tout cela et le reste, colonel  
et le reste, dans le sens affligeant de ce mot,

je me fais moi-même souffrir, la nuit, j'arrache tristement  
mes ongles ;  
puis je n'ai plus rien et je parle seul,  
je révise mes semestres  
et me touche pour combler ma vertèbre.

*23 sept. 1937*

## EN MÉDITANT SUR LA VIE, EN MÉDITANT

En méditant sur la vie, en méditant  
lentement sur l'effort du torrent,  
l'existence nous offre siège et soulagement,  
nous condamne à mort ;  
enveloppé de chiffons blancs tombe,  
tombe planétairement  
le clou bouilli dans le chagrin ; tombe !  
(Acreté officielle, celle de ma gauche ;  
vieille poche, en soi considérée, cette droite.)

Tout est joie, moins ma joie  
et tout, longueur, moins ma candeur,  
mon incertitude !  
A en juger par la forme, malgré tout, je marche droit,  
boitant anciennement,  
et oublie mes yeux par mes larmes (Très intéressant)  
et monte de mon étoile jusqu'à mes pieds.

Je tisse ; et tissant je me fais.  
Je cherche ce qui me poursuit et se dérobe à moi parmi des  
archevêques,  
sous mon âme et derrière la fumée de mon haleine.  
Telle était la sensuelle désolation

de la chèvre pucelle qui montait,  
exhalant de fatidiques pétroles,  
hier, ce dimanche en qui j'ai perdu mon samedi.

Telle est la mort, avec son époux intrépide.

*7 sept. 1937*

## JE VOUDRAIS TELLEMENT ÊTRE HEUREUX AUJOURD'HUI...

Je voudrais tellement être heureux aujourd'hui,  
être heureux et me porter feuillu de questions,  
ouvrir toute grande ma chambre, par tempérament,  
comme un fou,  
et réclamer, enfin,  
allongé sur ma confiance physique,  
rien que pour voir s'ils souhaitent,  
s'ils veulent éprouver ma position spontanée,  
réclamer, demander,  
pourquoi tant l'âme ils me frappent.

Car en substance, je voudrais bien être heureux,  
construire sans canne, humilité laïque, sans âne noir.  
De même pour les sensations de ce monde,  
les chants subjonctifs,  
le crayon que j'ai perdu dans ma cavité  
et mes chers organes de pleurs.

Frère plausible, camarade,  
père par la grandeur, fils mortel,  
ami et adversaire, immense document de Darwin :  
à quelle heure, donc, viendront-ils avec mon portrait ?  
Pour quelles jouissances ? Celles du plaisir linceulé ?  
Plus tôt ? Qui sait, avec entêtement ?

Aux miséricordes, camarade,  
homme frère en refus et observation, voisin  
au cou énorme duquel monte et descend,  
au naturel, sans fil, mon espérance...

## LES NEUF MONSTRES

Et, malheureusement  
la douleur s'accroît dans le monde à chaque instant,  
à trente minutes par seconde, pas à pas,  
et la nature de la douleur, c'est la douleur deux fois  
et la condition du martyr, carnivore, vorace,  
c'est la douleur deux fois  
et la fonction de l'herbe la plus pure, douleur  
deux fois  
et le bien-être, doublement nous blesser.

Jamais, hommes humains,  
il n'y eut dans la poitrine, au revers de la veste, dans le  
portefeuille, tant de douleur,  
dans le verre, dans la boucherie, dans l'arithmétique !  
Jamais tant de tendresse douloureuse,  
jamais si proche du si lointain l'assaut,  
jamais le feu jamais  
ne tint mieux son rôle de froid mort !  
Jamais, monsieur le Ministre de la Santé, la santé ne fut  
plus mortelle  
et la migraine n'extirpa d'un front tant de front !  
Et le meuble trouva dans son tiroir, de la douleur,  
et le lézard, dans son tiroir, de la douleur.

Le malheur s'accroît, frères hommes,

plus prompt que la machine, dix machines à la fois, et il  
s'accroît  
avec la bête de Rousseau, avec nos barbes ;  
le mal s'accroît pour des raisons qui nous échappent  
et c'est une inondation avec ses liquides,  
sa boue à soi et son nuage bien ferme !  
La souffrance inverse les positions, un spectacle commence  
où l'humeur aqueuse est à la verticale  
du pavé,  
où l'œil est vu et l'oreille entendue,  
et cette oreille sonne neuf coups de cloche à l'heure  
de la foudre, et neuf éclats de rire  
à l'heure du blé, et neuf sons femelles  
à l'heure des pleurs, et neuf cantiques  
à l'heure de la faim, et neuf coups de tonnerre  
et neuf coups de fouet, sans un cri.

La douleur nous empoigne, frères hommes,  
de dos, de profil,  
et nous rend fous dans les cinémas,  
nous crucifie sur les gramophones,  
nous décrucifie dans nos lits, tombe perpendiculairement  
à nos billets d'entrée, à nos lettres ;  
et, il est très grave de souffrir, et l'on pourrait prier...  
Car il en est certains  
qui naissent du  
travail de la douleur  
d'autres grandissent, d'autres meurent,  
d'autres naissent et ne meurent pas, d'autres encore  
meurent sans être nés, d'autres enfin  
(les plus nombreux) ne naissent ni ne meurent.  
Et c'est aussi par le travail  
de la douleur, que je suis triste  
jusqu'à la tête, et plus triste encore jusqu'à la cheville

de voir le pain, en croix, le navet,  
en sang,  
l'oignon, en larmes,  
les céréales, en général, en farine,  
le sel, en poudre, l'eau, en fuite,  
le vin, en ecce-homo,  
si pâle la neige, et si arduent le soleil !

Comment, frères humains, ne pas vous dire que je n'en  
peux plus, que  
je n'en peux plus de tous ces tiroirs,  
de toutes ces minutes, de tous  
ces lézards, de toutes  
ces inversions, de tout ce lointain et de toute cette soif de  
soif !

Monsieur le Ministre de la Santé : que faire ?

Ah, malheureusement, hommes humains,  
il y a, frères, tant à faire.

*3 nov. 1937*

IL ME VIENT, CERTAINS JOURS,  
UNE LUXURIANTE ENVIE, POLITIQUE..

Il me vient, certains jours, une envie luxuriante, politique,  
d'aimer, d'embrasser la tendresse sur ses deux visages ;  
il me vient aussi de loin un besoin d'aimer  
démonstratif, une autre volonté d'aimer, de gré ou de  
force,  
celui qui me hait, celui qui déchire le papier du gamin,  
celle qui pleure pour celui qui pleurerait,  
le roi du vin, l'esclave de l'eau,  
celui qui s'est caché dans sa colère,  
celui qui transpire, celui qui passe, celui qui secoue sa  
personne dans mon âme.  
Et je veux, par conséquent, arranger  
la tresse de qui me parle ; les cheveux du soldat ;  
la lumière du grand ; la taille du petit.  
Je veux repasser directement  
un mouchoir à celui qui ne peut pas pleurer  
et, quand je suis triste ou que le bonheur me blesse,  
raccommoder les enfants et les génies.

Je veux aider le bon à être un tant soit peu méchant  
et il me tarde d'être assis  
à la droite du gaucher, et de répondre au muet,  
en essayant de lui être utile à  
ma façon ; je voudrais aussi

laver le pied du boiteux,  
et aider le borgne, mon voisin, à s'endormir.

Ah, ce besoin d'aimer, le mien, celui-ci, l'universel,  
interhumain et paroissial, ancien !  
Il me vient à point nommé,  
de l'aine publique, des origines mêmes,  
et, venant de loin, il me donne envie d'embrasser  
l'écharpe du chanteur,  
et d'embrasser sur sa poêle celui qui souffre,  
et le sourd, sur sa rumeur crânienne, impavide ;  
celui qui me donne ce que j'ai oublié dans ma poitrine,  
sur son Dante, sur son Chaplin, sur ses épaules.

Je veux, enfin,  
quand je suis au bord fameux de la violence  
ou le cœur lourd de chœur, je voudrais  
aider celui qui sourit à rire,  
mettre un petit oiseau en pleine nuque du méchant,  
soigner les malades en les irritant,  
acheter au vendeur,  
aider le tueur à tuer — chose effroyable —,  
je voudrais être bon avec moi  
en tout.

*6 nov. 1937*

## SERMON SUR LA MORT

Et, venons-en enfin au domaine de la mort,  
qui procède par escadron, crochet antérieur,  
paragraphe et clef, accolade et diérèse ;  
pourquoi le pupitre assyrien ? pour quoi la chaire chrétienne,  
l'intense secousse du meuble vandale  
ou, encore moins, cette antépénultième retraite ?

Est-ce pour finir  
demain, en prototype de parade phallique,  
en diabète et en blanc vase de nuit,  
en visage géométrique, en défunt,  
qu'on a besoin de sermon et d'amandeloques,  
qu'on est littéralement submergé par les pommes de terre  
et ce spectre fluvial où brûle l'or,  
où se consume le prix de la neige ?  
Est-ce pour ça, que nous mourrons tant ?  
Seulement pour mourir,  
que nous devons mourir à chaque instant ?  
Et le paragraphe que j'écris ?  
Et le crochet déiste que j'arbore ?  
Et l'escadron où vient échouer mon casque ?  
Et la clef qui ouvre toutes les portes ?  
Et la diérèse judiciaire, la main,

ma pomme de terre et ma chair et ma contradiction sous le  
drap ?

Fou de moi, lou de moi, agneau  
de moi, sensé, chevalissime !  
Pupitre, oui, toute la vie ; chaire,  
aussi, toute la mort !  
Sermon de la barbarie : ces papiers ;  
antépénultième retraite : ce cuir.

De cette façon, aurifère, toutenbras,  
je défendrai ma proie en deux moments,  
avec la voix et le larynx,  
et de l'odorat physique avec lequel je prie  
et de l'instinct d'immobilité avec lequel je marche,  
je m'enorgueillirai tant que je vivrai — il faut le dire ;  
et mes mouches bleues seront fières,  
car, au milieu, il y a moi, et à gauche  
aussi, et, à droite, aussi.

*8 déc. 1937*

## CONSIDÉRANT A FROID...

Considérant à froid, en toute impartialité,  
que l'homme est triste, qu'il tousse et, néanmoins,  
se complaît en sa poitrine rouge ;  
qu'il ne fait que se farder  
de jours ;  
qu'il est un sombre mammifère et qu'il se coiffe...

Considérant  
que l'homme procède doucement du travail  
et chef se répercute, subordonné résonne ;  
que le diagramme du temps  
est sur ses médailles un constant diorama  
et, qu'à peine ouverts, ses yeux ont étudié,  
depuis des temps immémoriaux,  
la famélique formule de sa masse...

Comprenant sans effort  
que l'homme, parfois, reste là, pensif,  
comme cherchant des larmes,  
et que, sujet à s'allonger comme un objet,  
il devient bon charpentier, transpire, tue  
et puis chante, déjeune, se boutonne...

Considérant aussi  
que l'homme n'est finalement rien d'autre qu'un animal

et qu'il me frappe de sa tristesse en plein visage,  
néanmoins quand il se retourne...

Examinant, enfin,  
ses pièces sonnantes, ses cabinets d'aisances,  
son désespoir, à la tombée du jour atroce, l'effaçant...

Comprenant  
qu'il sait bien lui que je l'aime,  
que je le hais affectueusement et qu'il m'est, somme toute,  
indifférent...

Considérant ses pièces d'identité  
et regardant derrière mes lunettes ce certificat  
prouvant qu'il est né minuscule...

Je lui fais signe,  
il vient,  
et le prends dans mes bras, ému  
Eh bien quoi ! Emu... Emu...

## GUITARE

Le plaisir de souffrir, de haïr, me teinte  
la gorge avec des venins plastiques,  
mais la soie qui introduit son ordre magique,  
sa grandeur taurine, entre la première  
et la sixième  
et la huitième mensongère, les éprouve toutes.

Le plaisir de souffrir... Qui ? à qui ?  
qui, les dents ? à qui la société,  
les carbures de rage de la gencive ?  
Comment être  
et être là, sans mettre le voisin en colère ?

Tu vaux mieux que mon nombre, homme seul,  
et valent mieux que le dictionnaire tout entier,  
avec sa prose en vers  
et son vers en prose,  
ta représentation aigle,  
ta mécanique tigre, tendre prochain.

Le plaisir de souffrir, en sandales  
d'attendre l'attente sur la table,  
le dimanche avec toutes les langues,  
le samedi avec des heures chinoises, belges,  
la semaine, avec deux crachats.

Le plaisir d'attendre en pantoufles,  
d'attendre blotti derrière un vers,  
d'attendre avec vigueur et mauvaise trique ;  
le plaisir de souffrir : knock-out de femelle  
morte avec une pierre à la ceinture,  
morte entre la corde et la guitare,  
pleurant des jours et chantant des mois.

*28 oct. 1937*

## ANNIVERSAIRE

Que de quatorze n'a-t-on pas eu dans une existence !  
Que de crédits avec brume, dans un coin !  
Quel diamant synthétique que celui du casque !  
A plus forte raison la plus douceur  
au loin, la plus profonde surface :  
que de quatorze en un si petit un !

Quelle dette,  
quelle coupure et quelle entaille,  
de mémoire à mémoire, sur le cil !  
Le plus jaune, le plus grenat !  
Que de quatorze en un seul quatorze !

Accordéon de l'après-midi, dans ce coin,  
piano du matin, cet après-midi ;  
clairon de chair,  
tambour à une seule baguette,  
guitare sans quarte ; que de quinte,  
et que de réunion avec des amis fous  
et quelle portée de tigres que le tabac !  
Combien de quatorze dans une existence !

Que te dirai-je maintenant,  
quinze heureux, étranger, quinze d'autrui ?  
Que rien que mes cheveux ne poussent,

qu'on est venu chercher les lettres,  
que brillent pour moi les êtres que j'ai enfantés,  
qu'il n'y a personne dans ma tombe  
et qu'ils m'ont pris pour mes pleurs.

Combien de quatorze ont été dans l'existence !

*31 oct. 1937*

## ARRÊTÉ SUR UNE PIERRE...

Arrêté sur une pierre,  
désœuvré,  
misérable, hallucinant,  
au bord de la Seine, il va et vient.  
Du fleuve jaillit alors la conscience,  
avec pétiole et éraflures d'arbre avide :  
du fleuve monte et descend la ville, toute de loups  
embrassés.

L'homme arrêté la voit, aller et venir,  
monumentale, portant ses jeûnes sur sa tête concave,  
sur sa poitrine ses poux immaculés  
et plus bas  
un bruit imperceptible, celui de son pelvis,  
silencieux entre deux grandes décisions,  
et plus bas  
encore plus bas,  
un bout de papier, un clou, une allumette...

Voilà, travailleurs, celui  
qui durant son labeur suait vers le dehors,  
et qui aujourd'hui sue vers le dedans sa sécrétion de sang  
refoulé !  
Fondeur du canon, qui sait combien de griffes sont en  
acier,

tisserand qui connaît les fils positifs de ses veines,  
maçon de pyramides,  
constructeur de décrues en colonnes  
sereines, en échecs triomphaux,  
arrêté individuel parmi trente millions d'hommes arrêtés,  
errant en multitude,  
quel saut sur son talon imprimé  
et quelle fumée que celle de sa bouche à jeun, et comme  
sa taille incise tombe, chant après chant, sur ses outils  
atroces, en chômage,  
et quelle idée de douloureuse valvule sur sa pommette !

Egalement arrêté le fer face au four,  
arrêtées les semences et leurs synthèses soumises à l'air,  
arrêtés les pétroles connexes,  
arrêtée dans ses apostrophes authentiques la lumière,  
arrêtés dans leur croissance les lauriers,  
arrêtées sur un pied les eaux mouvantes  
et la terre même, clouée de stupeur devant cet arrêt.  
Quel saut sur ses talons imprimé !  
quelle transmission entament ses cents pas !  
comme le moteur grince dans sa cheville !  
comme l'horloge gronde, impatiente, se promenant dans  
son dos !  
comme il entend les patrons déglutir  
la gorgée qui lui manque, camarades,  
et le pain qui se trompe de salive,  
et, entendant cela, le ressentant, en pluriel, humainement,  
— comme l'éclair cloue  
sa force sans tête dans sa tête ! —  
et ce que font, plus bas, alors, hélas !  
plus bas encore, camarades,  
le morceau de papier, le clou, l'allumette,  
le bruit imperceptible, l'énorme pou parâtre !

## IL VA COURANT, ERRANT, FUYANT...

Il va courant, errant, fuyant  
ses pieds...

Il va avec deux nuages dans son nuage,  
apocryphe assis, dans la main insérés  
ses tristes pours, ses alors funèbres.

Il fuit toutes choses, avançant  
au milieu de protestations incolores ; il fuit  
en montant, il fuit  
en descendant, il fuit  
à pas de soutane, il fuit  
haussant le mal à bout de bras,  
il fuit  
sangloter directement seul à seul.

Où qu'il aille,  
loin de ses bruyants, caustiques talons,  
loin de l'air, loin de son voyage,  
afin de fuir, fuir et fuir et fuir  
ses pieds — homme sur deux pieds, en arrêt arrêté  
de tant fuir — il aura soif de courir.

Et pas même l'arbre, s'il endosse du fer d'or !  
Et pas même le fer, s'il recouvre son feuillage trop touffu !  
Rien, sinon ses pieds,  
rien sinon son bref frisson,  
ses pous vivants, ses alors vivants...

*18 sept. 1937*

## FINALEMENT, SANS CE BON PARFUM...

Finalelement, sans ce bon parfum continu,  
sans lui,  
Sans son quotient mélancolique,  
mon doux avantage ferme sa cape  
et mes conditions leurs petites boîtes.

Hélas, comme la sensation fait ride !  
Hélas, comme une idée fixe m'est entrée sous l'ongle !

Albinos, âpre, ouvert, avec un hectare tremblant,  
ma délectation tombe un vendredi,  
mais ma tristaille se pare de colère et de tristesse  
et, sur sa rive sablonneuse et indolore,  
la sensation me ride et m'abandonne.

Voleurs en or, victimes en argent :  
l'or que j'ai volé à mes victimes,  
          riche de moi en l'oubliant !  
l'argent que j'ai volé à mes voleurs,  
          pauvre de moi en l'oubliant !  
Système excécrable, climat au nom du ciel, des bronches et  
de la gorge,  
l'incroyable somme d'argent qu'il faut pour être pauvre...

## PIERRE NOIRE SUR PIERRE BLANCHE

Je mourrai à Paris, un jour d'averse,  
un jour dont j'ai déjà le souvenir.  
Je mourrai à Paris — je n'en ai pas honte —  
peut-être un jeudi d'automne, comme aujourd'hui.

Un jeudi, oui ; car aujourd'hui, jeudi, où j'aligne  
ces vers, tant bien que mal j'ai endossé mes humérus,  
et jamais comme aujourd'hui, je n'ai essayé,  
après tout mon chemin, de me voir seul.

César Vallejo est mort, tous le frappaient  
tous sans qu'il ne leur fasse rien ;  
et tous cognaient dur avec un bâton et dur

encore avec une corde ; en sont témoins  
les jours jeudis et les os humérus,  
la solitude, la pluie, les chemins...

## POÈME POUR ÊTRE LU ET CHANTÉ

Je sais qu'il est une personne  
qui me cherche dans sa main, jour et nuit,  
et qui me retrouve, chaque minute, dans sa chaussure.  
Ignore-t-elle que la nuit est enterrée  
avec des éperons derrière la cuisine ?

Je sais qu'il est une personne parée de mes fractions,  
à laquelle je m'intègre quand ma taille  
chevauche son exacte petite pierre.  
Ignore-t-elle que jamais ne retourna dans son coffre  
la monnaie frappée à son effigie ?

Je sais le jour,  
mais le soleil, n'ai pu le retenir ;  
je sais l'acte universel qu'elle fit dans son lit  
avec un courage étranger et cette eau tiède, dont  
la superficielle fréquence est une mine.  
Cette personne est donc si petite  
pour que ses propres pieds puissent ainsi la piétiner ?

Un chat est la limite entre elle et moi,  
à côté même de sa soucoupe d'eau.

Je la vois aux coins des rues, elle ouvre et ferme  
sa jaquette, plutôt palmier interrogateur...

Que peut-elle faire, sinon changer de pleurs ?

Mais elle me cherche et me cherche. Quelle histoire !

## DE DÉSARROI EN DÉSARROI

De désarroi en désarroi  
tu montes m'aider à être seul ;  
je le comprends marchant à pas de loup,  
avec un pain à la main, un chemin au pied  
tandis que mon profil, noir à en sortir de l'écume,  
joue son rôle effrayant.

Tu avais déjà déchargé en arrière ta violence  
pneumatique, autre époque, mais ensuite  
tu me soutiens maintenant d'un bras d'honneur funèbre,

Mais, réellement et puisque  
nous traitons de la vie,  
quand le fait d'alors pousse le crin dans ta main,  
poursuivant ta rumeur comme en arrosant,  
quand tu souffres en somme de kangourou,  
oublie-moi, soutiens-moi encore, compagnon de quantité  
infime,  
zébré d'anniversaires avec épines,  
oublie-moi et soutiens-moi par la poitrine,  
âne arrêté en deux pour m'étreindre ;  
doute de ton excrément quelques secondes,  
observe comme l'air devient le ciel qui se lève,  
petit homme,  
bout d'homme,

homme à talonnette, aime-moi, accompagne-moi...

Souviens-toi qu'un jour

un merle en soutane devra chanter

sur ma tonne déjà nue.

(Un merle a chanté emportant les rubans de mon gramme  
dans son bec)

Il devra chanter chaussé de ce sanglot inné,

homme à talonnette,

et simultanément, douloureusement,

devra chanter chaussé de mon pas,

et ne pas l'entendre, bout d'homme, sera méchant,

insulte et feuille,

chagrin, tresse, fumée tranquille.

Chien arrêté au bord d'une pierre

est le vol en sa courbe ;

souviens-toi aussi de cela, gros homme jusqu'en haut.

Te le rappelleront le faible poids d'une rive adverse,

le poids temporel d'un grand silence,

plus cela des mois et plus encore cela qui revient des  
années.

## INTENSITÉ ET ALTITUDE

Je veux écrire, mais il sort de l'écume,  
je veux dire beaucoup et je m'embourbe ;  
il n'est chiffre parlé qui ne soit une somme,  
il n'est pyramide écrite, sans cœur.

Je veux écrire, mais je me sens tigre ;  
je veux me couronner de lauriers, et je me garnis d'oignons.

Il n'est touvoix parlée qui ne devienne brume,  
il n'est ni dieu ni fils de dieu, sans développement.

Dès lors, allons-nous-en brouter de l'herbe,  
de la chair de larmes, du fruit de plainte,  
notre âme mélancolique en conserve.

Allons-nous-en ! Allons-nous-en ! Je suis blessé ;  
allons boire ce qui est déjà bu,  
allons, corbeau, féconder ta corbelle.

*27 oct. 1937*

## A FORCE DE CHALEUR J'AI FROID...

A force de chaleur j'ai froid,  
sœur Envie !  
Des lions lèchent mon ombre  
et la souris grignote mon nom,  
mère mon âme !

Je vais au bord du fond,  
beau-frère Vice !  
La chenille joue de la voix,  
et la voix joue de la chenille,  
père mon corps !

Mon amour est de face,  
petite Colombe !  
A genoux, ma terreur  
et la tête la première, mon angoisse,  
mère mon âme !

Jusqu'à ce qu'un jour sans deux,  
épouse Tombe,  
mon ultime fer rende le son  
d'une vipère qui dort,  
père mon corps !...

*29 sept. 1937*

## UN PILIER SUPPORTANT DES CONSOLATIONS...

Un pilier supportant des consolations,  
un autre pilier,  
un pilier en double, pilier de pilier  
et comme le petit-fils d'une porte obscure.  
Bruit perdu, le un, écoutant, au bord de la fatigue ;  
buvant, l'autre, deux à deux, avec anses.

J'ignore peut-être l'année de ce jour,  
la haine de cet amour, les plis de ce front ?  
Ignoré-je que cette après-midi coûte des jours ?  
Ignoré-je qu'on ne dit jamais « jamais », à genoux ?

Les piliers que j'ai vus m'écoutent ;  
d'autres piliers sont deux et tristes petits-fils de ma jambe.  
Je le dis en monnaie américaine,  
qui doit à l'argent tant de feu !

Consolé en troisièmes noces,  
pâle, né,  
je vais fumer mes fonts baptismaux, ce vitrail,  
cette peur des mamelles,  
ce doigt en chapelle,  
cœurement uni à mon squelette.

*6 sept. 1937*

CHALEUR,  
FATIGUÉ JE M'EN VAIS AVEC MON OR, OÙ...

Chaleur, fatigué je m'en vais avec mon or, où  
mon ennemi vient de m'aimer.  
*C'est Septembre attiédi*, pour toi, Février !  
On dirait qu'ils m'ont mis des boucles d'oreilles.

Paris, et 4, et 5, et l'anxiété  
pendue, dans la chaleur, à mon acte mort.  
*C'est Paris reine du monde !*  
On dirait qu'ils ont uriné.

Feuilles amères de taille mensuelle  
et feuilles du Luxembourg poussiéreuses.  
*C'est l'été*, pour toi, hiver de haute plèvre !  
On dirait qu'ils se sont retournés.

Chaleur, Paris, Automne, que d'été  
au milieu de la chaleur et de la cité !  
*C'est la vie, mort de la Mort !*  
On dirait qu'ils comptent mes pas.

On dirait qu'ils m'ont mis des boucles d'oreilles !  
On dirait qu'ils ont uriné !  
On dirait que tu t'es retourné !  
On dirait qu'ils comptent mes pas !

*4 sept. 1937*

## PANTHÉON

Hier j'ai vu des sons généraux,  
mortuairement  
ponctuellement s'éloigner,  
Lorsque j'entends se détacher du couchant  
tristement  
exactement un arc, un arc-en-ciel.

Je vis le temps généreux de la minute,  
infiniment  
attaché follement au grand temps,  
puisque l'heure était  
doucement  
étroitement grosse de deux heures.

La terre se laissa comprendre, appeler,  
terrestrement ;  
elle se refusa ainsi brutalement à mon histoire,  
et si j'ai vu que l'on m'écoute, alors, en bloc,  
si j'ai touché cette mécanique, que l'on voie  
lentement,  
doucement, voracement, mes ténèbres.

Et si j'ai vu dans la lésion de la réponse,  
clairement,  
mentalement la lésion de l'inconnue,  
si j'ai écouté, si j'ai pensé à mes narines

nasales, funéraires, temporelles,  
fraternellement,  
pieusement qu'on me jette en pâture aux philosophes.

Mais plus d'inflexion précipitée  
en plain-chant, et plus  
d'os rouge, de son de l'âme  
tristement  
dressée équestrement sur mon échine  
puisque la vie, en somme, est  
implacablement,  
impartialement horrible, j'en suis sûr.

*31 oct. 1937*

JE SUIS RESTÉ  
A RÉCHAUFFER L'ENCRE OÙ...

Je suis resté à réchauffer l'encre où je me noie  
à écouter ma caverne alternative,  
nuits de tact, jours d'abstraction.

L'inconnue a frémi dans mon amygdale  
et j'ai grincé d'une annuelle mélancolie,  
nuits de soleil, jours de lune, crépuscules de Paris.

Et encore, même aujourd'hui, à la tombée du jour,  
je digère de très sacro-saintes constances,  
nuits de mère, jours d'arrière-petite-fille  
bicolore, voluptueuse, urgente, mignonne.

Et je me rejoins  
malgré tout, j'arrive jusqu'à moi en avion à deux places,  
sous la matinée domestique et la brume  
qui émergea éternellement de l'instant.

Et encore  
même à présent,  
à la queue de la comète où j'ai gagné  
mon bacille heureux et doctoral,  
voilà qu'auditeur brûlant, le terre, la soleil et le lune,  
incognito je traverse le cimetière,  
prends à gauche, fendant

l'herbe de deux hendécasyllabes,  
années de tombe, litres d'infini,  
encre, plume, briques et pardons.

*24 sept. 1937*

## VIENT DE PASSER CELUI QUI VIENDRA...

Vient de passer celui qui viendra  
proscrit, s'asseoir sur mon triple développement ;  
vient de passer criminellement.

Vient de s'asseoir plus près,  
à un corps de distance de mon âme,  
lui qui, sur un âne, vint m'amaigrir ;  
vient de s'asseoir debout, livide.

Vient de me donner l'accompli,  
la chaleur du feu et le pronom immense  
que l'animal couve sous sa queue.

Il vient  
de m'exprimer son doute sur des hypothèses lointaines  
que du regard, il éloigne plus encore.

Il vient de rendre au bien les honneurs qui lui reviennent en  
vertu de l'infâme pachiderme,  
de ce qui est rêvé en moi et tué en lui.

Il vient de me poser (il n'y a point de première)  
sa seconde affliction en pleines côtes  
et sa troisième sueur en pleine larme.

Il vient de passer sans être venu.

*12 nov. 1937*

## LA ROUE DE L’AFFAMÉ...

D’entre mes propres dents fumant je jaillis,  
vociférant, luttant, baissant ma culotte...  
Vide mon estomac, vide mon jéjunum,  
la misère d’entre mes dents m’arrache,  
encorné avec un cure-dents par le poignet de la chemise.

Une pierre où m’asseoir,  
n’y en aurait-il pas une pour moi maintenant ?  
Pierre contre laquelle buta la mère qui donna le jour,  
la mère de l’agneau, la cause, la racine,  
n’y en aurait-il pas une, maintenant pour moi ?  
Ne serait-ce que cette autre,  
qui m’a traversé l’âme en se baissant !  
Ne serait-ce que  
la calcaride ou la mauvaise (humble océan)  
ou celle qui ne sert plus à rien, même pas à blesser  
l’homme,  
donnez-moi au moins celle-là !

Au moins celle qu’ils trouvèrent transpercée et seule sur  
une insulte,  
celle-là, donnez-la-moi !  
Au moins la martyrisée, la couronnée, celle sur laquelle ne  
résonne  
qu’une fois le pas des esprits droits.

ou, au moins, cette autre, qu'on lance en courbe digne,  
qui va tomber d'elle-même,  
comme une profession d'authentiques entrailles,  
donnez-moi, au moins celle-là !

Un morceau de pain, n'y en aurait-il pas non plus un  
morceau pour moi ?

Je ne serai jamais plus ce que je dois être,

mais donnez-moi

une pierre où m'asseoir,

mais donnez-moi

je vous en prie, un morceau de pain où m'asseoir,

mais donnez-moi

en espagnol

quelque chose, enfin, à boire, à manger, à vivre, où me  
reposer,

puis je partirai...

Je trouve une forme étrange, c'est ma chemise,

tout abîmée et sale,

et je n'ai plus rien à présent et c'est horrible.

## LA VIE, CETTE VIE...

La vie, cette vie  
me plaisait, son instrument, ces colombes...  
J'aimais les écouter se diriger au loin,  
arriver naturelles, en nombre déterminé,  
et jouer, selon leurs peines, leurs dianes animalières.

Blotti,  
depuis mes épaules j'entends  
leur production calme,  
près des égoûts couper en biais leur treize os  
et enfler le plomb à l'intérieur d'une vieille vis.  
Leurs becs hoccas,  
petites colombes accouplées,  
pauvrides exfoliant leurs foies,  
nièces du nuage... Vie ! Vie ! C'est la vie !

Roucouler leur tradition leur était rouge,  
rouge moral, colombes vigilantes,  
peut-être rouge rouille,  
si elles tombaient alors azurément.

Leur chaîne élémentaire,  
leurs voyages d'individuels oiseaux voyageurs,  
lancèrent une fumée dense,  
peine physique. portique influent

Colombes sautillant, indélébiles  
colombes parfumées,  
qui venaient adverties, advenaient  
par de malheureuses voies digestives  
me raconter leurs affaires phosphoreuses,  
oiseaux conteurs,  
oiseaux transitifs et dignitaires...

Je ne les écouterai jamais plus depuis mes épaules  
osseux, malade, alité,  
exécuter leurs dianes nimalières... Maintenant j'en suis sûr.

## APPLAUDISSEMENTS ET GUITARE

Maintenant, parmi nous, ici,  
viens avec moi, prends ton corps par la main  
et dînons ensemble et passons un instant la vie  
à deux vies et donnons une part à notre mort.  
Maintenant, viens avec moi, fais-moi la faveur  
de te plaindre en mon nom et à la lumière de la nuit  
ténombreuse  
alors que tu prends ton âme par la main  
et que nous fuyons sur la pointe des pieds.

Viens à moi, oui, et à toi, oui,  
à pas de deux, nous voir tous deux à pas impair,  
marquer le pas des adieux.  
Jusqu'à ce que nous revenions ! Jusqu'au retour !  
Jusqu'à ce que nous lisions, ignorants !  
Jusqu'à ce que nous revenions, disons-nous adieu !

Que m'importe les fusils,  
écoute-moi ;  
écoute-moi, que m'importe,  
si la balle circule déjà au rang de ma signature ?  
Que t'importe à toi les balles,  
si le fusil fume déjà dans ton odeur ?  
Aujourd'hui même nous pèserons

dans les bras d'un aveugle notre étoile  
et, quand pour moi tu auras chanté, nous pleurerons.

Aujourd'hui même, belle, par ton pas de deux  
et ta confiance où vint choir mon alarme,  
nous sortirons de nous, deux à deux.  
Jusqu'à ce que nous soyons aveugles !  
Jusqu'à  
ce que nous pleurions de tant revenir !

Aujourd'hui,  
parmi nous, prends  
par la main ton doux personnage  
et dînons ensemble et passons un instant la vie  
à deux vies et donnons une part à notre mort.  
Aujourd'hui, viens avec toi, fais-moi la faveur  
de chanter quelque chose  
et de jouer en ton âme, en battant des mains.  
Jusqu'à ce que nous revenions ! Jusque alors !  
Jusqu'à ce que nous partions, disons-nous adieu !

*8 nov. 1937*

## QUE M'IMPORTE...

Que m'importe, puisque je me fouette avec la ligne  
et crois que le point me suit, au trot ?

Que m'importe, puisque j'ai posé  
sur mes épaules un œuf en place de manteau ?

Que m'importe, puisque je vis ?  
Que m'importe, puisque je meurs ?

Que m'importe, puisque j'ai des yeux ?  
Que m'importe, puisque j'ai une âme ?

Que m'importe, puisqu'en moi s'achève mon prochain  
et que sur ma joue commence la liste du vent ?

Que m'a importé, puisque je compte deux larmes,  
que je sanglote de la terre et suspends l'horizon ?

Que m'a importé, puisque je pleure de ne pas pouvoir  
pleurer  
et ris du peu que j'ai ri ?

Que m'importe, puisque je ne vis ni ne meurs ?

*30 oct. 1937*

## ÉCOUTE TA MASSE, TA COMÈTE...

Ecoute ta masse, ta comète, écoute-les ; ne gémiss pas  
par cœur, cétacé très grave ;  
écoute la tunique où tu es endormi,  
écoute ta nudité, maîtresse du sommeil.

Narre-toi, en t'agrippant  
à la queue du feu et aux cornes  
où la crinière achève son horrible course ;  
brise-toi, mais en cercles ;  
rassemble-toi, mais en colonnes courbes ;  
décris-toi atmosphérique, être de fumée,  
à pas redoublés de squelette.

La mort ? Oppose-lui ta vêtue !  
La vie ? Oppose-lui un morceau de ta mort !  
Brute bienheureuse, pense ;  
dieu malheureux, ôte ton front.  
Nous parlerons, ensuite.

*29 oct. 1937*

## ET SI APRÈS TANT DE PAROLES...

Et si après tant de paroles,  
la parole ne survit plus !  
Si après les ailes des oiseaux  
ne survit plus l'oiseau qui se pose !  
Mieux vaudrait, en vérité,  
qu'ils emportent le tout et qu'on en finisse !

Etre né pour vivre de sa mort !  
S'élançer du ciel vers la terre  
à travers ses propres échecs  
et guetter le moment pour éteindre de son ombre la  
ténèbre !  
Mieux vaudrait, franchement,  
qu'ils emportent le tout et puis, ouste !...

Et si après tant d'histoires, nous succombons,  
non sous l'éternité  
mais sous les choses les plus simples — rester  
chez soi ou se mettre à réfléchir !  
Et si l'on découvre alors,  
brusquement, que l'on vit,  
à en juger par la hauteur des astres,  
par le peigne et les taches sur le mouchoir !  
Mieux vaudrait, en vérité,  
qu'ils emportent le tout, mais vite !

On dira que nous avons,  
au fond d'un œil, beaucoup de peine  
et dans l'autre, beaucoup de peine  
et dans les deux, quand ils regardent, beaucoup de peine...  
Alors... Bien sûr !... Alors... Pas un mot !

PARIS, OCTOBRE 1936

De tout cela je suis le seul qui parte.  
De cette banque je m'en vais, de mon pantalon,  
de ma grande situation, de mes actions,  
de mon numéro fendu de part en part,  
de tout cela je suis le seul qui parte.

Des Champs-Élysées ou du tournant  
de l'étrange ruelle de la Lune,  
s'en va mon décès, part mon berceau,  
et, entourée de gens, seule, libre  
ma ressemblance humaine se retourne  
et renvoie ses ombres une à une.

Et je m'éloigne de tout, parce que tout  
demeure pour plaider l'alibi :  
mon soulier, sa boutonnière, la boue même  
et jusqu'au pli du coude  
de ma propre chemise boutonnée.

## AU REVOIR RAPPELANT UN ADIEU

Enfin, après tout, finalement,  
je retourne, suis revenu et m'achève et vous gémiss, vous  
donnant

la clef, mon chapeau, ce petit mot pour tous.  
A l'extrémité de la clef est le métal dont nous apprîmes  
à dédorner l'or, et au bout  
de mon chapeau, ce pauvre cerveau mal peigné,  
et, dernier verre de fumée, dans son rôle dramatique,  
ce songe pratique de l'âme qui gît.

Adieu, frères saints-pierres,  
héraclites, érasmes, spinozas !  
Adieu, tristes évêques bolcheviques !  
Adieu, gouverneurs en désordre !  
Adieu, vin qui es dans l'eau en tant que vin !  
Adieu, alcool qui es dans la pluie !

Adieu aussi, me dis-je à moi-même,  
adieu, envol formel des milligrammes !  
Encore adieu, de la même façon,  
froid du froid et froid du chaud !  
Enfin, après tout, finalement, la logique,  
les limites du feu,  
l'au revoir rappelant cet adieu.

*12 oct. 1937*

## NE ME DITES RIEN...

Ne me dites rien,  
que l'on peut tuer parfaitement,  
puisqu'en suant à grosses gouttes  
on fait ce qu'on peut, ne me dites...

Nous nous reverrons, messieurs, avec des pommes ;  
la créature passera en retard,  
l'expression d'Aristote armée  
de grands cœurs de madrier,  
celle d'Héraclite greffée sur celle de Marx,  
celle du doux tintant rugueusement...  
Voilà ce que ma gorge savait raconter :  
on peut tuer parfaitement.

Messieurs,  
gentlemen, nous nous reverrons sans paquets ;  
à ce jour j'exige, j'exigerai de ma maigreur  
l'accent du jour, qui,  
à ce que je vois, m'attendait déjà dans ma couche.  
Et j'exige du chapeau la malheureuse analogie du souvenir,  
puisque, parfois, j'assume avec succès mon immensité  
regrettée,  
puisque, parfois, je me noie dans la voix de mon voisin  
et souffre  
comptant les années en maïs,  
brossant mon vêtement au son d'un cadavre  
ou d'un ivrogne assis dans mon cercueil...

EN SOMME,  
JE N'AI RIEN POUR EXPRIMER MA VIE...

En somme, je n'ai rien pour exprimer ma vie, sinon ma mort.

Et, après tout, au bout de la nature échelonnée et du moineau en bloc, je m'endors, main dans la main avec mon ombre.

Et, en descendant de l'acte vénérable et de l'autre gémississement, je me repose en pensant à la marche impassible du temps.

Alors, pourquoi la corde, si l'air est si simple ?

Pourquoi la chaîne, si le fer n'existe que pour soi ?

César Vallejo, l'accent avec lequel tu aimes, le verbe avec lequel tu écris, la brise avec laquelle tu écoutes, ne te connaissent que par ta gorge.

César Vallejo, prosterne-toi, donc, avec un orgueil indistinct, avec une chambre nuptiale aux aspics ornementaux et aux échecs hexagonaux.

Restitue-toi à la ruche corporelle, à la beauté ; parfume les bouchons fleuris, ferme les deux grottes au furieux anthropoïde ; répare, pour finir, ton cerf antipathique ; fais-toi de la peine.

Il n'y a rien de plus dense que la haine dans la voix passive, ni de misère plus misérable que l'amour !

Je ne peux plus avancer, sinon sur deux harpes !

Tu ne me connais plus, sinon parce que je te suis dédaigneusement instrumental !

Tu ne me donnes plus de vers, sinon brefs !

Tant je t'empêche, que bien peu tu t'apprêtes !

Je ne transporte plus de timides et féroces légumes ! car l'affection qui de nuit se rompt dans mes bronches, l'apportèrent de jour d'occultes doyens et, si blafard je me réveille, c'est à cause de mon travail ; et, si rouge je m'endors, c'est à cause de mon ouvrier. Cela explique, également, ma lassitude et mes dépouilles, mes oncles célèbres. Cela explique, pour finir, cette larme que je lève au bonheur des hommes.

César Vallejo, sachant que prisonnier j'avance,  
sachant que tu es né libre,

le retard de tes parents

ressemble fort à un mensonge !

Quelle poisse terrible et superbe !

César Vallejo, je t'exècre avec tendresse !

*25 nov. 1937*

## LES MISÉRABLES

Le jour va revenir ; remonte  
le ressort de ton bras, cherche-toi  
sous le matelas, fais halte  
en ta tête, pour marcher droit.  
Le jour va revenir, mets ta veste.

Le jour va revenir ; empoigne  
tes tripes à pleines mains, réfléchis  
avant de méditer, car c'est horrible  
quand le malheur vous tombe dessus  
et qu'à fond, creuse, vous tombe la dent.

Il faudrait que tu manges, et pourtant je me dis,  
n'aie pas de peine ; avoir de la peine,  
sangloter devant sa tombe : ce n'est pas pour les pauvres ;  
reprise-toi, souviens-toi,  
aie confiance en ton fil blanc, fume, ménage  
ta chaîne et garde-la derrière ton portrait.  
Le jour va revenir, mets ton âme.

Le jour va revenir ; on bouge,  
dans l'hôtel on a ouvert un œil,  
on le fouette, on le cogne contre ton miroir...

Tu trembles ? C'est le vieil état du front  
et la nation récente de l'estomac.  
On ronfle encore... L'univers entier emporté par ce  
ronflement !  
Et les pores de ta peau qui le jugent : comment sont-ils !  
Et tous ces deux, et toi si seul !  
Le jour va revenir, mets ton rêve.

Le jour va revenir, je le répète  
par l'organe oral de ton silence  
et il est grand temps de prendre à gauche avec la faim  
et de prendre à droite avec la soif ; de toute façon,  
abstiens-toi d'être pauvre avec les riches,  
attise  
ton froid, car s'intègre en lui ma chaleur, victime chère.  
Et le jour va revenir, mets ton corps.

Le jour va revenir ;  
la matinée, la mer, le météore, courent  
après ta fatigue, avec des drapeaux,  
et, piétinant ton orgueil, les hyènes  
rythment leurs pas sur ceux de l'âne,  
la boulangère pense à toi,  
le boucher pense à toi, palpant  
la hache où sont captifs  
et l'acier et le fer et le métal ; n'oublie jamais :  
pendant la messe, point n'est d'amis.  
Le jour va revenir, mets ton soleil.

Le jour revient ; double  
ton haleine, triple  
ta bonté rancunière  
et bouscule ta peur, ta liaison, ton emphase,

car, comme ton entre-jambes le laisse deviner et le mal étant  
hélas immortel,  
tu as rêvé cette nuit que tu vivais  
de rien et mourais de tout...

## L'ACCENT PEND A MON SOULIER...

L'accent pend à mon soulier ;  
je l'entends parfaitement  
succomber, briller, se courber sous forme d'ambre  
et pendre, colorant, néfaste.  
Donc, je suis trop grand,  
des juges me voient d'un arbre,  
me voient avec leurs dos aller de face,  
pénétrer dans mon marteau,  
m'arrêter pour regarder une fillette  
et, hausser les épaules au pied d'un urinoire.

Personne sûrement n'est à mon côté,  
peu m'importe, je n'en ai pas besoin ;  
ils ont sûrement dit que je m'en aille ;  
je le sens clairement.

Taille cruelle que celle de la prière !  
humiliation, fulguration forêt profonde !  
Je suis trop grand, brume élastique,  
rapidité au-dessus et depuis et côte à côte.  
Imperturbable ! Imperturbable ! Puis retentissent,  
plus tard, de fatidiques téléphones.  
C'est l'accent ; c'est lui.

*12 sept. 1937*

## LA POINTE DE L'HOMME...

La pointe de l'homme,  
la petite honte de se rétrécir  
après avoir fumé sa cendre universelle ;  
pointe se livrant en escargots secrets,  
pointe à laquelle on se cramponne avec des gants,  
pointe en lundi bridé par six mors,  
pointe venant de sortir écouter son âme.

Autrement,  
les soldats furent une pluie fine,  
mais ni poudre carrée, au retour de leurs vaillantes folies,  
ni bananes létales ; à peine  
un peu de favori sur la silhouette.  
Autrement, beaux-parents voyageurs,  
beaux-frères en mission sonore,  
beaux-fils par la voie très ingrate du caoutchouc,  
toute la grâce chevaline en marche  
pour étinceler de tous ses feux !

Oh penser géométrique en transparence !  
Oh ne pas mourir marébasement  
d'une telle majesté parfumée et violente !  
Oh ne pas chanter ; tout juste  
écrire et écrire avec un bâtonnet  
ou avec le tranchant de l'oreille inquiète !

Accord de crayon, tympan très solide,  
dindingdongdinement en moitiés robustes  
et manger par cœur de la bonne chair,  
jambon, faute de chair,  
et, morceau de fromage avec vers femelles,  
vers mâles et vers morts.

*14 sept. 1937*

## O, BOUTEILLE SANS VIN!...

O! bouteille sans vin! ô, vin, veuf de cette bouteille!  
Tard quand l'aurore de l'après-midi  
flamba funestement en cinq esprits.  
Veuvage sans pain ni crasse, s'achevant en d'horribles  
    métalloïdes  
et finissant en d'orales cellules.

Oh! toujours ne jamais rencontrer le jamais d'un tel  
    toujours!  
Oh! mes chers amis, tromperie cruelle,  
partiale, pénétrant notre tronqué,  
volatile, jeucatore désespoir!

Sublime, basse perfection du porc,  
palpe ma mélancolie générale!  
Herminette en songes résonnant,  
herminette  
fruste, inférieure, vendue, licite, voleuse,  
descends et palpe ce qu'étaient mes idées!

Toi et lui et eux et tous,  
cependant,  
s'engouffrent en même temps dans ma chemise,  
dans les épaules bois, les fémurs, baguettes ;  
toi, particulièrement,

m'ayant influencé ;  
lui, futile, rouge, avec argent  
eux, faux bourdons fainéants à l'aile d'un autre poids.

O, bouteille sans vin ! O, vin veuf de cette bouteille !

*16 sept. 1937*

## A LA FIN, UNE MONTAGNE...

A la fin, une montagne  
derrière la côte ; à la fin, un nimbe fumant  
autour durant un visage fixe.

Montagne en l'honneur du puits,  
sur des veines d'argent gratuit d'or.

C'est la frange à laquelle elles s'accrochent,  
certaines de leurs tons d'été,  
celles qui étaient de larges valvules défuntes ;  
le cadre taciturne de cet élan  
naturel, de cet auguste coup de pied,  
de cette peau, de cet intrinsèque, scintillement  
digital, où tout entier je suis, lubrique.

Travaux sur un pied, mèche de soufre,  
or d'argent et argent fait d'argent  
et ma mort, ma profondeur, ma butte.

Passer  
serré dans mes bras,  
me découvrir après ou avant le bouchon !  
Montagne qui tant de fois fait sourdre  
une prière, prose fluviale de plaines larmes ;  
montagne basse, construite de marches suppliantes

et, plus loin, de tours torrentielles ;  
brouillard entre le jour et l'alcool du jour,  
chère verdure de choux, ânes tièdes  
complémentaires, bâtons et morceaux de bois ;  
veines de gratuit argent d'or.

*19 sept. 1937*

## MA POITRINE VEUT ET NE VEUT PAS...

Ma poitrine veut et ne veut pas sa couleur,  
j'en parcours les brusques voies, je pleure avec  
un bâton,  
j'essaye d'être heureux, je pleure dans ma main,  
je me souviens, j'écris  
et rive une larme à ma pommette.

Le mal veut son rouge, le bien son rouge rougi  
par la hache étonnée,  
par le trot de l'aile volant à pied,  
et l'homme ne veut pas, sensiblement,  
il ne veut pas cela ;  
il ne veut pas être couché  
dans son âme, dans la tempe des battements de la haste,  
le bimane, le très bête, le très philosophe.

Ainsi, je ne suis presque pas, je tombe  
depuis la charrue dans laquelle je secours mon âme  
et toute proportion gardée j'en arriverais presque à me  
louer.

Savoir pourquoi ce molosse possède la vie,  
pourquoi je pleure, pourquoi,  
ensourcilé, malhabile, velléitaire, je suis né  
en hurlant ;  
le savoir, le comprendre

au son d'un alphabet compétent,  
serait passer pour un ingrat.

Et non ! Non ! Non ! Ruse, ornement !  
Angoisse, oui avec un oui frénétique et ferme,  
coriace, rapace, il veut et ne veut pas, ciel et oiseau ;  
angoisse, oui, de toute ma braguette.  
Conflit entre deux pleurs, vol d'une seule chance,  
voie indolore sur laquelle je souffre en galoches  
de la vitesse aveuglément.

*22 sept. 1937*

LA PAIX, LA GAIPE,  
LE TALON, LES VERSANTS...

La paix, la gaipe, le talon, les versants,  
le mort, les décilitres, le hibou,  
les lieux, la teigne, les sarcophages, le verre, les brunettes,  
l'ignorance, la marmite, l'enfant de cœur,  
les gouttes, l'oubli,  
la puissance, les cousins, les archanges, l'aiguille,  
les curés, l'ébène, l'affront,  
la partie, le type, la stupeur, l'âme...

Ductile, safrané, externe, net,  
portatif, treize, ensanglanté,  
photographiées, prêtes, tuméfiées,  
connexes, longues, enrubannées, perfides...

Brûlant, comparant,  
vivant, se déchaînant,  
frappant, analysant, entendant, frémissant,  
mourant, se nourrissant, se situant, pleurant...

Ensuite, ceux-ci, ici,  
ensuite, dessus,  
peut-être, pendant que, en arrière, tant, tellement jamais,  
dessous, éventuellement, loin,  
toujours, cela, demain, combien.  
combien !...

L'horrible, le somptuaire, le très lent,  
l'auguste, l'infructueux,  
le funeste, le crispant, l'humide, le fatal,  
le tout, le très pur, l'obscur,  
l'acerbe, le satanique, la tactile, le profond...

*25 sept. 1937*

## TRANSI, SALOMONIQUE, DÉCENT...

Transi, salomonique, décent,  
il hululait ; composé, préoccupé, cadavérique, parjure,  
il allait, retournait, répondait ; osait,  
fatidique, écarlate, irrésistible.

En société, en verre, en poussière, en houille,  
il partit ; vacilla, à vrai dire ; fulgura,  
tourna, en acquiesçant ;  
en velours, en larmes, se retira.

Se souvenir ? Insister ? Aller ? Pardonner ?  
Taciturne, il finirait  
allongé, âpre, hébété, mural ;  
il conjecturait de s'imprimer, de se confondre, de mourir.

Inattaquablement, impunément,  
noirement, il flairera, comprendra ;  
se vêtira oralement ;  
ira incertainement, prendra peur, oubliera.

*26 sept. 1937*

## EH BIEN ? LE MÉTALLOÏDE BLAFARD...

Eh bien ? Le métalloïde blafard te guérit-il ?  
Les métalloïdes incendiaires, civiques,  
inclinés sur le fleuve atroce de la poussière ?

Esclave, c'est déjà l'heure circulaire  
où dans les deux oreillettes se forment  
des anneaux gutturaux, coulants, quaternaires.

Monsieur esclave, dans la matinée tragique  
on voit, enfin,  
le buste de ton tremblant ronflement,  
on voit tes souffrances à cheval,  
passe le bon organe, avec ses trois anses intestinales,  
je feuillette, mois après mois, ta monocorde chevelure,  
ta belle-mère pleure  
faisant de ses doigts des petits os,  
ton âme s'incline avec passion en te voyant  
et ta tempe, un moment, marque le pas.

Et la poule dépose son infini, un à un ;  
la terre belle jaillit des syllabes fumantes,  
tu te portraitures debout à côté de ton frère,  
tonne la couleur obscure sous le lit  
et courent et s'entrechoquent les poulpes.

Monsieur esclave, eh bien ?  
Les métalloïdes œuvrent-ils dans ton angoisse ?

*25 sept. 1937*

## BAFOUÉ, ACCLIMATÉ AU BIEN, MORBIDE...

Bafoué, acclimaté au bien, morbide, embrasé,  
je plie le cap charnel et joue aux cartes,  
où les destinées finissent en mouches,  
où j'ai mangé et bu ce qui me ruine.

Adarme monumental,  
cercueil numéral, ceux de mon péché,  
de mon péché, quand je tombe hautement,  
bruyamment, violacément.

Au fond, c'est l'heure,  
alors, de geindre avec toute la hache  
et c'est alors l'année du sanglot,  
le jour de la cheville,  
la nuit du flanc, le siècle du souffle.  
Qualités stériles, satans monotones,  
bondissent du flanc,  
du flanc de ma jument suppléante ;  
mais, comme j'ai pensé là où j'ai mangé !  
Mais comme j'ai bu où j'ai pleuré !

Ainsi va la vie, voilà  
la vie, là-bas, derrière  
l'infini ; ainsi, spontanément,  
devant la tempe législative.

Ainsi la corde gît au pied du violon,  
quand ils parlèrent de l'air, à grands cris, quand  
ils parlèrent très lentement de l'éclair.  
Ainsi la mauvaise cause se plie, nous allons  
trois par trois vers l'unité ; ainsi  
on joue aux cartes  
et ceux qui s'éloignent sortent à ma rencontre,  
les destinées finissent en bactéries  
et l'on doit tout à tous.

*7 oct. 1937*

## ALFONSO : TU M'OBSERVES, JE LE VOIS...

Alfonso : tu m' observes, je le vois,  
depuis le plan implacable où habitent  
les toujours linéaires, linéaires les jamais.  
(Cette nuit, tu as dormi, entre ton rêve  
et mon rêve, dans la calle Ribouté)  
Ostensiblement  
ton inoubliable métis écoute marcher  
dans Paris, écoute ton silence au téléphone  
et dans le fil de fer touche à ton dernier acte  
prendre du poids, à la santé de  
la profondeur, de moi, de toi.

Moi toujours  
j'achète « *du vin, du lait, comptant les sous* »  
sous mon manteau, pour que mon âme ne me voie pas,  
sous ce manteau-là, cher Alfonso,  
et sous le rai simple de la tempe composée ;  
je souffre encore, et toi, jamais plus, mon frère !  
(On m'a dit que dans tes siècles de douleur,  
être aimé,  
étant aimé,  
tu faisais des zéros de bois. C'est vrai ?)

Dans la « *boîte de nuit* », où tu jouais des tangos,  
ta créature indignée en jouant son cœur,

par toi escortée en pleurant  
pour toi-même et pour ton excessive ressemblance avec ton  
ombre,  
*monsieur Fourgat*, le patron, a vieilli.  
Le lui dire ? Le lui raconter ? C'est tout,  
Alfonso ; cela, plus jamais !

L'hôtel des Ecoles fonctionne toujours  
et on achète encore des mandarins ;  
mais moi je souffre, comme je te dis,  
doucement, me rappelant  
ce que nous avons souffert tous deux, notre mort à tous  
deux,  
dans l'ouverture de la double tombe,  
de cette autre tombe avec ton être,  
et de celle d'acajou avec ton étant ;  
je souffre, en buvant un verre de toi, Silva,  
un verre pour se sentir bien, comme on disait,  
après, nous verrons bien ce qui arrivera...  
Parmi trois, c'est celui-là l'autre toast,  
taciturne, différent  
en vin, en monde, en verre, celui que nous avons porté  
au corps plus d'une fois,  
à la pensée moins d'une.  
Aujourd'hui c'est très différent ;  
aujourd'hui je souffre doucement, amèrement,  
je bois ton sang quant au Christ le dur,  
je mange ton os quant au Christ le doux,  
parce que je t'aime, deux à deux, Alfonso,  
et je pourrais presque ajouter, à jamais.

9 oct. 1937

## FAUX PAS ENTRE DEUX ÉTOILES

Il y a des gens si malheureux, qu'ils n'ont même pas  
de corps ; cheveux quantitatifs,  
descend, par pouce, le génial chagrin ;  
mode, en haut ;  
ne me cherche pas, la molaire de l'oubli,  
ils semblent sortir de l'air, additionner mentalement des  
souples, entendre  
contre leurs palais de clairs coups de fouet !

Ils quittent leur peau, grattant le sarcophage où ils naissent  
et remontent leur mort d'heure en heure  
et tombent, tout au long de leur alphabet glacé, jusqu'à  
terre.

Malheur au tellement ! Malheur au si peu ! Malheur à eux !  
Malheur à ma chambre, quand je les écoute avec des  
lunettes !  
Malheur à mon thorax, lorsqu'ils achètent des vêtements !  
Malheur à ma crasse blanche, en leur lie solidaire.

Aimées soient les grandes-oreilles-dupont,  
aimées les personnes qui s'assoient,  
aimé l'inconnu et sa femme,  
mon semblable avec manches, col et yeux !

Aimé soit celui qui a des punaises,  
celui qui sous la pluie porte un soulier percé,  
celui qui veille le cadavre d'un pain avec deux allumettes,  
celui qui se coince un doigt dans une porte,  
celui qui n'a pas d'anniversaire,  
celui qui a perdu son ombre dans un incendie,  
l'animal, celui qui ressemble à un perroquet,  
celui qui ressemble à un homme, le pauvre riche,  
le vrai miséreux, le pauvre pauvre !

Aimé soit  
celui qui a faim ou soif, mais qui n'a pas  
de faim pour rassasier toute sa soif,  
ni de soif pour rassasier toutes ses faims !

Aimé soit celui qui travaille à la journée, au mois, à  
l'heure,  
celui qui transpire de peine ou de honte,  
celui qui va au cinéma, guidé par ses mains,  
celui qui paie avec ce qui lui manque,  
celui qui dort sur le dos,  
celui qui ne se souvient plus de son enfance ; aimé soit  
le chauve sans chapeau,  
le juste sans épines,  
le voleur sans roses,  
celui qui porte une montre et a vu Dieu,  
celui qui a de l'honneur et ne meurt pas !

Aimé soit l'enfant, qui tombe et pleure encore  
et l'homme qui est tombé et ne pleure plus !

Malheur au tellement ! Malheur au si peu ! Malheur à eux !

*11 oct. 1937*

## PEUT-ÊTRE, SUIS-JE UN AUTRE...

Peut-être, suis-je un autre ; cheminant, à l'aube, un autre  
qui chemine  
autour d'un long disque, un disque élastique :  
un mortel, figuratif, audacieux diaphragme.  
Peut-être, me rappelé-je, en attendant j'annote des  
marbres  
où index écarlate, où paillasse d'airain,  
un renard absent, bâtard, très irrité.  
Peut-être homme, à la fin,  
le dos oint de miséricorde indigo,  
peut-être, me disé-je qu'ailleurs il n'y a plus rien.

La mer me donne le disque, en le rapportant,  
avec un certain bord sec, à ma gorge ;  
rien en vérité n'est plus acide, plus doux, plus kantien !  
Mais de sueur autrui, mais de sérum  
ou une tempête de douceur,  
en tombant ou en montant de ça jamais !

Renversé, poli, je m'exhume,  
tuméfiée la mixture dans laquelle je pénètre par à-coups,  
sans jambes, sans boue adulte, ni armes,  
une aiguille enracinée dans le grand atome...  
Non ! Jamais ! Jamais hier ! Jamais après !

Et de là ce tubercule satanique,  
cette molaire morale de plésiosaure  
et ces soupçons posthumes,  
cet index, ce lit, ces billets.

*21 oct. 1937*

## LE LIVRE DE LA NATURE

Professeur de sanglot — ai-je dit à un arbre —  
bâton de mercure, tilleul  
gazouilleur, au bord de la Marne, un bon élève  
lit dans ton jeu de cartes, dans tes feuilles mortes,  
entre l'eau évidente et le soleil factice,  
son trois de cœur, sa reine de carreau.

Recteur des chapitres du ciel,  
de la mouche ardente, du calme manuel qui est celui des  
ânes ;  
recteur de l'ignorance profonde, un mauvais élève  
lit dans ton jeu de cartes, dans tes feuilles mortes,  
la faim de raison qui le rend fou  
et la soif de démence qui l'égaré.

Technicien en cris, arbre conscient, fort,  
fluvial, double, solaire, double, fanatique,  
connaisseur, en roses cardinales, totalement  
noyé, jusqu'à faire saigner, en aiguillons, un élève  
lisant dans ton jeu de cartes, dans tes feuilles mortes,  
son roi précose, tellurique, volcanique, de pique.

O professeur, d'avoir tant ignoré !  
O recteur, d'avoir tant tremblé dans l'air !  
O technicien, de t'être tant incliné !  
O tilleul ! O bâton gazouillant près de la Marne !

*21 oct. 1937*

J'AI TERRIBLEMENT PEUR  
D'ÊTRE CET ANIMAL...

J'ai terriblement peur d'être cet animal  
de blanche neige, qui soutint père  
et mère, de sa seule circulation veineuse  
et qui, ce jour splendide, solaire et archiépiscopal,  
jour qui représente ainsi la nuit,  
linéairement  
empêche l'animal d'être content, de respirer  
de se transformer et d'être riche.

J'aurais grand-peine  
d'être mâle à ce point.  
Une sottise, une prémisse fertile  
dont le joug occasionnel fait succomber  
le *gonce* spirituel de ma ceinture.  
Une sottise... Entre-temps,  
c'est comme ça, en deça de la tête de Dieu,  
sur la table de Locke, de Bacon, sur le cou livide  
de la bête, sur le groin de l'âme.

Et, en toute logique aromatique,  
j'ai cette peur pratique, ce jour  
splendide, lunaire, d'être celui-là, celui-là peut-être,  
dont le nez flaire le sol le mort  
la sottise vive et la sottise morte.

Oh se vautrer, perdurer, tousser, se ceindre,  
ceindre la doctrine, la tempe, d'une épaule à l'autre,  
s'éloigner, pleurer, lui donner pour huit  
ou pour sept ou pour six, pour cinq ou lui donner  
pour la vie qui possède trois puissances.

*22 oct. 1937*

## MARCHE NUPTIALE

A la tête de mes propres actes,  
couronne en mains, bataillons de dieux,  
le signe négatif au cou, atroces  
le phosphore et la hâte, stupéfaits  
l'âme et le courage, à deux impacts

au pied du regard ; criant ;  
les limites, dynamiques, féroces ;  
ravalant mes pleurs inexacts,

m'enflammerai, s'enflammera ma fourmi,  
s'enflammant ma clef, la plainte  
où j'ai perdu la raison de ma trace.

Puis, faisant de l'atome un épi,  
j'enflammerai mes faucilles à ses pieds  
et l'épi enfin sera l'épi.

*22 oct. 1937*

## LA COLÈRE QUI BRISE L'HOMME...

La colère qui brise l'homme en enfants,  
qui brise l'enfant en oiseaux égaux,  
et l'oiseau, plus tard, en petits œufs ;  
la colère du pauvre  
possède une huile contre deux vinaigres.

La colère qui brise l'arbre en feuilles,  
la feuille en boutons inégaux  
et le bouton, en rainures télescopiques ;  
la colère du pauvre  
possède deux fleuves contre des milliers de mers.

La colère qui brise le bien en doutes,  
le doute, en trois arcs semblables  
et l'arc, ensuite, en tombes imprévues ;  
la colère du pauvre  
possède un acier contre deux poignards.

La colère qui brise l'âme en corps,  
le corps en organes dissemblables  
et l'organe, en octaves pensées ;  
la colère du pauvre  
possède un feu central contre deux cratères.

*26 oct. 1937*

## UN HOMME PASSE, UN PAIN SUR L'ÉPAULE...

Un homme passe, un pain sur l'épaule ;  
vais-je écrire, après, sur mon double ?

Un autre s'assied, se gratte, extrait un pou de son aisselle,  
le tue ;  
avec quel courage parler de la psychanalyse ?

Un autre est entré dans ma poitrine, un bâton à la main ;  
Et vous voulez que je parle de Socrate au médecin ?

Un boiteux passe donnant le bras à un enfant ;  
vais-je, après ça, lire André Breton ?

Un autre tremble de froid, tousse, crache le sang ;  
Sera-t-il jamais possible d'évoquer le Moi profond ?

Un autre cherche des os dans la boue, des épiluchures ;  
Comment disserter, ensuite, sur l'infini ?

Un maçon tombe d'un toit, meurt et ne déjeune plus ;  
Renouveler, alors, le trope, la métaphore ?

Un commerçant vole un gramme à un client ;  
Parler, ensuite, de la quatrième dimension ?

Un banquier falsifie son bilan ;  
Quel visage prendre pour pleurer au théâtre ?

Un paria dort, un pied dans le dos ;  
Parler, après, à quelqu'un de Picasso ?

Quelqu'un suit un enterrement en sanglotant ;  
Comment, dès lors, entrer à l'Académie ?

Quelqu'un nettoie un fusil dans sa cuisine ;  
Avec quel courage parler de l'au-delà ?

Quelqu'un passe en comptant sur ses doigts ;  
Comment parler du non-*moi* sans pousser un cri ?

*8 nov. 1937*

AUJOURD'HUI  
UNE ÉCHARDE L'A PÉNÉTRÉE...

Aujourd'hui une écharde l'a pénétrée.  
Aujourd'hui une écharde l'a pénétrée au plus près, en lui  
donnant  
au plus près, dure, dans sa façon  
d'être et sa monnaie déjà célèbre.  
La chance l'a fait souffrir,  
tout ;  
La porte l'a fait souffrir,  
la ceinture l'a fait souffrir, lui a donné  
soif, affliction  
et soif du verre mais non du vin.  
Aujourd'hui, en cachette, la grande fumée de son dogme  
a jailli de la pauvre voisine de l'air ;  
aujourd'hui une écharde l'a pénétrée.

L'immensité la poursuit  
à distance superficielle, à vaste briquet.  
Aujourd'hui, sur les joues de la pauvre voisine du vent,  
ont jailli nord et orient ;  
aujourd'hui, une écharde l'a pénétrée.

Qui achètera, en ces jours périssables, âpres,  
un petit peu de café au lait,  
et qui, sans elle, la suivra à la trace pour allumer la  
lumière ?

Qui sera, ensuite, samedi, à 7 heures ?  
Tristes sont les écharde qui vous pénètrent  
là,  
exactement là précisément !  
Aujourd'hui une flamme éteinte a pénétré l'oracle  
de la pauvre voisine de voyage ;  
aujourd'hui une écharde l'a pénétrée.

La douleur l'a fait souffrir, la vive douleur,  
la douleur enfant, la douleur épouvantable, lui donnant  
dans les mains  
et lui donnant soif, afflixion  
et soif du verre, mais non du vin.  
La pauvre petite !

*6 nov. 1937*

## L'ÂME QUI SOUFFRIT D'ÊTRE SON CORPS

Tu souffres d'une glande endocrinique, ça se voit,  
ou, peut-être,  
souffres-tu de moi, de ma sagacité dépouillée, tacite.  
Tu souffres du diaphane anthropoïde, là-bas, près,  
où gît la ténébreuse ténèbre.  
Tu retournes le soleil, te cramponnant à ton âme,  
étendant tes jeanbaptistes corporels  
et ajustant ton col ; ça se voit.  
Tu sais ce qui te blesse,  
ce qui te saute à la hanche,  
ce qui par toi glisse avec une corde jusqu'au sol.  
Toi, pauvre homme, tu vis ; ne le nie pas,  
si tu meurs ; ne le nie pas,  
si tu meurs de ton âge, hélas, et de ton époque.  
Et, même si tu pleures, tu bois,  
et, même si tu saignes, tu alimentes ta canine hybride,  
ta bougie triste et tes parties.  
Tu souffres, tu supportes et tu souffres à nouveau horriblement,  
misérable singe,  
jouvenceau de Darwin,  
alguazil qui me guettes, microbe très affreux.  
Et tu le sais si bien,  
que tu l'ignores, éclatant en sanglots.  
Toi, donc, tu es né ; cela

aussi se voit de loin, malheureux et tais-toi,  
et tu supportes la rue que t'a donné le destin  
et tu interrogues ton nombril : où ? comment ?

Mon ami, tu es complètement,  
par-dessus la tête, en cette année trente-huit,  
nicolas ou jacques, tel ou tel autre,  
que tu sois avec toi ou avec ton avorton ou avec m-  
oi  
et captif de ton énorme liberté,  
traîné par ton hercule autonome...  
Mais si tu comptes sur tes doigts jusqu'à deux,  
c'est pire ; ne le nie pas, mon frère.

Non ? Pourquoi oui, mais pourquoi non ?  
Pauvre singe !... Donne-moi la patte !... Non. La main,  
j'ai dit.  
Salut ! Et souffre !

*8 nov. 1937*

## QU'IL AILLE NU, A CRU, LE MILLIONNAIRE !...

Qu'il aille nu, à cru, le millionnaire !  
Malheur à qui édifie son lit de mort sur des trésors !  
Un monde à celui qui salue ;  
un fauteuil à celui qui sème dans le ciel ;  
pleurs à celui qui met un terme à ce qu'il fait, réservant les  
commencements ;  
que marche celui qui porte des éperons ;  
que dure la muraille où ne croît une autre muraille ;  
qu'on donne toute sa misère au miséreux et  
du pain, à celui qui rit ;  
qu'on fasse échouer les triomphes et mourir les médecins ;  
qu'il y ait du lait dans le sang ;  
qu'on ajoute une bougie au soleil,  
huit cents à vingt ;  
que l'éternité passe sous les ponts !  
Dédain à celui qui s'habille,  
que les pieds se couronnent de mains, qu'ils tiennent dans  
leur pointure ;  
que ma personne tout contre moi s'asseye !  
Que pleurer soit pour avoir tenu dans ce ventre,  
bénédictio à celui qui dans l'air regarde l'air,  
force années de clou au coup de marteau ;  
que celui qui est nu se dénude,  
que la cape se mette en pantalon,  
que le cuivre étincelle aux dépens de ses lames,

magesté à celui qui tombe de l'argile dans l'univers,  
que pleurent les bouches, que gémissent les regards,  
qu'on interdise à l'acier de perdurer,  
du fil aux horizons portatifs,  
douze villes au sentier de pierre,  
sphère à celui qui joue avec son ombre ;  
jour d'une heure, aux époux ;  
mère à la charrue en l'honneur du sol,  
qu'on scelle d'un double sceau les liquides,  
que la bouchée fasse appel,  
que les descendants soient,  
que la caille soit,  
que la rangée du peuplier et de l'arbre soit ;  
que triomphent, à l'encontre du cercle, la mer de son fils  
et le sanglot du cheveu blanc ;  
laissez les aspics, messieurs les hommes,  
sillonnez la flamme avec les sept bûches,  
vivez,  
que s'élève la hauteur,  
que plus profond descende la profondeur,  
que l'onde conduise son impulsion rapide,  
que réussisse la trêve de la voûte !  
Mourons,  
lavez votre squelette chaque jour ;  
faites comme si je n'existais pas,  
un oiseau boiteux au despote et à son âme ;  
une tache épouvantable à celui qui va seul ;  
des moineaux à l'astronome, au moineau, à l'aviateur !  
Pleuvez, ensoleillez,  
surveillez Jupiter, le voleur d'idoles d'or,  
recopiez votre écriture sur trois cahiers,  
apprenez des conjoints quand ils parlent, et  
des solitaires, quand ils se taisent ;  
donnez à manger aux fiancés,

donnez à boire au diable dans vos mains,  
luttez pour la justice avec la nuque,  
soyez votre égal,  
que s'accomplisse le chêne,  
que s'accomplisse le léopard entre deux chênes,  
existons,  
soyons,  
sentez comme l'eau navigue sur les océans,  
nourrissez-vous,  
que l'on conçoive l'erreur, puisque je pleure,  
que l'on accepte, tant qu'ils grimpent au rocher, les chèvres  
et leurs petits ;  
faites perdre à Dieu l'habitude d'être un homme,  
croissez... !  
On m'appelle. Je reviens.

*19 nov. 1937*

VIENDRAIT LE MAUVAIS,  
UN TRONC SUR L'ÉPAULE...

Viendrait le mauvais, un tronc sur l'épaule,  
et le bon, accompagner le mauvais dans sa marche ;  
le sermon dirait « oui », la prière « non »  
et le chemin couperait le rocher en deux...

La montagne commencerait par être mont,  
la tige avion, le cèdre timon  
et deux cents attendraient soixante  
et la chair retournerait à ses trois titres...

La neige excéderait dans la notion du feu,  
le cadavre se coucherait pour nous regarder,  
l'étincelle deviendrait tonnerre corpulent  
et les auriens en être-oiseaux...

Manquerait la fosse à côté du fumier,  
le naufrage au fleuve pour glisser,  
prison à l'homme libre, pour l'être,  
et atmosphère au ciel, et fer à l'or...

Les fauves exhiberaient discipline et odeur,  
la colère se farderait de soldatesque,  
et me blesserait le jonc que j'ai appris,  
le mensonge qui m'infecte et me secourt...

Cela arriverait-il ainsi,  
avec quelle main s'éveiller ?  
avec quel pied mourir ?  
avec quoi être pauvre ?  
avec quelle voix se taire ?  
avec combien comprendre, et, d'ailleurs, avec qui ?

Ne pas oublier ni se rappeler  
qu'on a volé la porte de l'avoir trop fermée,  
que je me suis fâché d'avoir si peu souffert,  
que je n'ai plus de bouche à force de penser.

*19 nov. 1937*

## A L'ENVERS DES OISEAUX DE LA MONTAGNE...

A l'envers des oiseaux de la montagne,  
qui se repaissent de la vallée,  
ici, un après-midi,  
ici, emprisonné, métalleux, péremptoire,  
est venu le Sincère avec ses petits-enfants perfides,  
et nous autres sommes restés, car il n'y a  
plus de bois sur la croix de la droite,  
plus de fer sur le clou de la gauche,  
rien qu'une poignée de mains entre gauchers.

Le Sincère est venu, aveugle, avec ses lampes.  
On a vu le Pâle, ici, suffire  
à l'Incarnat ;  
le Grand est né à force d'humilité ;  
la guerre,  
cette tourterelle mienne, jamais nôtre,  
s'esquissa, s'effaça, pondit, on la tua.

L'Ivre a emporté entre ses lèvres un chêne, parce qu'il  
aimait, et une écharde  
de chêne, parce qu'il haïssait ;  
on tressa les crinières des poulains  
et le crin des puissances ;  
les ouvriers chantèrent ; j'étais heureux.

Le Pâle étreignit l'Incarnat  
et l'Ivre, nous salua en se cachant.  
Comme c'était ici et là à la tombée du jour,  
quel autre temps sinon cette petite place !  
quelle année meilleure que ces gens !  
quel moment plus fort que ce siècle !

En fait, je ne parle  
que de ce qui se passe actuellement, et  
de ce qui arrive en Chine et en Espagne, et dans le monde.  
(Walt Whitman avait une poitrine très douce et respirait  
et personne ne sait ce qu'il faisait quand il pleurait dans la  
salle à manger.)

Mais pour en revenir à notre histoire,  
et au vers que j'écrivais, c'est alors  
que je compris que l'homme est mal né  
mal vivant, mal mort, mal moribond,  
et, naturellement,  
le tartuffe sincère se désespère,  
le pâle (c'est le pâle de toujours)  
sera pâle pour quelque chose,  
et l'ivre, entre le sang humain et le lait animal  
perd courage, donne et choisit de s'en aller.

Tout ceci  
s'agite, à l'instant même,  
étrangement, dans mon ventre de mâle.

*20 nov. 1937*

## DOUCEUR POUR DOUCEUR...

Douceur pour douceur se cœur !  
Douceur en grappes, ères de vue,  
en ces jours ouverts, quand je grimpai aux arbres tombés !  
Ainsi à travers ta prière passive,  
marchant entre ton ombre et la grande ténacité de ton  
ombre.

Au-dessous de toi et moi,  
toi et moi, sincèrenemt,  
ton cadenas s'étouffant de clefs,  
moi, montant et transpirant  
et créant l'infini entre tes jambes.  
(L'hôtelier est une bête,  
ses dents, admirables ; je contrôle  
l'ordre pâle de mon âme :  
monsieur, si lointain... pas à pas... adieu, monsieur...)

Je pense beaucoup à tout cela ému, perdurant,  
je pose ta colombe à hauteur de vol  
et, parfois, boitant de bonheur,  
je me repose à l'ombre de cet arbre traîné...

Côte de ma chose,  
douceur que tu caches de ta main en souriant ;  
ta robe noire aujourd'hui tout usée sans doute,

aimée, aimée en masse ;  
si proche de ton genou malade !

Simple à présent je te vois, honteux je te comprends  
en Lettonie, en Allemagne, en Russie, en Belgique, ton  
absent,  
ton absent portatif,  
homme convulsé par la femme tremblant entre ses liens.

Aimée dans la figure de ta traîne irréparable,  
aimée que j'aurais aimée avec des allumettes fleuries,  
*quand on a la vie et la jeunesse,*  
*c'est déjà tellement !*

Quand il n'y aura plus d'espace  
entre ta grandeur et mon dernier projet,  
aimée,  
je reviendrai à ton bas, tu devras m'embrasser,  
descendant par ton bas répété,  
ton absent portatif, dis-lui alors...

## C'EST QUE L'ENDROIT OÙ JE METS...

C'est que l'endroit où je mets  
mon pantalon, est une maison où  
j'enlève ma chemise à haute voix,  
où j'ai un plancher, une âme, une carte de mon Espagne.  
Je parlais à l'instant même  
de moi avec moi, et posais  
sur un petit livre un pain énorme,  
ensuite, j'ai fait le déplacement, j'ai déplacé,  
voulant fredonner un peu, le côté  
droit de la vie vers le côté gauche ;  
plus tard, je me suis lavé en entier, le ventre,  
énergiquement, dignement ;  
je me suis retourné pour voir ce qui se salit,  
j'ai gratté ce qui me tient de si près  
et j'ai proprement arrangé la carte qui  
sommelait ou pleurait, je ne sais plus.

Ma maison, malheureusement, est une maison,  
un plancher par hasard, où vit  
avec son inscription ma petite cuillère adorée,  
mon cher squelette maintenant sans lettres,  
le couteau, une cigarette permanente.  
Vraiment, quand je pense  
à ce qu'est la vie,  
je ne peux pas m'empêcher de le dire à Georgette,  
afin de manger quelque chose d'agréable et de sortir,  
l'après-midi, acheter un bon journal,

garder un jour pour quand il n'y aura plus,  
une nuit aussi, pour quand il y en aura  
(on dit comme ça au Pérou — je m'excuse) ;  
je souffre aussi avec soin  
afin de ne pas crier ou pleurer, puisque les yeux  
possèdent, indépendamment de nous, leurs misères,  
je veux dire, leur métier, quelque chose  
qui glisse de l'âme et tombe dans l'âme.

Ayant franchi  
quinze années ; puis, quinze, et, avant, quinze,  
on se sent, en réalité, tout bête,  
c'est normal, d'ailleurs que faire !  
Et que laisser de faire, qu'est-ce qui est le pire ?  
Si ce n'est vivre, tâcher  
d'être ce que l'on est parmi des millions  
de pains, parmi des millions de vins, parmi des centaines de  
bouches,  
entre le soleil et son rayon qui est de lune  
et entre la messe, le pain, le vin et mon âme.

Aujourd'hui c'est dimanche et, c'est pourquoi,  
il me vient une idée à la tête, des larmes à la poitrine  
et à la gorge, comme une grosse boule.  
Aujourd'hui c'est dimanche, et cela  
fait bien des siècles ; autrement,  
ce serait, peut-être, lundi, et alors l'idée me viendrait au  
cœur,  
les larmes, à la cervelle  
et à la gorge, un épouvantable besoin d'étouffer  
ce que je ressens maintenant,  
comme un homme que je suis et qui a souffert.

*21 nov. 1937*

*ESPAGNE,  
ÉLOIGNE DE MOI CE CALICE*

1937-1938

## I

### HYMNE AUX VOLONTAIRES DE LA RÉPUBLIQUE

Volontaire d'Espagne, milicien  
aux os dignes de foi, quand ton cœur marche à mourir,  
quand il marche à tuer avec son agonie  
mondiale, véritablement je ne sais  
que faire, où me mettre ; je cours, j'écris, j'applaudis,  
je pleure, je guette, je déchire, on éteint, je dis  
à ma poitrine d'en finir, ou bien de venir,  
et désire me mutiler ;  
je découvre mon front impersonnel jusqu'à toucher  
le vaisseau du sang, je m'attarde,  
ma taille est refrénée par ces fameuses chutes d'architecte  
dont s'honore l'animal qui m'honore ;  
mes instincts refluent vers leurs cordes,  
la joie fume devant ma tombe  
et, une fois, sans savoir que faire, sans rien, laisse-moi,  
seul,  
quadrumane, plus près, beaucoup plus loin,  
à ne pouvoir tenir entre mes mains ton long moment  
extatique,  
je brise contre ta rapidité à double tranchant  
ma petitesse en habit de grandeur !  
Un jour diurne, clair, attentif, fertile  
ô biennale, de ces deux lugubres semestres suppliants,

où la poudre traînait se mordant les coudes !  
ô dure peine et pierre plus dure encore !  
ô freins rongés par le peuple !  
Un jour le peuple craque son allumette captive, pria de  
colère  
et souverainement plein, circulaire,  
de ses mains électives referma sa naissance ;  
les despotes traînaient déjà un cadenas  
et dans leur cadenas, leurs bactéries mortes...

Batailles ? Non ! Passions ! Et passions précédées  
de douleurs aux barreaux d'espairs,  
de douleurs de peuple aux espoirs d'hommes !  
Mort et passion de paix, celles du peuple !  
Mort et passions guerrières parmi les oliviers, entendons-  
nous bien !  
Comme en ton souffle les vents changent d'aiguilles  
atmosphériques,  
et les tombes de clef dans ta poitrine,  
ton autel atteignant la première puissance du martyr.

Le monde s'écrie : « Histoires d'Espagnols ! » Et c'est vrai.  
Considérons,  
durant une balance, à brûle-pourpoint,  
Calderón, dormant sur la queue d'un amphibien mort  
ou Cervantes, disant : « Mon royaume est de ce monde,  
mais  
aussi de l'autre » : pointe et tranchant en deux rôles !  
Contemplons Goya, à genoux et priant devant un miroir,  
Coll, le paladin en son saut cartésien  
dont le pas lent eut une sueur de nuage,  
ou Quevedo, cet ancêtre instantané des dynamiteurs  
ou Cajal, dévoré par son petit infini, ou encore  
Thérèse, femme, qui meurt de ne pas mourir

ou Lina Odena, en lutte sur plus d'un point avec Thérèse...  
(Tout acte ou voix géniale vient du peuple  
et y retourne, de plein fouet ou transmis  
par des fils incessants, par la fumée rose  
d'amères contremarques sans fortune)  
Ainsi ta créature, milicien, ta créature exsangue  
ébranlée, par une pierre immobile,  
se sacrifie, s'éloigne,  
dépérit vers le haut et monte par sa flamme incombustible,  
monte jusqu'aux faibles,  
distribuant des espagnes aux taureaux,  
des taureaux aux colombes...

Prolétaire qui meures d'univers, en quelle harmonie fréné-  
tique  
s'achèvera ta grandeur, ta misère, ton tourbillon foulant,  
ta violence méthodique, ton chaos théorique et pratique,  
ton besoin  
dantesque, très espagnol, d'aimer, même en le trahissant,  
ton ennemi !

Libérateur entravé de chaînes,  
sans ton effort, l'étendue aujourd'hui n'aurait point d'anse,  
les clous erreraient acéphales,  
le jour, ancien, lent, pourpre,  
nos crânes que nous aimons, sans sépulture !  
Paysan tombé pour l'homme avec ton feuillage vert,  
avec l'inflexion sociale de ton petit doigt,  
avec ton bœuf qui demeure, avec ta physique,  
avec ta parole aussi attachée à un piquet  
et ton ciel affermé  
et l'argile insérée dans ta fatigue  
et celle restée sous ton ongle, cheminant !  
Constructeurs

agricoles, civils et guerriers,  
de l'active, fourmillante éternité : il était écrit  
que vous feriez la lumière, fermant à demi  
vos yeux avec la mort ;  
qu'à la chute cruelle de vos bouches,  
viendra l'abondance sur sept plateaux, tout  
dans le monde sera d'or subit  
et l'or,  
fabuleux mendiants de votre propre sécrétion de sang,  
et l'or même alors sera de l'or !

Tous les hommes s'aimeront  
et mangeront, se tenant par les pointes de vos mouchoirs  
tristes  
et boiront au nom  
de vos gorges malheureuses !  
Ils se reposeront en marchant au pied de ce chemin,  
ils sangloteront en pensant à vos orbites, ils seront  
heureux et au son  
de votre atroce retour, fleuri, inné,  
arrangeront leurs affaires, leurs figures rêvées et chantées !

Les mêmes souliers iront bien à celui qui monte  
sans voies à son corps  
et à celui qui descend jusqu'à la forme de son âme !  
S'enlaçant les muets parleront, les estropiés marcheront !  
Déjà de retour les aveugles verront  
et palpitant les sourds écouteront !  
Les ignorants sauront, les savants ignoreront !  
Tous les baisers que vous n'aurez jamais pu donner seront  
donnés !  
La mort seule mourra ! La fourmi  
apportera des miettes de pain à l'éléphant enchaîné  
à sa délicatesse brutale ; les enfants

avortés renaîtront parfaits, spatiaux  
et tous les hommes renaîtront,  
tous les hommes engendreront,  
tous les hommes comprendront !

Ouvrier, sauveur, notre rédempteur,  
pardonne-nous, frère, nos dettes !  
Comme dit un roulement de tambour, en ses adages :  
quel jamais tant éphémère, ton dos !  
quel toujours si changeant, ton profil !

Volontaire italien, entre les animaux de bataille duquel  
un lion abyssinien, boîte !

Volontaire soviétique, marchant à la tête de ta poitrine  
universelle !

Volontaires du sud, du nord, de l'orient  
et toi, l'occidental, fermant le chant funèbre de l'aube !

Soldat inconnu, dont le nom  
défile au son d'une étreinte !

Combattant que la terre allaitera, t'armant  
de poussière,

te chaussant d'aimants positifs,  
tes croyances personnelles vigoureuses,

caractère distinct, intime ta férule,  
la peau du visage immédiate,

ton idiome traversant tes épaules  
et l'âme couronnée de galets !

Volontaire ceinturé de ta zone froide,  
tempérée ou torride,

héros à la ronde,

victime en colonne de vainqueurs :

en Espagne, à Madrid, on appelle  
à tuer, volontaires de la vie !

Parce que, en Espagne on tue, d'autres tuent  
l'enfant, son jouet qui s'arrête,  
la mère Rosenda splendide,  
le vieil Adam qui parlait à voix haute à son cheval  
et le chien qui dormait dans l'escalier.  
Ils tuent le livre, tirent sur ses verbes auxiliaires,  
sur sa première page sans défense !  
Ils tuent le cas exact de la statue,  
le savant, son bâton, son collègue,  
le barbier d'à côté — il m'a coupé sans doute c'est  
probable,  
mais si brave homme et, finalement, malheureux ;  
le mendiant qui hier encore chantait en face,  
l'infirmière qui est passée ce matin en pleurant,  
le prêtre supportant la hauteur tenace de ses genoux...

Volontaires,  
au nom de la vie, au nom des bons, tuez  
la mort, tuez les méchants !  
Faites-le pour la liberté de tous,  
de l'exploité et de l'exploiteur,  
pour la paix indolore — je la soupçonne  
quand je dors au pied de mon front  
et plus encore lorsque je circule en vociférant —  
et faites-le, vous dis-je,  
pour l'analphabète à qui j'écris,  
pour le génie pieds nus et son agneau,  
pour les camarades tombés,  
leurs cendres enlacées au cadavre d'un chemin !

Afin que vous veniez, vous,  
volontaires d'Espagne et du Monde,  
j'ai rêvé que j'étais bon, et c'était pour voir  
votre sang, volontaires...

De tout cela il y a force poitrine, force angoisses,  
force chameaux en âge de prier.  
Marche aujourd'hui à vos côtés le bien en flammes ;  
les reptiles au sourcil immanent vous suivent avec tendresse  
et, à deux pas, à un seul,  
la direction de l'eau qui court voir sa limite avant qu'elle ne  
s'embrace.

## II

### BATAILLES

Homme d'Estrémadure,  
j'entends sous ton pied la fumée du loup,  
la fumée de l'espèce,  
la fumée de l'enfant,  
la fumée solitaire de deux blés,  
la fumée de Genève, la fumée de Rome, la fumée de Berlin  
et celle de Paris et la fumée de ton appendice pénible  
et la fumée qui, à la fin, jaillit du futur.  
O vie ! ô terre ! ô Espagne !  
Onces de sang,  
mètres de sang, liquides de sang,  
sang à cheval, à pied, mural, sans diamètre,  
sang de quatre à quatre, sang d'eau  
et sang mort du sang vif !

Homme d'Estrémadure, oh n'être pas encore cet homme  
pour qui la vie te tua et t'enfanta la mort  
et ne resta là que pour te voir ainsi, depuis ce loup,  
continuer à labourer nos poitrines !  
Homme d'Estrémadure, tu sais  
le secret à deux voix, populaire et tactile,  
de la céréale : car rien n'égale  
une racine qui en devient une autre !

Homme d'Estrémadure accoudé, représentant l'âme en sa  
retraite,  
accoudé à observer  
comme la vie peut tenir toute dans une mort !

Homme d'Estrémadure, et qu'il n'y ait de terre qui porte  
le poids de ta charrue, ni d'autre monde  
que la couleur de ton joug entre deux époques ; ne pas  
avoir perdu

l'ordre de tes troupeaux posthumes !

Homme d'Estrémadure, tu m'as laissé  
te voir depuis ce loup, souffrir,  
combattre pour tous et combattre  
pour que l'individu soit un homme,  
pour que les messieurs soient des hommes,  
pour que tout le monde soit un homme, et pour  
que les animaux mêmes soient des hommes,  
le cheval, un homme,  
le reptile, un homme,  
le vautour, un homme honnête,  
la mouche, un homme, et l'olivier, un homme,  
la berge même, un homme  
et le ciel enfin, un homme, un vrai !

Ensuite, se repliant de Talavera,  
par groupes de un, armés de faim, en masses de un,  
armés de poitrine jusqu'au front,  
sans avions, sans guerre, sans rancœur,  
la déroute au dos  
et la victoire  
plus bas que le plomb, mortellement blessés d'honneur,  
fous de poussière, le bras à pied,  
aimant de force,  
gagnant en espagnol toute la terre,

reculer encore, et ne pas savoir  
où poser leur Espagne,  
où cacher leur baiser d'orbe,  
où planter leur olivier de poche !

Mais d'ici, plus tard,  
du point de vue de cette terre,  
de ce deuil où afflue le bien satanique,  
on voit la grande bataille de Guernica.  
Lutte a priori, hors de compte,  
lutte en paix, lutte des âmes faibles  
contre les corps faibles, lutte où l'enfant frappe,  
sans que personne ne lui dise de frapper,  
sous son atroce diphtongue  
et sous ses langes habillissimes,  
lutte où la mère frappe avec son cri, avec le revers d'une  
larme,  
où le malade frappe avec son mal, avec son cachet et son  
fils,  
où le vieillard frappe  
avec ses cheveux blancs, ses siècles et son bâton,  
où le prêtre frappe avec Dieu !  
Tacites défenseurs de Guernica !  
O faibles ! ô doux offensés,  
qui vous levez, qui croissez  
et remplissez le monde de faibles tout-puissants !

A Madrid, à Bilbao, à Santander,  
les cimetières ont été bombardés,  
alors les morts immortels,  
aux os vigilants et à l'épaule éternelle, de leurs tombes,  
les morts immortels, sentant, voyant, entendant  
le mal si vil, si morts les vils agresseurs,  
reprirent alors leurs peines inachevées,

cessèrent de parler, cessèrent  
d'espérer, cessèrent  
de souffrir, enfin, d'être mortels !

Et la poudre, soudain, ne fut plus rien,  
se croisant les signes et les sceaux,  
et au passage de l'explosion un pas s'avança,  
et au passage du vol à quatre pattes, un autre pas  
et au passage du ciel apocalyptique, un autre pas  
et au passage des sept métaux, l'unité,  
simple, juste, collective, éternelle.

Málaga sans père ni mère,  
ni petite pierre, ni four à pain, ni chien blanc !  
Málaga sans défense, où naquit ma mort allant et venant  
et mourut de passion ma naissance !  
Málaga cheminant derrière tes pieds, en exode,  
sous le mal, sous la couardise, sous l'histoire concave,  
indicable,  
avec le jaune d'œuf dans ta main : terre organique !  
et le blanc à la pointe de tes cheveux : tout le chaos !  
Málaga fuyant  
de père à père, familiale, de ton fils à ton fils,  
tout au long de la mer qui fuit la mer  
à travers le métal qui fuit le plomb,  
au ras du sol qui fuit la terre  
et aux ordres — hélas ! —  
de la profondeur qui t'aimait !  
Málaga à force de coups, à caillot fatidique, à bandits, à  
coups d'enfer,  
à coups de ciel,  
cheminant sur un vin dur, en foule,  
sur l'écume lilas, de un à un,  
sur un ouragan statique et plus encore lilas,

au rythme des quatre orbitres qui aiment  
et des deux côtes qui se tuent !  
Málaga de mon sang infime  
et de ma coloration à grande distance,  
la vie accompagne avec un tambour tes honneurs alezans,  
avec des fusées, tes enfants éternels  
avec du silence ton dernier tambour,  
avec rien ton âme,  
avec moins que rien, ton sternum génial !

Málaga, ne t'en va pas avec ton nom !  
Si tu t'en vas,  
tu t'en vas  
toute, vers toi, infiniment toute en sa totalité,  
accordée à ta taille fixe où je deviens fou  
avec ta semelle fertile et son trou  
et ton vieux couteau attaché à ta faucille malade  
et ton madrier attaché à un marteau !  
Málaga littérale et malaguène,  
fuyant en Egypte, puisque tu es crucifiée,  
dilatant ta danse en souffrance identique,  
se résolvant en toi le volume de la sphère,  
perdant ta cruche, tes cantiques, fuyant  
avec ton Espagne extérieure et ton orbe innée !  
Málaga de plein droit  
et au jardin biologique, plus encore Málaga !  
Málaga en vertu  
du chemin, eu égard au loup qui te suit  
et en raison du louveteau qui t'attend !  
Málaga, que je suis en larmes !  
Málaga, que je pleure et pleure !

### III

Il avait l'habitude d'écrire en l'air avec son majeur :  
« Vibent les camarades ! Pedro Rojas »,  
de Miranda de l'Ebre, père et homme,  
mari et homme, cheminot et homme,  
père et homme plus encore. Pedro et ses deux morts.

Papier de vent, ils l'ont tué : passe !  
Plume de chair, ils l'ont tué : passe !  
« Abertis tous les camarades, vite ! »

Pieu auquel ils ont accroché leur poutre,  
ils l'ont tué ;  
ils l'ont tué au pied de son majeur !  
Ils ont tué, Pedro et Rojas en même temps !

Vibent les camarades  
au chevet de son air écrit !  
Vivent avec ce v de vautour dans les entrailles  
de Pedro  
et de Rojas, du héros et du martyr !

Une fois mort, on le fouilla, ils découvrirent  
dans son corps un grand corps, pour  
l'âme du monde,  
et dans sa veste une cuillère morte.

Pedro aimait aussi manger  
parmi les créatures de sa chair, préparer, peindre  
la table et vivre paisiblement  
au nom de tout le monde.  
Et cette cuillère avait été dans sa veste,  
qu'il ait été réveillé ou endormi, toujours,  
cuillère morte vivante, elle et ses symboles.  
Abertis tous les camarades, vite !  
Vibent les camarades au pied de cette cuillère, à jamais !

Ils ont tué, obligeant à mourir  
Pedro, Rojas, l'ouvrier, l'homme, celui  
qui naquit si petit, en regardant le ciel,  
et qui grandit, devint tout rouge  
et lutta de toutes ses cellules, ses nons, ses encores, ses  
faims, ses morceaux.  
Ils l'ont tué doucement  
parmi la chevelure de sa femme, la Juana Vásquez,  
à l'heure du feu, l'année du coup de feu  
et lorsqu'il était devenu tout près de tout.

Une fois mort, donc, Pedro Rojas  
se leva, embrassa son catafalque ensanglanté,  
pleura sur l'Espagne  
et une fois encore, de son majeur écrivit dans l'air :  
« Vibent les camarades ! Pedro Rojas ».  
Le monde bougeait dans son cadavre.

## IV

Les mendiants luttent pour l'Espagne,  
en mendiant à Paris, à Rome, à Prague  
et justifient ainsi, d'une main gothique, suppliante,  
les pieds des Apôtres, à Londres, à New York, à Mexico.

Les gueux luttent en priant diaboliquement  
Dieu pour Santander,  
le combat où personne n'est vaincu.  
Ils se livrent à la vieille  
souffrance, s'acharnent à pleurer du plomb social  
au pied de l'individu,  
et attaquent à coups de gémissements,  
tuant simplement parce qu'ils sont mendiants.

Prières d'infanterie,  
où l'arme prie le métal dressé,  
où la colère supplie, en avant de la poudre irritée.  
Escadrons tacites qui déchargent,  
à une cadence mortelle, leur mansuétude,  
depuis un seuil, depuis eux-mêmes, — hélas ! — depuis  
eux-mêmes.

Guerriers potentiels  
sans chaussettes quand ils chaussent le tonnerre,  
sataniques, numériques,

entraînant leurs titres de force,  
miette au ceinturon,  
fusil à deux coups : sang et sang.  
Le poète salue la souffrance en armes !

## V

### IMAGE ESPAGNOLE DE LA MORT

La voilà qui passe ! Appelez-la ! Voyez son flanc !  
C'est la mort qui traverse Irún :  
ses pas d'accordéon, son gros mot,  
son mètre de ce tissu dont je t'ai parlé,  
son maigre de ce poids tenu secret... oui, pas doute !

Appelez-la ! Faites vite ! Dépêchez-vous, elle me cherche  
parmi les fusils,  
car elle sait bien où je la vains,  
quelle est ma grande habileté, mes lois spécieuses, mes  
codes terribles.

Appelez-la ! Elle marche exactement comme un homme,  
au milieu des fauves,  
s'appuie sur ce bras qui s'enlace à nos pieds  
quand nous dormons sur les parapets  
et qu'elle se tient derrière les portes élastiques du sommeil.

Elle a crié ! Crié ! Crié son cri primal, sensoriel !  
Que ne crie-t-elle de honte, de voir comme elle est tombée  
parmi les plantes,  
comme elle s'éloigne des bêtes,  
entendant comme nous disons : c'est la mort !  
Nous blessant dans nos plus grands intérêts !

(Parce que son foie élabore la goutte dont je t'ai parlé,  
camarade ;  
parce qu'elle mange l'âme du voisin)

Appelez-la ! Il faut la suivre  
jusqu'au pied des tanks ennemis,  
car la mort est un être créé de force,  
dont je porte la genèse et la fin gravées  
à la tête de mes illusions,  
bien qu'elle coure le danger ordinaire  
que tu sais  
et feigne de m'ignorer.

Appelez-la ! Mort violente n'est pas un être,  
à peine un événement laconique ;  
sa façon quand elle attaque, ressemblerait plutôt  
à un tumulte primitif, sans orbites ni cantiques de bonheur ;  
son temps plein d'audace, à un centime imprécis  
et ses sourds carats, à de despotiques applaudissements.  
Appelez-la, car dès qu'on l'appelle avec rage, avec figures,  
on l'aide à se traîner sur ses trois genoux,  
comme ; parfois,  
parfois nous blessent, nous piquent d'énigmatiques frac-  
tions, globales,  
comme, parfois, je me touche et ne me sens pas.

Appelez-la ! Faites vite ! Elle me cherche,  
avec son cognac, sa pommette morale,  
ses pas d'accordéon, son juron.  
Appelez-la ! Il ne faut pas perdre la trace de mes larmes.  
De son odeur par en haut ; malheur à ma poussière,  
camarade !  
De son pus par en haut ; malheur à ma fêrûle, lieutenant !  
De son aimant par en bas ; malheur à ma tombe !

## VI

### CORTÈGE APRÈS LA PRISE DE BILBAO

Blessé et mort, frère,  
être de vérité, républicain, ils piétinent ton trône,  
depuis que ton épine dorsale tomba avec grand bruit ;  
ils piétinent, pâle, ton âge faible et annuel,  
laborieusement étonné face aux vents.

Guerrier aux deux douleurs,  
assieds-toi et écoute, allonge-toi au pied du mât soudain,  
proche de ton trône ;  
retourne ;  
les nouveaux draps sont étrangers ;  
ils piétinent, frère, ils piétinent.

Ils ont dit : « Comment ! Où !... », en s'exprimant  
par morceaux de colombe,  
et les enfants montent sans pleurer vers ta poudre.  
Ernesto Zuñiga, dors, la main posée,  
avec le concept en place,  
en repos ta paix, en paix ta guerre.

Mortellement blessé par la vie, camarade,  
camarade cavalier,  
camarade cheval entre homme et bête sauvage,  
tes os au profil hautain et mélancolique

forment une procession espagnole, une procession  
couronnée d'élégantes guenilles !

Assieds-toi, donc, Ernesto,  
écoute-les marcher ici sur ton trône,  
depuis que ta cheville porte des cheveux blancs.  
Quel trône ?  
Ton soulier droit ! Ton soulier.

*13 sept. 1937*

## VII

Des jours durant, l'air compagnons,  
des jours durant le vent change d'air,  
le terrain, de tranchant,  
de directement pointer le fusil républicain.  
Des jours durant l'Espagne est espagnole.

Des jours durant le mal  
mobilise ses orbites, renonce,  
paralyse ses yeux en les écoutant.  
Des jours durant à prier avec la sueur à nu,  
les miliciens s'accrochent à l'homme.  
Des jours durant, le monde, camarade,  
le monde est espagnol jusqu'à la mort.

Des jours durant le coup de feu est mort ici  
et le corps est mort dans son rôle spirituel  
et l'âme qui désormais est notre âme, compagnons.  
Des jours durant le ciel,  
ce ciel, avec jour et patte énorme.

Des jours durant, Gijón ;  
beaucoup de jours, Gijón ;  
beaucoup de temps, Gijón ;

beaucoup de terre, Gijón ;  
et beaucoup de dieux, Gijón,  
beaucoup d'Espagnes — aïe ! — Gijón.

Camarade,  
des jours durant le vent change d'air.

*5 nov. 1937*

## VIII

Ici,  
Ramón Collar,  
ta famille continue son chemin corde à corde,  
se succède,  
pendant que, là-bas, à Madrid, tu visites les sept épées,  
sur le front de Madrid.

Ramón Collar, bouvier  
et soldat jusqu'à en être gendre de ton beau-père,  
mari, fils limitrophe du vieux Fils de l'Homme !  
Ramón de la peine, toi, vaillant Collar,  
paladin de Madrid et membru ; petit Ramón,  
ici,  
les tiens ne pensent qu'à ta coiffure !

Anxieux, prompts à pleurer, à l'heure des larmes !  
Et à l'heure des tambours, ils marchent ; ils parlent  
devant ton bœuf, à l'heure de la terre !

Ramón ! Collar ! A toi ! Si tu es blessé,  
ne sois pas méchant en succombant, retiens-toi !  
Ici,  
ta cruelle capacité dans des petites boîtes ;  
ici,  
ton pantalon obscur, le temps passant

sait déjà marcher dans sa solitude, en finir ;  
ici,  
Ramón, ton beau-père, le vieux  
te perd à chaque rencontre avec sa fille !

Je dois te dire qu'ici ils ont mangé ta chair,  
sans le savoir,  
ta poitrine, sans le savoir,  
ton pied ;  
mais tous pensent à tes pas couronnés de poussière !

Ils ont prié Dieu,  
ici ;  
se sont assis sur ton lit, en parlant haut et fort  
entre ta solitude et tes affaires ;  
je ne sais qui a pris ta charrue, je ne sais qui  
est allé à toi, ni qui est revenu de ton cheval !

Ici, Ramón Collar, enfin, ton ami !  
Salut, mon brave, tue et écris.

*10 sept. 1937*

## IX

### PETIT RÉPONS A UN HÉROS DE LA RÉPUBLIQUE

Un livre reposait au bord de sa ceinture morte,  
un livre poussait de son cadavre mort.  
On emporta le héros,  
et corporelle et funeste sa bouche pénétra notre haleine ;  
nous suâmes tous, sous le poids du nhombril ;  
errantes les lunes nous suivaient ;  
le mort lui aussi suait de tristesse.

Et un livre, à la bataille de Tolède,  
un livre, un livre derrière, un livre en haut, poussait du  
cadavre.

Poésie de la pommette violette, entre le dire  
et le taire,  
poésie sur la carte morale qui aurait accompagné  
son cœur.

Il ne resta que le livre et rien de plus, car il n'y a pas  
d'insectes dans la tombe,  
et l'air au bord de sa manche demeura humide  
puis devint gazeux, infini.

Nous suâmes tous, sous le poids du nhombril,  
le mort lui aussi suait de tristesse

et un livre, je le vis avec émotion,  
un livre, un livre derrière, en haut un livre  
poussa tout soudain du cadavre.

*10 sept. 1937*

## X

### HIVER PENDANT LA BATAILLE DE TERUEL

Il tombe une pluie de revolvers délavés !  
Précisément,  
c'est la grâce métallique de l'eau,  
dans le nocturne après-midi aragonais,  
malgré les herbes construites,  
les légumes ardents, les plantes industrielles.

Précisément,  
c'est la branche sereine de la chimie,  
la branche aux explosifs sur un cheveu,  
la branche aux automobiles en fréquence et adieux.

Ainsi, l'homme répond-il à la mort,  
ainsi regarde-t-il de face et écoute-t-il de profil,  
ainsi l'eau, contrairement au sang, est de l'eau,  
ainsi le feu, à l'inverse de la cendre, lisse ses ruminants  
transis.

Qui va là, sous la neige ? On tue ? Non.  
Précisément,  
la vie remue la queue, avec sa deuxième corde.

Et la guerre est si horrible, elle excite,  
vous étire, vous couvre d'yeux ;

la guerre vous donne une tombe, fait tomber  
fait faire un saut bizarre d'anthropoïde !  
Toi tu le renifles, compagnon, parfaitement,  
quand par inadvertance tu piétines ton bras parmi des  
cadavres ;  
tu le vois, parce que tu as touché tes testicules, en devenant  
tout rouge ;  
tu l'entends dans ta bouche de soldat naturel.

Allons, donc, compagnon ;  
ton ombre préparée nous attend,  
ton ombre écartelée nous attend,  
midi capitaine, nuit simple soldat...  
Aussi, en me référant à cette agonie,  
je m'éloigne de moi en hurlant :  
A bas mon cadavre !... Et je sanglote.

## XI

Je regardai le cadavre, son ordre rapide et visible  
et le très lent désordre de son âme ;  
je le vis survivre ; il y eut dans sa bouche  
l'âge entrecoupé de deux bouches.  
Ils lui crièrent son chiffre : en morceaux.  
Ils lui crièrent son amour : il n'en avait que faire !  
Ils lui crièrent sa balle : morte, elle aussi !

Et son ordre digestif se nourrissait  
et le désordre de son âme, en arrière, en vain.  
Ils le laissèrent et écoutèrent, et c'est alors  
que le cadavre  
en un instant, vécut presque en secret ;  
ils l'auscultèrent alors mentalement : du vent !  
on lui pleura à l'oreille : encore du vent !

*3 sept. 1937*

## XII

### MASSE

A la fin de la bataille,  
et mort le combattant, un homme s'avança vers lui  
et lui dit : « Ne meurs pas, je t'aime tant ! »  
Mais le cadavre, hélas ! continua de mourir.

Deux autres hommes s'approchèrent de lui  
et lui répétèrent :  
« Ne nous abandonne pas ! Courage ! Reviens à la vie ! »  
Mais le cadavre, hélas ! continua de mourir.

Accoururent vers lui vingt, cent, mille, cent cinq mille  
autres,  
en clamant : « Tant d'amour et ne rien pouvoir contre la  
mort ! »  
Mais le cadavre, hélas ! continua de mourir.

Des millions d'individus l'entourèrent,  
unis dans une même prière : « Reste, frère ! »  
Mais le cadavre, hélas ! continua de mourir.

Alors, tous les hommes de la terre  
l'entourèrent ; triste, ému, le cadavre les vit ;  
lentement il se redressa,  
prit dans ses bras le premier homme ; et se mit à marcher...

*10 nov. 1937*

### XIII

#### ROULEMENT DE TAMBOUR POUR LES DÉCOMBRES DE DURANGO

Père poussière qui montez de l'Espagne,  
que Dieu vous sauve, vous libère et vous couronne,  
père poussière qui montez de l'âme.

Père poussière qui montez du feu,  
que Dieu vous sauve, vous chausse et vous donne un trône,  
père poussière qui êtes aux cieux.

Père poussière, arrière-petit-fils de la fumée,  
Dieu vous sauve et vous élève à l'infini,  
père poussière, arrière-petit-fils de la fumée.

Père poussière en qui s'achèvent les justes,  
que Dieu vous sauve et vous rende à la terre  
père poussière en qui s'achèvent les justes.

Père poussière qui croissez en lauriers,  
que Dieu vous sauve et vous revête de cœur,  
père poussière, terreur du néant.

Père poussière, paré de fer,  
que Dieu vous sauve et vous donne forme d'homme,  
père poussière qui marchez embrasé.

Père poussière, sandale du paria,  
Dieu vous sauve et jamais ne vous délie,  
père poussière, sandale du paria.

Père poussière qui chassez les barbares,  
Dieu vous sauve et vous ceigne de dieux,  
père poussière qu'escortent les atomes.

Père poussière, suaire du peuple,  
Dieu vous sauve du mal pour toujours  
père poussière espagnol, notre père.

Père poussière qui allez au futur,  
que Dieu vous sauve, vous guide et vous donne des ailes,  
père poussière qui allez au futur.

*22 oct. 1937*

## XIV

Prends garde, Espagne, de ta propre Espagne !  
Prends garde à la faucille sans le marteau,  
prends garde au marteau sans la faucille !  
Prends garde à la victime malgré elle,  
au bourreau malgré lui  
et à l'indifférent malgré lui !  
Prends garde à celui qui, avant que le coq ne chante,  
te reniera trois fois,  
et qui par trois fois ensuite, t'a renié !  
Prends garde aux têtes de mort sans tibias,  
et aux tibias sans têtes de mort !  
Prends garde aux nouveaux riches !  
Prends garde à celui qui mange tes cadavres,  
à celui qui dévore morts tes vifs !  
Prends garde au loyal cent pour cent !  
Prends garde au ciel en deçà de l'air,  
prends garde à l'air au-delà du ciel !  
Prends garde à ceux qui t'aiment !  
Prends garde à tes héros !  
Prends garde à tes morts !  
Prends garde à la République !  
Prends garde au futur !...

## XV

### ESPAGNE, ÉLOIGNE DE MOI CE CALICE

Enfants du monde,  
si l'Espagne tombe — façon de parler —  
si tombe  
du ciel son avant-bras qu'amarrent  
au licou, deux lames terrestres ;  
enfants, quel âge que celui des tempes concaves !  
comme ce que je vous disais mûrit vite au soleil !  
comme le bruit ancien est véloce en votre poitrine !  
comme votre 2 est ancien sur le cahier !

Enfants du monde, c'est  
notre mère l'Espagne avec son ventre sur le dos ;  
c'est notre maîtresse avec sa règle,  
mère et maîtresse,  
croix et bois, parce qu'elle nous offrit la hauteur,  
vertige et division et addition, enfants ;  
elle est avec elle, pères procéduriers !  
Si elle tombe — façon de parler — si  
l'Espagne tombe, si elle tombe de la terre,  
enfants, comme vous allez cesser de croître !  
Comme l'année va punir le mois !  
Comme les dents en resteront à dix,  
au gribouillage la diphtongue, au pleur la médaille !

Comme l'agnelet va rester  
attaché par la patte au grand encrier !  
Comme vous allez descendre les marches de l'alphabet  
jusqu'à la lettre où naquit la peine !

Enfants,  
fils des guerriers, entre-temps,  
baissez la voix, car l'Espagne est à l'instant même en train  
de partager  
l'énergie entre le règne animal,  
les fleurettes, les comètes et les hommes.  
Baissez la voix, car elle est  
avec sa rigueur, qui est grande, sans savoir  
que faire, et avec dans sa main  
la tête de mort qui parle et parle et parle,  
la tête de mort, celle de la tresse,  
la tête de mort, celle de la vie !

Baissez la voix, je vous dis ;  
baissez la voix, le chant des syllabes, les pleurs  
de la matière et la rumeur des pyramides, et aussi  
celle des tempes qui marchent avec deux pierres !  
Retenez votre souffle, et si  
l'avant-bras se baisse,  
si les règles résonnent, s'il fait nuit,  
si le ciel tient dans deux limbes terrestres,  
s'il y a du bruit dans le son des portes,  
si je tarde,  
si vous ne voyez personne, si vous effrayent  
les crayons époinés, si notre mère  
Espagne tombe — façon de parler —  
sortez, enfants du monde ; allez la chercher !...

## TABLE

LES HÉRAUTS NOIRS .....	9
Les Hérauts noirs .....	13
<i>Soffites agiles</i> .....	15
Effeuillaison sacrée .....	17
Communion .....	18
Nervement d'angoisse .....	20
Franges de glace .....	22
Nuit de Noël .....	23
Braises .....	24
Demijour .....	25
Saule .....	26
Absence .....	27
Autruche .....	28
Sous les peupliers .....	29
<i>Plongeur</i> .....	31
L'Araignée .....	33
Babel .....	34
Pardon .....	35
Loge étroite .....	37
<i>De la terre</i> .....	39
? .....	41
Le Poète à son aimée .....	42
	435

Eté .....	43
Septembre .....	44
Lies .....	45
Impie .....	46
La Coupe noire .....	47
Contretemps .....	48
Fraisque .....	50
Gypse .....	52
<i>Nostalgies impériales</i> .....	55
Nostalgies impériales I .....	57
Nostalgies impériales II .....	58
Nostalgies impériales III .....	59
Nostalgies impériales IV .....	60
Portes d'ébène .....	61
Tercet autochtone I .....	63
Tercet autochtone II .....	64
Tercet autochtone III .....	65
Oraison du chemin .....	66
Poterie <i>Huaco</i> .....	67
Mai .....	68
Paysanne .....	70
Idylle morte .....	72
<i>Tonnerres</i> .....	73
Dans les boutiques grecques .....	75
Agape .....	76
La Voix du miroir .....	77
Rose blanche .....	78
Tirage ce soir .....	80
Notre pain .....	81
Absolue .....	83
Capitulation .....	85
Nu dans la boue .....	86

Lignes .....	87
Amour défendu .....	89
La Cène misérable .....	90
Pour l'âme impossible de mon aimée .....	91
L'Eternelle chambre nuptiale .....	92
Les pierres .....	93
Retable .....	95
Païenne .....	96
Les Dés éternels .....	97
Les Anneaux fatigués .....	99
Hagiographie .....	100
Pluie .....	101
Amour .....	102
Dieu .....	103
Unité .....	104
Les muletiers .....	105
<i>Chansons de foyer</i> .....	107
Dentelle de fièvre .....	109
Pas lointains .....	110
A Mon frère Miguel .....	111
Januséide .....	112
Espergenèse .....	114
TRILCE .....	117
I .....	119
II .....	120
III .....	121
IV .....	123
V .....	124
VI .....	125
	437

VII .....	126
VIII.....	127
IX .....	128
X .....	129
XI .....	131
XII .....	132
XIII.....	133
XIV.....	134
XV .....	135
XVI.....	136
XVII.....	137
XVIII .....	138
XIX.....	140
XX .....	141
XXI.....	143
XXII .....	144
XXIII .....	146
XXIV .....	148
XXV .....	149
XXVI .....	151
XXVII .....	153
XXVIII .....	154
XXIX .....	156
XXX .....	157
XXXI .....	158
XXXII .....	159
XXXIII .....	161
XXXIV .....	162
XXXV .....	163
XXXVI .....	165
XXXVII.....	167
XXXVIII .....	168
XXXIX .....	169
XL.....	170

XLI	172
XLII	173
XLIII	175
XLIV	176
XLV	177
XLVI	178
XLVII	179
XLVIII	180
XLIX	182
L	184
LI	186
LII	187
LIII	189
LIV	190
LV	191
LVI	193
LVII	194
LVIII	195
LIX	197
LX	198
LXI	199
LXII	201
LXIII	203
LXIV	204
LXV	205
LXVI	207
LXVII	208
LXVIII	210
LXIX	212
LXX	213
LXXI	214
LXXII	215
LXXIII	216
LXXIV	217

LXXV .....	218
LXXVI .....	220
LXXVII .....	221
 POÈMES EN PROSE .....	 223
Le Bon sens .....	225
La Violence des heures .....	227
Languissement sa liqueur .....	229
Le moment le plus grave de la vie .....	232
Les Fenêtres ont frémi .....	234
Je vais parler de l'espérance .....	239
Découverte de la vie .....	241
Inventaire d'os .....	243
Une femme .....	245
Il n'y a plus personne dans la maison .....	246
Il existe un mutilé .....	248
Quelque chose t'identifie .....	250
L'ardeur cesse .....	252
Quatre consciences .....	253
Entre douleur et plaisir .....	254
Dès lors que le joueur de tennis .....	255
Je ris .....	256
Aujourd'hui je salue .....	257
Le dos des saintes écritures .....	258
 POÈMES HUMAINS .....	 259
Hauteur et cheveux .....	261
Attelages .....	262
Un homme regarde une femme .....	263
Printemps tubéreux .....	265
Tremblement de terre .....	267
Chapeau, manteau, gants .....	269
Jusqu'à ce que je revienne .....	270

Salutation angélique .....	271
Épître aux passants .....	273
Les mineurs sont sortis de la mine .....	275
C'était dimanche dans les claires oreilles de mon âne .....	277
Tellurique et magnétique .....	279
Glèbe .....	282
Mais avant que ne s'achève .....	284
Les vieux ânes pensent .....	286
Aujourd'hui la vie me plaît beaucoup moins .....	288
Faire confiance aux lunettes, non à l'œil .....	290
Deux enfants haletants .....	291
Encore un peu de calme, camarade .....	293
Ceci .....	295
En méditant sur la vie, en méditant .....	297
Je voudrais tellement être heureux aujourd'hui ....	299
Les neuf monstres .....	301
Il me vient, certains jours, une luxuriante envie, politique .....	304
Sermon sur la mort .....	306
Considérant à froid .....	308
Guitare .....	310
Anniversaire .....	312
Arrêté sur une pierre .....	314
Il va courant, errant, fuyant .....	316
Finalement, sans ce bon parfum .....	318
Pierre noire sur pierre blanche .....	319
Poème pour être lu et chanté .....	320
De désarroi en désarroi .....	322
Intensité et altitude .....	324
A force de chaleur j'ai froid .....	325
Un pilier supportant des consolations .....	326
Chaleur, fatigué je m'en vais avec mon or, où ....	327
Panthéon .....	328

Je suis resté à réchauffer l'encre où .....	330
Vient de passer celui qui viendra .....	332
La roue de l'affamé .....	334
La vie, cette vie .....	336
Applaudissements et guitare .....	338
Que m'importe .....	340
Ecoute ta masse, ta comète .....	341
Et si après tant de paroles .....	342
Paris, octobre 1936 .....	344
Au revoir rappelant un adieu .....	345
Ne me dites rien .....	346
En somme, je n'ai rien pour exprimer ma vie .....	347
Les Misérables .....	349
L'accent pend à mon soulier .....	352
La pointe de l'homme .....	353
O, bouteille sans vin .....	355
A la fin, une montagne .....	357
Ma poitrine veut et ne veut pas .....	359
La paix, la gaïpe, le talon, les versants .....	361
Transi, salomonique, décent .....	363
Eh bien ? Le métalloïde blafard .....	364
Bafoué, acclimaté au bien, morbide .....	366
Alfonso, tu m' observes, je le vois .....	368
Faux pas entre deux étoiles .....	370
Peut-être, suis-je un autre .....	372
Le livre de la nature .....	374
J'ai terriblement peur d'être cet animal .....	376
Marche nuptiale .....	378
La colère qui brise l'homme .....	379
Un homme passe, un pain sur l'épaule .....	380
Aujourd'hui une écharde l'a pénétrée .....	382
L'âme qui souffrit d'être son corps .....	384
Qu'il aille nu, à cru, le millionnaire ! .....	386
Viendrait le mauvais, un tronc à l'épaule .....	389

A l'envers des oiseaux de la montagne . . . . .	391
Douceur pour douceur . . . . .	393
C'est que l'endroit où je mets . . . . .	395
 ESPAGNE, ÉLOIGNE DE MOI CE CALICE . . . . .	 397
I. Hymne aux volontaires de la République . . . . .	399
II. Batailles . . . . .	406
III. . . . .	411
IV. . . . .	413
V. Image espagnole de la mort . . . . .	415
VI. Cortège après la prise de Bilbao . . . . .	417
VII. . . . .	419
VIII. . . . .	421
IX. Petit répons à un héros de la République . . . . .	423
X. Hiver pendant la bataille de Teruel . . . . .	425
XI. . . . .	427
XII. Masse . . . . .	428
XIII. Roulement de tambour pour les décombres de Durango . . . . .	429
XIV. . . . .	431
XV. Espagne, éloigne de moi ce calice . . . . .	432

DANS LA MÊME COLLECTION

- Tirano Banderas*, par Ramón del Valle-Inclán. Traduit de l'espagnol par Claude Fell. Roman.
- Macounaïma*, par Mário de Andrade. Traduit du brésilien par Jacques Thiériot. Préface de Haroldo de Campos. Roman.
- Moriencia*, par Augusto Roa Bastos. Traduit de l'espagnol (paraguayen) par Michel Bibard. Nouvelles.
- Orbis Oscillantis*, par Guillermo Cabrera Infante. Traduit de l'espagnol (cubain) par Albert Bensoussan. Nouvelles.
- La Passion selon San Pedro Balbuena*, par Alfredo Bryce-Echenique. Traduit de l'espagnol (péruvien) par Albert Bensoussan et Micheline Maurel. Roman.
- Les Grands Paradis*, par Juan José Saer. Traduit de l'espagnol (argentin) par Laure Guille-Bataillon. Roman.
- Dador*, par José Lezama Lima. Traduit de l'espagnol (cubain) par Gérard de Cortanze. Poésie.
- Apocalipsola*, par Emilio Sánchez-Ortiz. Traduit de l'espagnol par Serge Mestre. Préface de Severo Sarduy. Roman.
- La Doublure*, par Severo Sarduy. Essai.
- Anthropophagies*, par Oswald de Andrade. Traduit du brésilien par Jacques Thiériot. Roman.
- Nadie Nada Nunca*, par Juan José Saer. Traduit de l'espagnol (argentin) par Laure Guille-Bataillon. Roman.
- Introduction aux vases orphiques*, par José Lezama Lima. Traduit de l'espagnol (cubain) par Albert Bensoussan. Essai.
- A paraître :
- La vérité sur le cas Savolta*, par Eduardo Mendoza. Traduit de l'espagnol par Gérard de Cortanze. Roman.
- Loin, tu mourras*, par José Emilio Pacheco. Traduit de l'espagnol (mexicain) par Gérard de Cortanze. Roman.
- Le Paradis des Perroquets*, par Alexandro Jodorowsky. Traduit de l'espagnol (chilien) par Gérard de Cortanze. Roman.
- Unité de lieu* suivi de *La Major*, par Juan José Saer. Traduit de l'espagnol (argentin) par Laure Guille-Bataillon. Roman.
- Zéro, roman préhistorique*, par Ignacio de Loyola Brandão. Traduit du brésilien par Jacques Thiériot. Roman.
- Jeu de Dames*, par Rafael Humberto Moreno-Durán. Traduit de l'espagnol (colombien) par Claude Fell. Roman.

*Achevé d'imprimer en septembre 1983  
sur les presses de l'Imprimerie Bussière  
à Saint-Amand-Montrond (Cher)*

— N° d'édition : 9942. — N° d'impression : 1810.  
Dépôt légal : novembre 1983

*Imprimé en France*

*POÉSIE COMPLÈTE*

JUAN MEJIA BACA  
Biblioteca

Traduit de l'espagnol (péruvien) par Gérard de Cortanze

Né à Santiago de Chucho (Pérou) en 1892, César Vallejo fait partie de ce que Saul Yurkievich appelle les "Fundadores" de la nouvelle poésie latino-américaine.

Arrivé à Paris en 1923, il y mourra quinze ans plus tard dans l'indifférence et la misère. Ami d'Artaud et de Tzara, de Marcel Aymé et de Desnos, il ne publiera de son vivant que ses deux premiers recueils. Les *Poèmes humains* paraîtront en 1939, à Paris ; *Espagne, éloigne de moi ce calice*, en 1940 au Mexique.

Avec *Les Hérauts noirs* (1919), Vallejo s'exerce à des thèmes qui seront bientôt les siens : souci métaphysique, présence des Andes, absence et vide.

Avec *Trilce* (1922), la parole est écorchée et la syntaxe bousculée. Orthographe volontairement "incorrecte", utilisation curieuse des majuscules, annoncent la poésie concrète.

De 1929 à 1932, le poète se tait, voyage en URSS, s'inscrit au parti communiste espagnol. L'adhésion de César Vallejo au marxisme-léninisme ne relève pas de la conversion mais d'une recherche tendue vers et pour l'homme.

Dans *Poèmes humains* et dans *Poèmes en prose*, le lent monologue de la mort tente d'exprimer la vie. Quant à *Espagne, écarte de moi ce calice*, écrit après le silence qui suit son retour d'Espagne, Vallejo y parle "de ce qui se passe à notre époque".

Contre les "faiseurs d'images", Vallejo rend la parole aux hommes. Voici, pour la première fois en France, rassemblée, la totalité d'une poésie de l'angoisse qui est source d'espoir.

